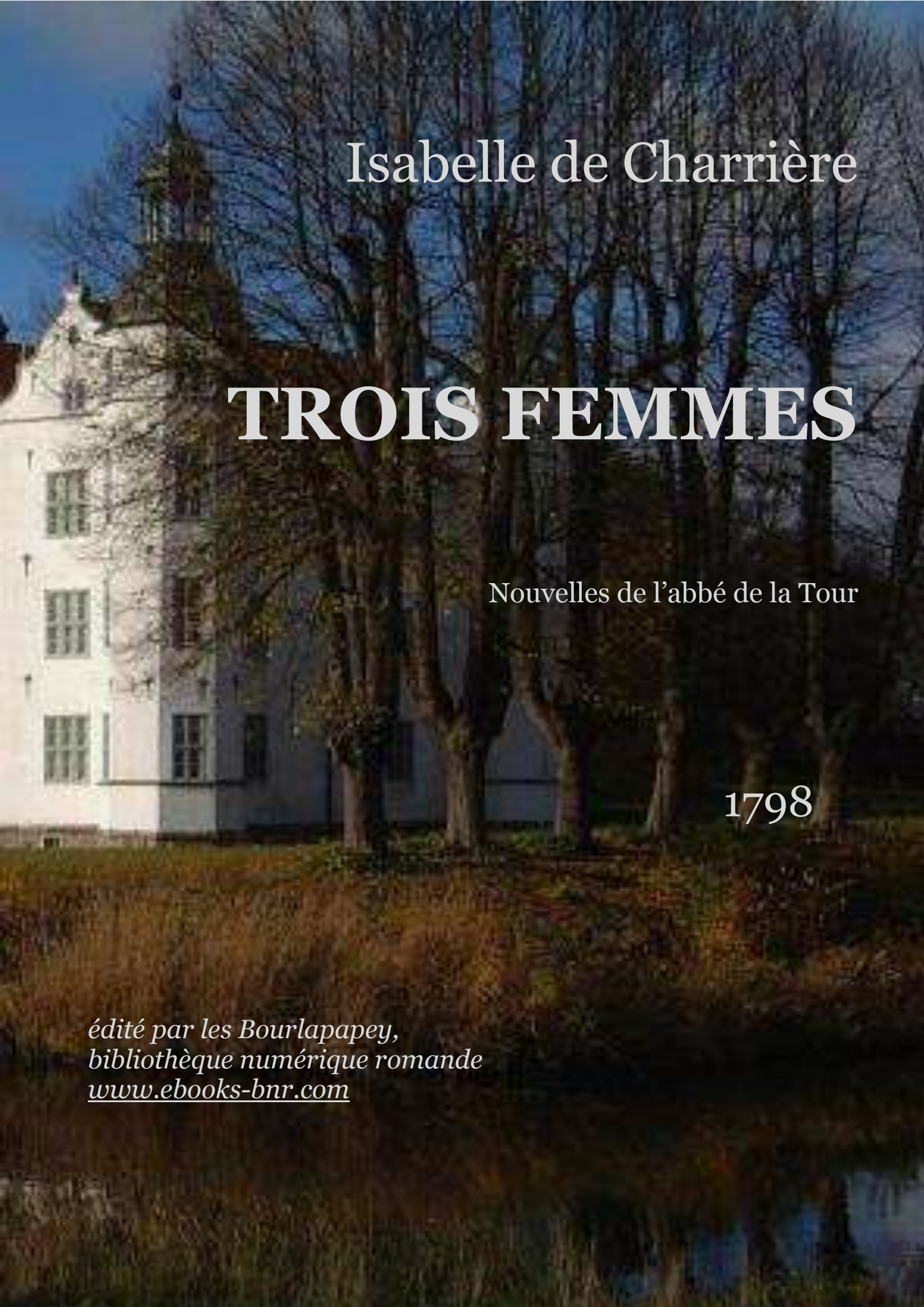




Isabelle de Charrière

TROIS FEMMES

Nouvelles de l'abbé de la Tour

1798

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

TROIS FEMMES.....	3
Prologue.....	4
TROIS FEMMES	8
TROIS FEMMES SECONDE PARTIE.....	75
Prologue.....	76
LETTRE PREMIÈRE.....	79
LETTRE II	84
LETTRE III.....	87
LETTRE IV	92
LETTRE V.....	96
LETTRE VIII	106
LETTRE IX	110
LETTRE X.....	114
LETTRE XI	118
LETTRE XII.....	132
SUITE DES TROIS FEMMES.....	136
HISTOIRE DE CONSTANCE	160
Ce livre numérique :.....	193

TROIS FEMMES

Prologue

- Pour qui écrire désormais ? disait l'Abbé de la Tour.
- Pour moi, dit la jeune Baronne de Berghen.
- On ne pense, on ne rêve que politique, continua l'Abbé.
- J'ai la politique en horreur, répliqua la Baronne, et les maux que la guerre fait à mon pays, me donnent un extrême besoin de distraction. J'aurais donc la plus grande reconnaissance pour l'Écrivain qui occuperait agréablement ma sensibilité et mes pensées, ne fut-ce qu'un jour ou deux.
- Mon Dieu ! Madame, reprit l'Abbé après un moment de silence, si je pouvais... ?
- Vous pourriez, interrompit la Baronne.
- Mais non, je ne pourrais pas, dit l'Abbé ; mon style vous paraîtrait si fade au prix de celui de tous les Écrivains du jour ! Regarde-t-on marcher un homme qui marche tout simplement, quand on est accoutumé à ne voir que tours de force, que sauts périlleux ?
- Oui, dit la Baronne, on regarderait encore marcher quiconque marcherait avec passablement de grâce et de rapidité vers un but intéressant.

– J’essayerai, dit l’Abbé. Les conversations que nous eûmes ces jours passés sur Kant¹, sur sa doctrine du devoir, m’ont rappelé trois Femmes que j’ai vues.

– Où ? demanda la Baronne.

– Dans votre pays même, en Allemagne, dit l’Abbé.

– Des Allemandes ?

– Non, des Françaises. Je me suis convaincu auprès d’elles qu’il suffit, pour n’être pas une personne dépravée, immorale, et totalement méprisable ou odieuse, d’avoir une idée quelconque du devoir, et quelque soin de remplir ce qu’on appelle son *devoir*. N’importe, que cette idée soit confuse ou débrouillée, qu’elle naisse d’une source ou d’une autre, qu’elle se porte sur tel ou tel objet, qu’on s’y soumette plus ou moins imparfaitement ; j’oserai vivre avec tout homme ou toute femme qui aura une idée quelconque du devoir.

– Vous oserez vivre avec tout le monde, dit un sectateur de Kant ; car c’est une idée universelle et pour ainsi dire innée.

– Cela vous plaît à dire, s’écria un théologien : la manifestation seule de la volonté divine peut nous la donner.

– Quel besoin si absolu avons-nous de cette manifestation, dit un homme qui n’était pas théologien, quand la connaissance de nos intérêts particuliers et de ceux de la société, qui sont les nôtres aussi, suffit pour nous imposer des devoirs et nous donner d’abord la volonté, puis l’habitude et le besoin de les remplir ?

¹ Philosophe Allemand, que l’on dit être un homme profond. Il est encore plus admiré qu’il n’est entendu, de ceux qui lisent ses ouvrages. (note de l’auteure)

– Tout cela n'est que calcul et prudence, dit l'homme qui avait parlé le premier, et je ne vois rien dans la prospérité de la société, ni dans la mienne propre, qui me fasse un devoir de mes devoirs.

– Les promesses et les menaces qui regardent l'éternité, sont bien autrement imposantes, dit le théologien.

– Il est vrai, reprit le Kantiste, et cependant je ne trouve pas en elles de quoi constituer le devoir. L'idée du devoir me paraît simple, ne se composant que d'elle-même ; on ne peut pas l'analyser.

– Elle émane de Dieu, dit un jeune homme qu'à son air on aurait pris pour l'élève de Fénelon, ou plutôt notre cœur la puise dans un amour pur et désintéressé de l'Être suprême.

– Si elle échappe à l'analyse, dit un homme qui n'avait pas encore parlé, ne serait-ce pas parce que loin d'être simple, elle est au contraire trop complexe, et se compose d'idées qui par leur action et leur réaction les unes sur les autres, se subtilisent vraiment à l'infini ? Songez que depuis notre naissance nous sommes dans le monde tout-à-la-fois spectacle et spectateurs, jugés et juges, mêlant sans-cesse l'idée de ce qu'il nous convient que soient et fassent nos semblables, avec celle de ce qui leur convient que nous soyons et fassions ; de manière qu'il se crée en nous une conscience dont il nous est impossible de reconnaître les éléments. Dans notre enfance un maître nous punit de lui avoir enlevé sa plume et de lui avoir nié le larcin ; en même temps qu'il nous punit, il nous menace pour notre vie entière, des mépris et de la haine de tout l'univers, si nous volons et mentons. Voilà aussitôt des notions et des appréhensions, qui se lient entre elles dans le rapport de causes et d'effets. Telle action ne se présente plus à notre imagination que comme punissable et haïssable, tandis que telle autre se montre comme avantageuse et glorieuse. On n'a point de peine à nous persuader que Dieu juge nos actions comme nous les jugeons nous-mêmes, et c'est une autorité, une sanction de plus pour des lois que tout

nous prescrit. Enfin, l'idée du devoir devient tellement forte et puissante, que si elle perdait l'une ou l'autre de ses bases, elle n'en subsisterait pas moins ; on peut la braver, mais non la détruire ; elle se soumet non seulement nos actions, mais nos intentions, nos dispositions et jusqu'à nos plus secrètes et fugitives pensées. L'on rougit, étant seul, d'une velléité que personne ne soupçonnera jamais ; et je sens que je pourrais mourir de remords d'un crime que j'aurais tenté, mais que j'aurais été empêché de commettre.

– C'est le courroux du ciel ! dit le théologien.

– C'est l'autorité simple, éternelle, indestructible du devoir ! dit le Kantiste.

– Mais, dit l'homme de la société, un sauvage n'éprouvera rien de semblable.

– Qu'en savez-vous ? dit l'Abbé.

– Allez écrire, lui dit la Baronne².

² *Beaucoup de gens trouvent mauvais*, a dit à l'auteur des trois femmes un homme de sens et d'esprit, *beaucoup de gens trouvent mauvais que vous présentiez, sous toutes sortes de formes le Que sais-je ? de Montagne. C'est la seule critique raisonnable qui me soit parvenue.* (note de l'auteure)

TROIS FEMMES

Émilie avait seize ans et demi quand elle émigra avec son père et sa mère, gens de mérite, d'honneur, de naissance, et qui avaient été assez riches pour espérer de marier très bien leur fille. Elle était fille unique, elle avait de la beauté et de l'esprit, on lui avait prodigué toute espèce d'instruction, et cependant elle n'avait qu'un amour-propre et des prétentions supportables : elle parlait avec assez de simplicité ; elle avait quelques égards pour des étrangers qui l'accueillaient.

Son père et sa mère espéraient, ainsi que tant d'autres, une contrerévolution prochaine, uniquement parce qu'ils la désiraient, et cet espoir les avait empêché de vendre, lorsqu'il en était encore temps, un château en province et un hôtel qu'ils avaient à Paris. Sans prévoyance d'abord, bientôt sans argent, le chagrin triompha de leur raison, altéra leur santé, et les conduisit au tombeau presque en même temps.

– Vivez pour moi, s'écriait la malheureuse Émilie, en considérant l'étendue de la perte dont elle était menacée : ranimez votre courage, rappelez votre vie que je vois s'échapper.

– C'est ma femme, c'est ma fille dont l'infortune me donne la mort, disait son père affaibli.

– Je ne puis survivre à mon époux, ni supporter la misère de mon enfant, disait sa mourante mère.

Émilie les pleura amèrement, et au milieu d'un pays étranger, elle se crut sans amis et sans ressource.

Dès qu'elle fut un peu calmée, une jeune Alsacienne restée seule d'une nombreuse domesticité et qui servait Émilie avec autant d'adresse que d'attachement, lui dit :

– Vous croyez n'avoir plus rien quand vous n'avez que votre Joséphine ; mais vous vous trompez, Mademoiselle, et Joséphine le prouvera. C'est demain qu'il nous fallait payer notre logement, et peut-être ne l'auriez-vous pu sans vous gêner ; mais la chose est faite. Quel meilleur parti pouvais-je tirer de mes épargnes ! Et ne croyez pas que j'aie donné tout ce que je possédais. Il me reste de quoi payer pendant six mois, au moins, une habitation plus petite, mais plus gaie, que je suis d'avis que nous prenions à la campagne : voici le printemps, et la ville où nous sommes, outre qu'elle vous rappellera longtemps de fort tristes souvenirs, me paraît un assez lugubre séjour.

Émilie regarda Joséphine avec quelque surprise, pleura, et supprimant les objections et les réflexions que sa fierté lui suggérait, supprimant jusqu'aux remerciements qu'elle sentait bien ne pouvoir être proportionnés à un dévouement si généreux, elle lui dit : Pardon Joséphine, si je n'ai ni deviné, ni étudié ton excellent cœur. Nous demeurerons où tu voudras. Je m'en remets à ton discernement et à ton zèle.

Joséphine fière et reconnaissante de voir ses bienfaits agréés, baisa la main de sa Maîtresse, puis la quitta pour s'occuper de leurs nouveaux arrangements. En peu de jours quelques meubles qu'on avait, furent vendus, d'autres transportés, et les deux jeunes personnes se trouvèrent bientôt établies dans la plus jolie maison du plus joli village de la Westphalie.

Les propriétaires en occupaient la moitié ; ils étaient vieux, et cédèrent un jardin qu'ils ne pouvaient plus cultiver, pour une petite redevance payable en choux et en pommes de terre. Joséphine cultivait toutes sortes de légumes, nourrissait une chèvre,

filait du chanvre et du lin. Émilie arrosait quelques rosiers, caressait la chèvre, brodait de la mousseline et du linon, dont Joséphine était parée le Dimanche et les jours de fête. On vivait simplement et sainement. Joséphine était respectueuse et gaie, Émilie douce et sérieuse. Quelquefois elles parlaient, plus souvent elles chantaient ensemble. Joséphine avait une fort belle voix que guidait celle d'Émilie. Toutes deux regrettaient une excellente harpe dont Émilie jouait fort bien, et qui s'était brisée dans le voyage précipité qu'on lui avait fait faire lorsqu'on se sauvait de France.

Un soir, comme les deux jeunes personnes allaient s'asseoir sous un vieux treillage que couvrait le lierre et le chèvrefeuille, elles y trouvèrent une belle harpe toute neuve.

Joséphine eut plus de joie, Émilie plus de surprise.

– Comment se peut-il... ! dit Émilie.

– Jouez, jouez, s'écria Joséphine, en tirant la harpe de son étui : de grâce, jouez et chantez.

Émilie prend la harpe et la parcourt de ses doigts agiles, puis joue et chante. Les oiseaux se taisent, les antiques maîtres de la maison se traînent au jardin, et derrière une haie d'épine fleurie et de sombre houx se laisse voir leur jeune fils : mais son maître, le fils unique du seigneur du village, se cache mieux ou se tient plus éloigné ; il n'est vu de personne.

– Qu'est-ce donc que cette harpe ? dit Émilie à sa compagne, quand elles furent rentrées. Est-ce une galanterie, et de qui peut-elle venir ?

– Je soupçonne quelque chose, mais je ne sais rien, dit Joséphine.

– Tu soupçonnes ! reprit Émilie : que soupçonnes-tu ?

– Vous avez bien vu. Mademoiselle, que Henri m'aide tous les jours à puiser de l'eau, à porter du bois, à traire la chèvre...

– J’ai vu un jeune homme que tu m’as dit être le fils de la maison.

– Eh bien, c’est Henri ; c’est celui de qui je vous parle : il est la complaisance même ; cela attire la confiance. Je lui ai dit qu’autrefois vous jouiez de la harpe comme un ange ; mais que votre harpe était gâtée.

– Mais Joséphine, ce n’est sûrement pas Henri qui a pu se procurer celle que nous avons trouvée au jardin.

– ... et que voici, dit Joséphine, en montrant la harpe posée dans un coin de la chambre.

– Quoi, tu l’as apportée, Joséphine ! une harpe qui ne m’appartient pas !

– Vouliez-vous que nous la laissassions à l’humidité de la nuit et qu’elle se gâtât comme l’autre ? J’ai fait signe à Henri de l’apporter, et je viens de la prendre de ses mains.

– Mais c’est accepter, dit Émilie, le don d’un inconnu.

– Supposons que ce soit à moi qu’il se fasse, je l’accepte de grand cœur, dit Joséphine. Henri savait que je regrettais le plaisir de vous entendre jouer ; il l’aura dit au fils du Seigneur du village, dont il est le domestique ; et celui-ci, ému de pitié pour une jeune fille éloignée de tous ses parents, et obligée par son attachement pour ses maîtres à vivre dans une terre étrangère...

Ici quelques larmes coupèrent la voix à Joséphine, et des larmes plus abondantes coulèrent sur les joues de sa Maîtresse...

– La harpe est sûrement à toi, dit-elle ; on te l’a envoyée du château : nous la garderons, et tous les jours je jouerai quelque’un de tes airs favoris.

En même temps elle accorde, prélude, et chante en s’accompagnant la romance que Joséphine aimait le mieux.

La nuit suivante, Émilie rêvant à l'aventure de la harpe et ne pouvant s'endormir, entendit ouvrir fort doucement la porte d'une chambre voisine de la sienne, puis parler fort bas : bientôt elle n'entendit plus rien. Que faire ? Ce n'étaient pas des voleurs. Ses camarades de couvent, ses petits cousins, ses grandes cousines ne l'avaient pas laissée dans une telle ignorance qu'elle ne soupçonnât la vérité. Fallait-il appeler ? Fallait-il surprendre Henri et Joséphine ? Émilie ne put s'y résoudre, et pensant qu'elle ne pourrait s'empêcher désormais de mépriser le seul objet d'attachement qui lui restât, sa compagne, son amie, sa bienfaitrice, elle passa le reste de la nuit à pleurer.

Le jour venu, Joséphine vint reprendre ses occupations auprès de sa Maîtresse qui dormait alors, mais d'un sommeil agité : elle parlait même en dormant, et nommait Joséphine. Celle-ci très inquiète, se mit à genoux devant son lit. Émilie se réveilla. L'attitude où elle vit la coupable se mêlant à ses rêves et au souvenir de ce qu'elle avait entendu, donna lieu à des paroles moitié de reproche, moitié d'indulgence, qui non entendues d'abord, amenèrent enfin une explication et une conversation fort longue.

– Pensez-vous donc que je pusse tout faire, Mademoiselle ? dit Joséphine. Henri trait la chèvre dont nous avons le lait ; il puise l'eau et scie le bois pendant que je cultive votre salade ; et avec quoi achèterions-nous le café que vous prenez à votre déjeuner, si ce n'était avec le fil que je vends après l'avoir filé ?

– Ô Dieu ! que me fais-tu envisager ! s'écria douloureusement Émilie. Quoi ! tu payes de ton honneur, de ta vertu, les jouissances que tu me procures ! Ah ! ne me donnes que du pain à manger, et de l'eau à boire. Vends mon linge et mes habits, et qu'Henri cesse d'avoir des droits sur une reconnaissance dont il abuse.

– Oh ! Mademoiselle, dit Joséphine, c'est aussi prendre un peu trop à la lettre ce que je dis. Il se pourrait que j'eusse déjà fait quelque chose pour Henri avant qu'il ait rien fait pour moi,

et je ne sais pas bien exactement lequel de nous deux a eu le premier droit à la reconnaissance de l'autre.

– Quand est-ce qu'il a commencé à te rendre les petits services dont tu parles ? dit Émilie.

– Trois ou quatre jours après notre arrivée ici, répondit naïvement Joséphine.

– Et déjà alors il te devait de la reconnaissance !

– Un peu de reconnaissance, dit Joséphine.

– À peine tu l'avais vu !

– Henri est fort joli, Mademoiselle ; cela est bientôt vu.

Émilie soupira et regarda Joséphine avec des yeux où se peignait plus de pitié que de dédain.

– Si tout cela vous paraît si grave, reprit Joséphine, oserais-je vous demander pourquoi vous ne m'avez pas défendu de recevoir Henri, et ne vous êtes pas opposée à tous les petits services qu'il nous rendait ?

– Je n'y prenais pas garde, Joséphine.

– Et cependant vous n'aviez rien de mieux à faire, Mademoiselle. Si Joséphine vous eut été aussi chère que vous l'êtes à Joséphine, vous auriez pris soin de ce que vous appeliez *son honneur*, comme elle en prenait de tout ce qui vous concerne.

– Pouvais-je prévoir, ma chère Joséphine... ?

– Oui, sans doute. À quoi sont bonnes toutes vos lectures, si elles ne vous apprennent pas à prévoir les choses mieux que nous, qui n'y pensons que quand elles sont faites. J'oserais presque dire, qu'une belle éducation est bien mauvaise, si elle ferme les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde. Mais ce ne devrait pas être cela. J'ai quelquefois ouvert vos livres ; j'y ai vu des Rois, des Bergers, des Bergères, des Colo-

nels, des Marquis, des Princesses. Cela revient toujours au même : les hommes s'introduisent auprès des femmes, et par-ci par-là se battent pour elles, tandis qu'elles se haïssent pour eux : en prose, en vers, il n'est presque question que de cela.

– J'avoue que j'ai été une imbécile, dit Émilie.

– Et cette nuit, Mademoiselle... pardon si je vous la rappelle, et il m'en coûte : voyez, je suis sûrement toute rouge : cette nuit, que ne veniez-vous à moi, ou que n'appeliez-vous ? J'avais commencé par gronder Henri : jamais encore il n'avait osé venir la nuit dans ma chambre ; la harpe et la musique l'avaient comme ensorcelé, et de peur de vous réveiller, j'ai pris patience ; mais si vous aviez donné le moindre signe que vous ne dormiez pas, Henri se serait sauvé.

– Je l'aurais dû, Joséphine, et j'y ai pensé ; mais la crainte de me compromettre... la décence...

– Oui, j'entends, dit Joséphine, la décence, peut-être un peu de fierté, ont laissé la vertu et l'honneur sans secours ! Assurément je vous pardonne, Mademoiselle ; mais avouez que personne ne fait tout ce qu'il doit. Vous n'avez pu vous résoudre à chasser Henri, et certes ni moi non plus... Mais vous voilà levée et votre déjeuner est prêt. Vite, je cours à l'Église : c'est aujourd'hui la fête de St. Sigismond, patron du village ; après la messe je resterai au Sermon.

– Mais tu n'entends presque pas l'allemand, dit Émilie.

– N'importe, répondit Joséphine ; toujours est-il à-propos de rester au Sermon, et j'ai mille fois entendu dire, que les maux de la France ont commencé, quand on ne s'y est plus soucié de Sermons ni de Messes, de Fêtes ni de Dimanches. Ah ! Mademoiselle, c'est une terrible chose que d'oublier entièrement son Dieu et son salut. Si les Rois de la terre avaient su ce qu'ils faisaient, ils auraient mieux servi le Dieu du Ciel : ils nous ont

donné l'exemple de ne respecter rien... Mais j'entends la cloche. Adieu Mademoiselle.

Quand Joséphine fut revenue de l'Église, Émilie lui dit :

– Je n'ai cessé de penser à toi.

– Ni moi à vous, dit Joséphine. J'ai vu le Seigneur et la Dame du village, leur fils et leurs domestiques : cela avait l'air un peu antique, un peu grotesque. Dame ! on voit que cela n'arrive pas de Paris. Mais n'importe : le jeune homme a très bonne mine, et il se formerait aisément avec nous.

– J'ai pensé bien sérieusement, reprit Émilie, à toi et à la scène de cette nuit.

– Quoi ! cela n'est pas oublié encore ? dit Joséphine, en se mettant en devoir de coiffer sa Maîtresse.

– Non, Joséphine, cela n'est pas oublié ; et comme je ne veux plus mériter le reproche, hélas ! trop juste, que tu m'as fait, je t'exhorte à considérer...

– Tenez-vous un peu plus droite, Mademoiselle, ou je risque de vous coiffer tout de travers.

– Joséphine, pour ne pas t'ennuyer d'un long sermon, je te dirai seulement...

– Vraiment, Mademoiselle, vous faites bien de m'épargner un long sermon. C'est assez d'un dans une matinée, et l'ennui que je sors d'avoir, me doit mériter le Ciel. N'entendre presque pas un mot, se tenir comme une souche et n'oser pas dormir, parce qu'on est regardé de tout le monde...

– Joséphine, veux tu me promettre de ne plus recevoir Henri ?

– Ah ! Mademoiselle, je vous promets bien que vous ne serez plus réveillée par cet indiscret.

– Ce n'est pas de cela qu'il s'agit, Joséphine. Peu importe mon sommeil, mais...

– Je vous entends, Mademoiselle. Eh bien, nous verrons. Promettre est bien positif. Je ne veux pas me mettre à vous mentir, à vous tromper, à vous manquer de parole.

– Mais si ta promesse te retenait, Joséphine ?

– Il y a eu un an à Pâques, Mademoiselle, que je fis une pareille promesse de bien bon cœur à Dieu, c'est-à-dire à mon confesseur : cela n'a tenu que six semaines.

– Quoi, Joséphine ! Henri n'est donc pas le premier... ?

– Eh non, Mademoiselle !

– Qui est-ce qui a séduit ta jeunesse ?

– À quoi bon vous le dire, Mademoiselle ? cela vous fera peut-être quelque peine, et vous trouverez que je vous manque de respect de parler si naturellement de votre famille.

– Non Joséphine ; dites.

– C'est M. votre Oncle, le grand-Vicaire.

– Est-il possible, Joséphine ?

– Rien n'est plus vrai, Mademoiselle ; à telles enseignes que voilà une croix qu'il m'a donnée : voilà aussi une bague ; et vous connaissez mes *Heures* avec leurs crochets d'argent, il me les a données aussi : tenez, les voilà ; elles ont été imprimées à **, et le nom de M. l'Évêque s'y trouve tout de son long.

– Mais il y a eu un an à Pâques que vous étiez bien éloignée de mon Oncle le Grand-Vicaire : il avait émigré déjà, et il était en Espagne.

– Cela est vrai, Mademoiselle ; mais étais-je éloignée aussi du frère de Madame votre Mère, M. le Marquis de ***.

– Ah, mon Dieu ! Joséphine !

– Pour celui-là il ne m’a rien donné qu’un vieux dé d’or, qu’il avait peut-être pris à M^{me} la Marquise. Il n’y avait pas bien du mal à cela, car M^{me} la Marquise, toujours occupée de sa toilette ou de ses vapeurs, ne faisait œuvre de ses mains.

– Ma pauvre Tante ! dit Émilie, en soupirant.

– Oui, dit Joséphine, elle fut bien triste après la mort tragique du Chevalier de ***. Je lui en vis recevoir la nouvelle. Un ami lui rapporta ses lettres et son portrait. Ah, Jésus ! dans quel état je la vis les quatre ou cinq premiers jours ! L’ami du Chevalier commençait à la distraire quand il fallut se quitter. Il avait une compagnie dans l’armée de Mirabeau. Sans doute ils se seront revus à Mannheim, où son mari l’a menée.

La toilette d’Émilie s’acheva sans qu’elle rouvrit la bouche. Elle n’en avait que trop entendu, et n’eut garde de provoquer de nouvelles confidences. Je comprends, se disait-elle, pourquoi mon père et ma mère ne m’ont pas ordonné de me rapprocher de mes parents, et ne m’ont pas recommandée à eux. Je te laisse à la Providence, m’a dit ma mère : prie Dieu, mon enfant ; réfléchis, conserve tes bonnes habitudes ; je n’ai point d’autre mentor à te donner que toi-même.

– Vous êtes bien rêveuse, Mademoiselle, dit Joséphine. Vous aurais-je offensée ?

– Bien loin de là, dit Émilie, en jetant sur elle un regard plein de douceur. Je t’aime, je te plains, je t’excuse ; je me sens obligée de réparer envers toi les crimes de mes parents. Mais, Joséphine, cette sorte de désordre où l’on t’a plongée va devenir tous les jours plus fâcheux, plus honteux, moins pardonnable, et je crains...

– Point du tout, interrompit Joséphine ; ma liaison avec Henri, qui n’est ni un prêtre, ni un homme marié, est déjà beaucoup plus innocente que les autres, et si je continue à me con-

duire de mieux en mieux je pourrais bien finir par être une Sainte ; c'est ce que j'ai toujours ambitionné, car j'ai un grand respect pour les Saints et les Saintes, et je ne puis souffrir une Religion où l'on ne les honore pas : c'est pour cela que j'ai éconduit un assez riche marchand Luthérien de la Gueldre Prussienne, qui voulait m'épouser.

– Mais, Joséphine, comment accordes-tu ta dévotion avec un péché auquel tu refuses de renoncer ?

– Oh ! Mademoiselle, cela peut fort bien aller ensemble. Je dis tous les jours à Dieu dans l'Oraison Dominicale : *Pardonnez-nous nos péchés* : je le dis en français après l'avoir dit en latin. Or cela suppose visiblement que Dieu doit avoir quelque chose à pardonner ; et comme je ne suis ni gourmande, ni menteuse, ni voleuse, ni médisante, je dis à Dieu, pour ainsi dire, pardonnez-moi Henri, ou Pierre, ou Jaques. Dieu ne s'y méprend pas et ne manque pas de me les pardonner, car sa clémence est infinie.

– Amen ! dit Émilie ; je n'ai plus rien à répondre à un docteur tel que toi.

– Vous voilà jolie comme un Ange, dit Joséphine, en approchant un miroir : un peu de pâleur que vous avez, ne vous sied même point mal. Je voudrais bien que les gens du château vous vissent aujourd'hui : vous êtes la moitié mieux coiffée que lorsque le *Junker* vous rencontra dans le chemin, et s'éprit si bien de vous qu'il dit que c'est pour la vie. Allons, Mademoiselle, un petit air de harpe pour nous ragaillardir.

Émilie joua d'abord pour sa compagne, puis pour elle-même. Elle s'attendrit en jouant. Sa tante et ses oncles lui revinrent à l'esprit, et elle finit par pleurer son père et sa mère comme aux jours de leur mort.

Émilie était seule lorsqu'elle se livrait ainsi à sa douleur. Au moment où elle vit revenir Joséphine, elle essuya des larmes

dont il lui eut été difficile et pénible de lui expliquer les différentes causes.

– Je pense comme toi, lui dit-elle, d’une voix assez ferme et avec un visage assez serein, que la harpe ne peut venir que du château ; et d’après ce que tu m’as dit de l’intérêt que le jeune homme prétend prendre à moi, je ne puis décemment la garder ; cependant il m’en coûterait de la rendre. Ne pourrais-tu savoir ce qu’elle a coûté ? Il me reste quelque argent, que ton travail assidu me rend inutile ; j’ai quelques bijoux dont je puis me défaire. Informe-toi, Joséphine, et payons la harpe.

– Je ne sais, Mademoiselle, si votre dignité exige que vous fassiez ce chagrin à qui a voulu vous faire plaisir. Il se peut qu’oui. Je ne m’entends pas trop à ces choses-là, mais quelqu’un à qui je donnais une rose, voulant me donner un écu, je le refusai, et n’ai jamais pardonné à ce quelqu’un. Vous pourriez faire une chose qui, selon moi, serait plus honnête.

– Quoi donc, Joséphine ?

– Le dernier fichu que vous avez brodé pour moi est fort joli ; je ne l’ai jamais mis, non plus que le tablier qui se doit porter avec le fichu. Les voilà encore dans un carton comme ils sont sortis de vos mains ; envoyez-les avec une belle lettre à la mère du *Junker*.

– Ils t’appartiennent, Joséphine.

– Vous les remplacerez, Mademoiselle.

– La valeur est si loin d’être égale.

– Bon, la valeur ! Qu’importe la valeur ? Cela est-il beau de compter si juste ? Je vous ai vu mille fois, dans le temps de votre prospérité, donner beaucoup pour recevoir peu. Croyez-vous être la seule qui ait ce droit là, et le plaisir d’être généreuse doit-il n’appartenir qu’à vous ? Tenez, voilà le fichu et le tablier bien proprement arrangés ; vous écrirez la lettre pendant que je

m'habillerai, puis en trois sauts je serai chez M^{me} la Baronne d'Aldor.

Émilie persuadée ou entraînée, consentit à tout ce que voulait Joséphine. Elle y trouvait cela de bon, que le jeune homme verrait qu'elle ne recevrait pas des hommages rendus avec mystère, et qu'elle était d'humeur à éventer le secret de son amour pour elle, supposé que réellement il en eût. Ou ses galanteries seront avouées de ses parents, ou il ne m'en fera plus, dit-elle ; et elle écrivit la lettre que voici :

« J'ai trouvé hier, Madame, sur un banc du jardin où j'ai coutume de me promener, une très belle harpe. Elle ne peut venir que d'une maison qui est l'ornement de la contrée, comme ses Maîtres en sont l'amour. Monsieur votre fils aime, dit-on, les talents ; il aura su, ou soupçonné, que je les aimais aussi, et je ne doute pas que par un don vraiment digne de lui et de ses nobles parents, il n'ait voulu m'aider à charmer mes chagrins et ma solitude. Un bon cœur lui en a suggéré l'idée ; le discrètement et le goût ont présidé à son exécution : je ne puis donc m'en offenser ; mais je ne puis pas non plus dissimuler le don, ni taire ma reconnaissance. Permettez, Madame, que ce soit à vous que je la témoigne, et daignez agréer ce que la fortune me permet encore de vous offrir, le fruit d'une industrie, hélas ! trop médiocre. Croyez, Madame, que je n'ai jamais regretté aussi vivement que dans cet instant, sa médiocrité ; et recevez l'hommage de mon respect très humble. »

Le billet cacheté, Joséphine, toute glorieuse, part. C'était pour la première fois qu'elle allait au château. Elle était fraîche, alerte, bien mise, jolie. Henri fort étonné, vint à sa rencontre, et tous les domestiques qui jouaient aux quilles dans la cour, restèrent la bouche ouverte en la voyant passer. Elle ne voulut rien dire de sa mission, pas même à Henri, et alla droit à la Dame, qui était à la porte du château avec son mari, son fils et un émigré Français, abbé. (C'était moi qui, déjà connu dans cette mai-

son, arrivais à l'instant de Munster.) Elle fit une jolie révérence, remit la lettre et le paquet, puis s'en retourna aussi lestement qu'elle était venue.

La surprise de M^{me} la Baronne d'Altendorf fut extrême, ainsi que celle du Baron son Époux, et surtout celle de la Comtesse Sophie, jeune parente qui s'était destinée au jeune Baron. Quant à celui-ci, le trouble était peint sur son visage et se composait de mille sentiments, les uns doux, les autres fâcheux. Voilà mon secret découvert, se disait-il, et Dieu sait si mes parents ne trouveront pas fort mauvais que j'aie fait venir pour une jeune Française la plus belle harpe qu'il y eût à Francfort. Peut-être trouveront-ils encore plus mauvais que j'aime cette jeune Française, et cependant je l'aimerai toujours ; voilà qui est bien décidé ; car je vois par sa lettre qu'elle a autant de délicatesse et d'esprit que de beauté. Que je suis heureux d'avoir fait sur le seul rapport de mes yeux, un choix que ma raison approuve ! J'ai été séduit par les mêmes choses qui séduisent tant d'autres hommes : mais cette séduction loin de me conduire au vice et au repentir, me conduit au bonheur d'aimer la personne du monde qui mérite le mieux d'être aimée.

Pendant que le jeune homme, un peu à l'écart, faisait ces réflexions, sa mère regardait avec une admiration mêlée d'humeur, le fichu et le tablier. Il ne se laissera pas marier tout simplement, pensait-elle, comme ses pères et grands-pères. Il va nous donner de la tablature. Pourquoi s'aviser d'avoir un goût de son propre crû ! Ceci me tirera du repos dans lequel je végète doucement, depuis que j'ai perdu l'aimable sœur du grand Frédéric ; repos qui est la seule félicité à laquelle il faille prétendre en Westphalie et dans la société de M. le Baron d'Altendorf.

Cette sœur du grand Frédéric était, comme on le devine aisément, la Marckgrave de Bareith, dont M^{me} d'Altendorf avait été la fille d'honneur ou plutôt l'élève. Elle se souvenait d'avoir vu, étant enfant encore, Voltaire et d'autres beaux esprits à cette

Cour où l'on parlait français plus qu'allemand ; et elle y avait pris, avec la connaissance de cette langue, celle des auteurs qui firent briller le plus sa précision lumineuse et son élégante clarté.

– Théobald ! Théobald ! dit M^{me} d'Altendorf, en regardant son fils qui était absorbé dans sa rêverie. Elle n'en dit pas davantage, de peur de lui attirer une pondérante algarade de la part du vieux Baron.

C'est précisément cette algarade que désirait la Comtesse Sophie ; mais elle avait beau regarder le vieux Baron, il ne disait rien du tout. Persuadé qu'un Seigneur de château, un père de famille, un gentilhomme à 64 quartiers, ne doit parler que pour être écouté, ordonner que pour être obéi, et n'ayant pas des idées bien promptes ni bien nettes sur la plupart des objets, le Baron d'Altendorf est dans l'habitude de garder un silence fort grave et assez imposant, à moins que sa femme ou quelque autre ne lui suggère une pensée ; alors il étend, il appuie et prononce des arrêts contre lesquels il ne faut pas s'aviser de faire la moindre réclamation. Tout le soin de sa femme est de détourner ou diriger cette massue : quelquefois elle a l'adresse de l'alléger un peu.

L'envieuse petite Comtesse rompit enfin le silence que chacun gardait.

– Une si belle harpe toute neuve a dû coûter bien cher, dit-elle.

– Voudriez-vous que Théobald l'eut envoyée vieille ou laide ? dit sèchement la Baronne.

– Il aurait eu grand tort, dit le Baron. Quand un Baron d'Altendorf fait un présent, n'importe ce qu'il coûte, il faut qu'il soit beau. Je désavouerais mon fils, s'il pouvait y avoir quelque chose de mesquin et d'ignoble dans ses procédés. Il y eut hier vingt-cinq ans tout juste que je fis un présent, que j'appellerai

préliminaire, à M^{lle} de Schönfeld, aujourd'hui Baronne d'Altendorf. J'y étais autorisé, à la vérité, par ses parents et les miens. Cette alliance convenait aux deux maisons, et avait été désirée surtout par le grand-père de mon épouse, par ses Oncles, par sa respectable Mère...

– Vous m'envoyâtes une fort belle montre, interrompit la Baronne ; je l'ai encore, et ce n'est pas le seul présent de prix que vous m'avez fait.

– Voilà qui est fort bien, dis-je à mon tour, en m'adressant au vieux Baron : ces souvenirs sont agréables, et ce qui se passe aujourd'hui ne l'est pas moins. Ne trouveriez-vous pas bon que nous allassions, votre fils et moi, chez ma compatriote, pour lui dire que sa lettre et son travail ont été reçus de Madame avec bonté, et que si elle veut venir faire un tour dans votre parc, elle pourra vous y rendre ses devoirs.

– Oui, sans doute, allez ; cela est très bien pensé, dit le Baron.

Théobald ivre de joie, mais se contenant de son mieux, n'eut l'air de me suivre que par obéissance. Quand il fut hors de la vue de ses parents, il me sauta au cou et m'embrassa ; puis apercevant Henri, il lui ordonna de préparer dans le plus bel endroit du parc une collation la plus élégante qu'il serait possible.

En un instant nous fûmes chez Émilie. Joséphine, quoiqu'elle fut aussi surprise que charmée de notre visite, nous reçut comme si elle nous eut attendus ; et après nous avoir fait entrer dans une chambre fort propre, elle alla avertir sa maîtresse qui était au jardin. Elle venait nous recevoir ; nous allâmes à sa rencontre. Je lui adressai le premier quelques mots ; mais bientôt Théobald prit la parole, et cela avec plus de grâce et d'assurance que je n'en aurais attendu d'un jeune Westphalien. Vraiment toute la personne d'Émilie était faite pour exalter l'homme le plus froid et donner de la vivacité au plus flegmatique ; mais elle

aurait pu tout aussi bien intimider un homme plus hardi que ne le paraissait Théobald ; je fus donc agréablement surpris de l'aisance avec laquelle se félicitant du bonheur de la voir, il la pria de faire partager son contentement à son père et à sa mère qui l'attendaient avec impatience. Quel doux spectacle que cette naissante aurore de l'amour, embellissant les deux plus jolies figures du monde !

Émilie plutôt brune que blonde, blanche cependant, un peu pâle ce jour-là, d'une stature au-dessus de la médiocre, était pleine de grâce et de séduction.

– Si je n'avais su à peu près qui elle est, me dit Théobald, pendant qu'Émilie s'éloignait de nous pour prendre ses gants et son éventail, je lui aurais dit :

*O (quam te memorem) virgo. Namque haud tibi vultus
Mortalis, nec vox hominem sonat.*

Et en effet, Émilie avait un son de voix charmant... Mais Théobald ne mérite-t-il pas que je fasse aussi son portrait ? Plus grand qu'Émilie, sa taille n'est ni moins légère, ni moins élégante ; ses yeux d'un bleu foncé sont doux et brillants ; son nez est aquilin, et les plus beaux cheveux blonds ornent sa tête ovale. Qui voudrait peindre le fils de Vénus et d'Anchise, ou l'héritier du trône d'Ithaque, ne pourrait mieux faire que prendre pour modèle le jeune Théobald. Mais si Théobald est le plus aimable des hommes, Émilie, ce jour-là, paraît moins une femme qu'une Divinité.

Bientôt nous quittons avec elle son temple modeste. Joséphine sur le seuil de la porte, nous suit des yeux d'un air d'espoir ou plutôt de triomphe, et nous montre du doigt à ses vieux hôtes, assis vis-à-vis de leur demeure, sur le tronc d'un arbre que leur fils a coupé dans le bois voisin. C'est leur siège aujourd'hui ; dans quelques mois ce sera leur ressource contre l'hiver glacial.

On se souvient que ce jour-là était un jour de fête : le temps était fort beau, de sorte que tous les habitants du village oisifs, curieux, contents, nous le virent traverser. Ce n'étaient que révérences profondes, saluts jusqu'à terre, accompagnés du niais, mais cependant aimable sourire de la badauderie bienveillante. *Unser Junker sieht recht schmück aus*, disaient les uns : *Das fremde Fräulein ist auch gar lieb*, disaient les autres. J'avais aussi ma part de cette cordiale effusion.

Un peu en-deçà de l'entrée du parc nous rencontrâmes Henri, qui nous dit dans quel endroit nous trouverions la collation et la compagnie. Je pense qu'il allait chercher Joséphine, pour qu'elle eut part à la fête ; car Émilie, après avoir passé une heure environ avec nous et voulant s'en retourner, vit sa suivante parmi les domestiques du château. Elle l'appela, prit son bras et ne nous permit pas de la reconduire chez elle.

– Comment la trouve M. le Baron ? dit la petite Comtesse, dès que nous eûmes repris le chemin du château. Pour moi, je vous avoue...

– M. le Baron, interrompit M^{me} d'Altendorf, ne peut trouver cette jeune étrangère que comme elle est, belle, jolie et aimable.

– Sans doute, dit M. d'Altendorf. Qu'on soit Française ou Allemande, on est ce qu'on est. La beauté est toujours la beauté, et à Dieu ne plaise que je refuse, par un préjugé trop excessif pour mon pays, de trouver partout la beauté fort belle : il est permis, louable même, d'avoir un peu de partialité ; mais trop est trop.

– Je suis entièrement de l'avis du Baron, reprit M^{me} d'Altendorf. Un peu de partialité me plaît : elle est bonne, elle est nécessaire pour se trouver bien au milieu des gens avec lesquels on est appelé à vivre, et ne pas donner à tout ce qui vient du dehors une préférence outrageante pour son pays. Cette partialité est un correctif au goût que nous avons tous, du

plus au moins, pour les objets nouveaux : elle nous conserve une certaine dignité nationale. Quand je vois de jeunes Allemands se mouler sur la nation Française, dédaigner leur propre langue, leurs propres usages, contrefaire un accent qu'ils ne saisiront jamais bien, et s'affliger tout de bon de cette impuissance, j'avoue que je rougis pour eux.

– Vous avez bien raison, Madame, dit Théobald, et je me flatte que vous n'aurez jamais à rougir pour moi d'une pareille sottise. Je vous suis fort obligé de m'avoir fait apprendre de bonne heure le français, comme l'anglais et l'italien ; mais je ne me piquerai jamais de le parler comme un Français, ni comme je parle l'allemand : je crois même qu'on n'aurait besoin d'aucune partialité pour se garantir d'un travers aussi ridicule.

– Pour moi, je suis fier de ma nation, dit le Baron ; et qui me prendrait pour petit-maître Français, m'affligerait sensiblement.

J'eus bien de la peine à m'empêcher de rire.

– Il me semble, dis-je, qu'on ne peut pas trop être, soit fier, soit humilié d'une chose qui nous est imposée si absolument, que d'être né ici ou là.

– Vous avez raison, dit M. d'Altendorf ; on est né où l'on est né : la chose n'a pas dépendu de nous.

– Cependant le Corps germanique, l'antique Germanie... mérite notre respect, acheva la Baronne.

– Tâchons de lui faire honneur, dit Théobald.

L'on était à la porte du château : Théobald alla rêver seul à son Émilie. Je proposai une partie de trictrac au Baron. M^{me} d'Altendorf prit un livre. La jeune Comtesse appela sa femme de chambre et retourna avec elle dans le parc, où elle promena son amer chagrin jusqu'à la nuit.

Le lendemain les Dames allèrent faire visite à Émilie, et la ramenèrent avec elles au château. Le surlendemain Émilie y dîna, et trois ou quatre jours se passèrent sans que personne eut l'air de penser aux feux qui s'allumaient, aux chaines (bien pesantes peut-être) qui se forgeaient. Il n'est de jours vraiment heureux que ceux où l'imprévoyance est totale. Le plaisir même n'est pas si doux à prévoir qu'il ne soit plus doux encore de ne prévoir rien. L'hymen étonnerait l'amour si on le lui présentait aux jours de son enfance : il se suffit et ne veut que lui-même : le moment présent est tout pour lui. Si je pouvais consentir à recommencer une pénible carrière, ce ne serait que pour revivre quelques jours semblables à ceux que passèrent alors Émilie et Théobald.

Peu à peu les caractères en se développant, laissèrent apercevoir des contrariétés. Lesquelles ? direz-vous. – Oh, lesquelles ! cela serait bien long à détailler, et vous pouvez mieux l'imaginer que je ne puis le dire. Théobald, en un mot, était homme et Allemand ; Émilie, femme et Française. L'attachement mieux senti amena l'exigence, car chacun des deux sentant qu'il allait dépendre de l'autre, voulut que l'autre aussi fut dépendant, et chercha à faire les meilleures conditions qu'il pourrait, avec son maître.

Un jour qu'on parlait de vues riantes et agréables, Théobald dit n'avoir rien tant admiré que la Seine et ses rives, telles qu'il les avait vues du Pont-Neuf, un certain soir, au coucher du soleil.

– Quoi ! s'écria Émilie, vous avez été à Paris ! Pourquoi donc ne le disiez-vous pas ?

– Rien de moins intéressant que ce voyage, répondit froidement Théobald. Nous le fîmes en courant ; j'avais quatorze ans tout au plus, et je ne restai pas trois semaines à Paris.

– Mais, dit Émilie, c'est assez pour savoir que Paris est au-dessus de tout ; et je suis bien sûre que si la tranquillité y rame-

nait l'ordre et les plaisirs décents, vous voudriez y passer votre vie.

– Point du tout, dit Théobald.

– Se pourrait-il, dit Émilie, que les horreurs commises par quelques hommes égarés, frénétiques, vous fissent méconnaître un peuple foncièrement si doux, si aimable, si généreux ?

– Je parle le moins que je puis, dit Théobald, de cette longue suite d'horreurs qui dégradent l'humanité encore plus qu'elles ne déshonorent vos compatriotes. Peut-être en eut-on fait autant ailleurs dans des circonstances semblables ; mais ces chansons tant chantées, ces fêtes, cette marque faite au cou de votre Roi dans presque toutes les effigies que j'ai vues de lui après sa mort...

– Vous croyez d'après cela... interrompit vivement Émilie.

– Je crois, reprit Théobald, que les Français sont plus gaiement barbares, ou plus barbarement gais que les autres nations, et sans que je les en haïsse davantage, cela me les rend plus antipathiques. Dans les exceptions mêmes que mon cœur serait forcé de faire, si j'apercevais une forte teinte de l'humeur nationale...

– Que feriez-vous, Monsieur, dit Émilie ?

– Mademoiselle, dit Théobald, je serais désolé.

Émilie ne se découragea pas, et après quelques moments de silence, elle dit d'un ton à demi-ironique :

– Malgré les défauts si choquants de ma nation, j'oserai penser que tout homme qui pourra vivre à Paris y vivra.

– Je serai l'homme bizarre, dit sur le même ton le jeune Baron, qui fera exception à cette règle universelle, et je déclare que j'aimerais mieux ne sortir jamais d'Altendorf, y employer toute ma vie à servir de tuteur, d'arbitre, de consolateur à ses

habitants, que de la passer sans utilité pour personne dans cette capitale fameuse, séjour brillant des grâces, du goût, et de tous les plaisirs.

Le son de voix de Théobald s'était altéré à mesure qu'il parlait, et décelait un grand trouble. Il prit avec précipitation un volume de l'*Émile* qu'il trouva sous sa main, et sortit du salon et du château.

La petite Comtesse triomphait.

– Quel moment pour se promener ! dit-elle : on suffoque. Il faut avoir bien envie de sortir d'ici pour aller courir les champs à quatre heures après-midi, le premier de juillet.

– J'ai la même envie que Monsieur votre cousin, dit Émilie outrée ; et je prie M. l'Abbé de vouloir bien affronter la zone torride et me ramener chez moi.

Peut-être Émilie espérait-elle rencontrer Théobald, mais elle ne vit que son livre qu'il avait laissé ouvert sur un banc : elle le prit, et le retournant, elle lut :

« Sophie, vous êtes l'arbitre de mon sort, vous le savez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur, mais n'espérez pas me faire oublier les droits de l'humanité, ils me sont plus sacrés que les vôtres ; je n'y renoncerai jamais pour vous. »

Elle remit le livre comme elle l'avait trouvé, et nous continuâmes à marcher sans rien dire ; mais je lisais dans ses mouvements, dans sa démarche lente d'abord, puis précipitée :

– Serait-il vrai ? Ces mots me conviendraient-ils ? *Vous êtes l'arbitre de mon sort !* Mais ne vouloir jamais sortir d'ici, et prendre contre moi des précautions, des résolutions si fortes, si décisives ! En France les femmes règnent, dit-on. Quelle différence ! Ah, bon Dieu ! quelle différence !

En revenant au château, je trouvai Théobald qui allait et venait comme un homme préoccupé. Je l'abordai, et nous nous promenâmes quelque temps sans qu'il sortit de sa rêverie.

Le temps se couvrait. Il avait fait fort chaud. Bientôt le tonnerre gronda, et mille éclairs percèrent les nues.

– Ne pourrions-nous aller voir si elle a peur, me dit Théobald ? je crains de lui avoir fait de la peine.

Et sans attendre ma réponse, s'appuyant sur mon bras, il me fit prendre avec lui le chemin de la demeure d'Émilie.

Nous approchions quand un bruit de voiture et des cris confus nous firent courir au grand chemin, dont nous nous étions éloignés. Que n'avions-nous pu arriver un moment plutôt ! Des chevaux effrayés par l'orage avaient jeté leur conducteur à terre, et portant la berline qu'ils traînaient contre une borne, ils la versèrent rudement à nos yeux. Engagés dans les traits et dans les rênes, ils se débattaient avec force, et le désastre allait devenir horrible si nous n'eussions réussi à les arrêter et à relever le postillon blessé et sanglant qu'ils foulaient sous leurs pieds. Des paysans étant accourus, l'emportèrent, pendant que Théobald et moi, aidés par un domestique aussi adroit que vigoureux, nous retirions du carrosse une femme évanouie. Où la porter ? Le château était bien éloigné. Je demandai au domestique, qu'à son accent je jugeai être de Paris, si sa Maîtresse était Française ?

– Je ne le sais pas, me répondit-il.

– Mais parle-t-elle Français ?

– Oh oui, Monsieur.

– Eh bien, dis-je à Théobald, supposons-la Française, et confions-la aux soins de ses deux jeunes compatriotes.

Théobald y consentit, et nous voilà au logis d'Émilie.

Aux coups redoublés dont nous frappâmes la porte, Joséphine sortit d'une cave où elle s'était enfermée. Sa grande frayeur fit bientôt place à une plus grande compassion.

– Ah ! mon bon Jésus ! s'écria-t-elle, pauvre jeune Dame ! Est-elle morte ?

Nous l'assurâmes que non, et que ses artères battaient.

– Eh bien ! portons-la sur mon lit, dit Joséphine, et donnons-lui toutes sortes de secours.

Ces secours donnés avec tant de zèle, ne tardèrent pas à produire un bon effet. La Dame ouvrit les yeux, et montrant sa surprise, elle s'efforça d'exprimer sa reconnaissance. Elle parlait français avec un accent légèrement étranger, qui ne me donna aucune lumière sur le pays où elle était née, mais tout en elle dénotait la meilleure éducation.

Cependant Émilie ne paraissait pas.

– Où est donc votre Maîtresse, dis-je à Joséphine ?

– Je l'ai laissée, bien malgré moi au jardin, me répondit-elle. Quand on est rêveuse à ce point, on n'entend pas Dieu tonner.

En effet, nous trouvâmes Émilie à demi-couchée sur le banc de la harpe, et quand nous lui demandâmes si elle n'avait point eu de frayeur ?

– Frayeur ! de quoi ? nous dit-elle.

Alors nous lui racontâmes l'orage et l'accident qu'il avait causé.

– La Dame est-elle Française ? me dit Émilie en s'acheminant avec nous vers le logis.

– Nous ne le savons pas, lui dis-je.

– Si elle n’est pas Française je l’en féliciterai, dit Émilie.

Dès qu’elle fut auprès de l’étrangère, elle lui donna avec une grâce touchante les assurances du plus vif intérêt, et ces assurances furent reçues de la même manière qu’elles étaient données. Une contusion à la tête, une autre au bras, qui bien que plus considérable n’avait rien d’alarmant, ce fut là tout le mal que l’étrangère se trouva avoir, après qu’une saignée eut entièrement dissipé l’effet de sa frayeur. Elle demanda des nouvelles du fidèle Lacroix, et Lacroix dans ce moment arrivait avec une pesante cassette. Elle demanda ensuite ce qu’était devenu le postillon ; on l’assura qu’il était soigné.

– À présent, dit-elle, la peur de causer ici bien de l’embarras, est mon unique peine.

Émilie la rassura avec bonté, et moi, pensant qu’elle avait grand besoin de repos, j’engageai Théobald à prendre congé des deux Dames. En sortant, il prit la main d’Émilie. Émilie retira et rendit sa main. Il la baisa. Des larmes coulèrent des yeux d’Émilie.

– Pourquoi, lui dit Théobald, m’avoir mis dans la cruelle alternative de vous offenser, ou de désavouer mes principes et ma patrie ? Ce n’est pas l’accident seul de la Dame étrangère qui m’a amené auprès de vous : j’y venais, l’Abbé vous le dira, j’y venais déplorer le malheur que j’avais eu de vous déplaire. Émilie, regardez-moi comme un homme qui vous sacrifierait tout, hors des devoirs sacrés.

On imagine ce qui se passa les jours suivants : nos visites, les empressements de chacun, la reconnaissance de la Dame, et sa guérison, hâtée par tout ce que les soins les plus aimables ont de doux et de précieux.

Après cinq ou six jours, elle se trouva en état d’aller voir le pauvre postillon, dont elle paya généreusement l’hôte, la garde et le chirurgien. J’étais avec elle. En revenant, elle voulut entrer

dans une petite maison attenante à celle qu'habitait Émilie. D'un coup d'œil elle vit comment on la pourrait rendre com-
mode et agréable.

– Les murailles sont solides, dit-elle, le toit est neuf : voilà une cloison qu'il faudra ôter ; là pourra se placer une cheminée.

Elle demanda au propriétaire ce qu'il demanderait de sa maison, et avant d'en sortir elle l'avait achetée. Nous allâmes trouver aussitôt le charpentier et le maçon ; on convint avec eux de l'ouvrage et du prix. Jamais je n'avais vu de femme plus entendue, ni plus expéditive.

Joséphine, pendant notre absence, se trouvant seule avec Émilie pour la première fois depuis un assez long temps, lui parla avec beaucoup de détail et de liberté de M^{me} de Vaucourt : (c'est ainsi que Lacroix appelait sa Maîtresse.) Elle loua ses yeux, ses dents, son pied ; trouva sa peau trop brune, ses cheveux trop rudes, son parler trop peu distinct ; quant à sa taille, elle ne savait qu'en dire. M^{me} de Vaucourt est fort petite et fort maigre ; mais il y a une agilité et une facilité dans tous ses mouvements, qui ne permettent pas de lui souhaiter une autre espèce de grâce, ni plus d'éclat, ni une plus haute stature. Joséphine assura qu'elle était créole, ou que sa mère l'avait été. Émilie jugea seulement qu'elle était fort aimable et pleine d'esprit comme de vivacité. Puis, parlant du désir qu'elle avait de la garder quelque temps à Altendorf, elle dit qu'elle la croyait en tout point de fort bonne compagnie et fort honnête, c'est-à-dire fort sage, parce qu'elle ne lui avait pas entendu dire un seul mot qui sortit des bornes d'une décence scrupuleuse.

– Il se peut bien, dit Joséphine, qu'elle soit une *vertu* ; mais ce n'est pas cette réserve qui me le persuaderait. Il est des sottises, Mademoiselle, dont moins on en fait, plus on y pense ; cela vous trotte toujours dans l'esprit, et il y paraît plus ou moins au dehors ; au lieu que si l'on n'est pas si sage...

– Allez-vous dire qu'on en sera plus décente ? dit Émilie en riant.

– J'en serais tentée, dit Joséphine. Avez-vous vu un air de Sainte pareil à celui de Madame votre Tante ? et Dieu sait cependant que sans compter le cher Chevalier...

– C'est assez, interrompit Émilie ; je te dispense de tes preuves ; mais dis-moi si tu ne t'es point trop fatiguée tous ces temps-ci ? Bien souvent tu as veillé la moitié de la nuit, et le jour ton ouvrage ne s'en faisait pas avec moins d'exactitude. Je te voyais partout : j'ai admiré ton activité et ta vigilance ; mais j'ai craint pour ta santé.

– Bon ! Mademoiselle ; quand cela est nécessaire et que ce ne sont pas les fantaisies des maîtres qui harcèlent leurs gens, ils ne sentent que du plaisir dans la fatigue. Tenez, ce que vous venez de me dire me ferait oublier mille veilles et toutes sortes de travaux ; mais je n'ai point été aussi surchargée de peine que vous le croyez. Il est bien vrai que Henri m'a un peu moins aidée qu'il ne faisait, mais M. Lacroix sait tout, fait de tout ; il est cuisinier, tapissier, jardinier ; que n'est-il pas ! Soyez heureuse, Mademoiselle, et Joséphine sera trop contente, si toutefois...

Joséphine soupira. Nous revenions et nous les rejoignîmes.

M^{me} de Vaucourt dit à Émilie, que n'ayant pu se résoudre ni à la quitter, ni à lui être longtemps à charge, elle venait de s'arranger pour devenir sa voisine.

– Si vous m'aimez un peu, dit-elle, vous me permettrez, quand j'habiterai ma nouvelle demeure, de faire faire une porte de communication entre votre chambre et la mienne.

En même-temps elle l'embrassa avec un mouvement si tendre, qu'Émilie en fut sensiblement touchée.

– Je n'ai encore remercié personne ici, dit M^{me} de Vaucourt en serrant à la fois ma main et celle de Joséphine. Je ne sais

point remercier, mais je sais sentir et aimer. Providence divine, c'est à toi que je rendrai grâce ! Qui l'aurait cru que la foudre, en me tuant presque, me ferait trouver un pareil asile, tant de bonté, de mérite et d'agréments réunis !

Théobald arrivait, et M^{me} de Vaucourt ramenant sur lui les yeux qu'elle avait élevés au ciel :

– Puisse, dit-elle, le spectacle de votre bonheur embellir la vie que vous et votre ami m'avez conservée !

Émue, épuisée, elle pâlit, et se laissant tomber sur le lit d'Émilie, elle nous pria de lui laisser quelques instants de repos et de solitude.

Le lendemain, sur une invitation de M^{me} d'Altendorf, elle vint au château avec Émilie. Toutes deux y revinrent les jours suivants, et le vieux Baron lui-même trouvait longues les journées où on ne les voyait pas.

Lacroix envoyé successivement à Osnabrück, à Munster, à Hanovre, rapporta ce qu'il fallait pour meubler la maison que l'on réparait à force. Tout y fut arrangé à l'allemande. Émilie le remarqua ; et comme M^{me} de Vaucourt avait été témoin de quelques petits différends entre elle et Théobald sur les habitudes nationales, elle lui demanda si elle voulait se faire un mérite à ses dépens ?

– Non, dit M^{me} de Vaucourt ; mais je veux vous donner un bon exemple. Gardons-nous de vouloir établir ici la France, et de traiter des gens qui nous souffrent, comme s'ils étaient étrangers chez eux, et que ce fut nous qui les tolérassions.

– Quoi ! dit Émilie, quand je suis exilée du plus beau pays du monde, il ne me sera pas permis de m'entourer, pour ainsi dire, de ses mœurs, des usages que le goût y avait consacrés !

– Non, dit M^{me} de Vaucourt, non, cela ne vous est pas permis.

Et en même temps elle défendait à Lacroix de mettre dans les choses qu'il arrangeait, quoique ce fût qui rappelât Paris et la France.

Au bout d'une quinzaine de jours sa demeure fut prête à la recevoir. Émilie trouva qu'on s'était trop pressé.

– Si vous êtes sincère, lui dit M^{me} de Vaucourt, vous ne me séparerez pas de vous. Nous vivrons en commun. Je recevrai des services de Joséphine, et Lacroix sera à vos ordres autant qu'aux miens. Mais il est juste qu'avant de vous décider, vous puissiez connaître un peu plus celle que vous avez si généreusement accueillie. Demain matin je viendrai vous dire de mon histoire ce que j'en puis dire ; après cela vous jugerez s'il vous convient d'associer votre vie à la mienne.

– Une pareille circonspection tiendrait de la défiance, lui répondit Émilie, et j'en suis incapable à votre égard. D'ailleurs, si vous pouviez exciter chez moi un sentiment si fâcheux, devrais-je être rassurée par le compte que vous me rendriez vous-même de vous ? Quittez, puisque vous l'avez voulu, cette demeure que vous m'avez rendue plus chère en la partageant avec moi ; mais revoyons-nous demain et tous les jours et à toute heure. Vous êtes riche, à ce que je vois, et je suis pauvre ; mais comme vous ne me paraissez ni fastueuse ni sensuelle, nous n'en pourrons pas moins vivre ensemble, et je consens à ne pas compter trop juste avec une amie.

– Vous me charmez, s'écria M^{me} de Vaucourt. Que je suis heureuse ! que vous me rendez heureuse ! Et elle la quitta en pleurant d'attendrissement et de joie.

La nuit fut longue pour la curiosité d'Émilie ; car tout en s'interdisant la moindre question, elle avait senti l'envie d'en faire de beaucoup d'espèces, et souvent elle avait craint de blesser, sans le vouloir, une personne du sort et de l'histoire de laquelle elle ne savait point du tout le fort ni le faible.

À peine était-elle levée qu'elle vit venir à elle M^{me} de Vaucourt.

– Déjeunons, dit-elle, après cela je parlerai.

Le déjeuner fut porté au jardin, où bientôt elles restèrent absolument seules.

– Je cache mon nom, dit l'étrangère, sous celui de *Vaucourt* : appelez-moi désormais *Constance*, qui est véritablement mon nom de baptême. Je suis née en France, mais je n'y ai pas toujours vécu : mon séjour dans un pays fort chaud, n'a pas peu contribué à me rendre aussi noire que vous me voyez. Je ne vous dirai point de quel pays était mon père ni mon mari ; car j'ai été mariée et je suis veuve ; mais je vous avouerai qu'une très grande fortune qu'ils avaient et qu'ils m'ont laissée, leur a été reprochée comme ayant été mal acquise. Ils ont su la mettre à l'abri de toute atteinte : cependant les soupçons qu'il y a eu contre eux et les persécutions qui en ont été la suite, m'exposeraient, si j'étais connue, à plus d'un genre de désagrément. Un seul ami, homme aussi estimable qu'il est estimé, témoin de mes peines, confident de mes craintes, m'a aidée à me soustraire aux persécuteurs de ma famille. Je possède, sous des noms différents, des terres en Amérique et aux Isles ; de l'argent en Angleterre et en Hollande ; des maisons à Paris, à Lisbonne, à St. Petersbourg ; et j'ai une part à plusieurs branches du commerce que se fait aux grandes Indes. Depuis un an je parcours la Pologne et l'Allemagne, cherchant un endroit où je puisse vivre ignorée et néanmoins sans ennui. J'ai trouvé plus que je ne cherchais : je reste. Je suis heureuse.

Après un assez long silence, Émilie lui dit :

– Permettez-moi de vous demander quelles idées vous vous êtes formées touchant cette fortune qui a excité de si grands soupçons ?

– Je ne sais, dit Constance. Je penche à croire qu'elle ne fut jamais devenue si considérable, si ceux qui l'ont acquise eussent été extrêmement scrupuleux ; mais je suis persuadée que la jalousie les a peints bien plus coupables qu'ils n'étaient, et qu'on a blâmé en eux ce que mille autres ont fait sans en être blâmés, uniquement parce qu'ils ont eu autant de bonheur que d'adresse.

– Et n'avez-vous jamais eu la pensée d'approfondir cette affaire, dit Émilie, et de restituer ce qui avait été illégitimement possédé ?

– Comment le restituer ? dit Constance. Si l'on a trop gagné avec les particuliers, les lésés sont éparpillés sur toute la surface du globe. Si l'on a volé le Public, pourquoi restituerais-je ? Je suppose que ce fût la France, sous l'ancien ou le nouveau régime, qu'on eût volé, devais-je l'année dernière donner mon bien à Robespierre, ou cette année à ceux qui ont détruit et qui se disputent son pouvoir ? Je suppose que ce fut l'Angleterre, payerai-je mon écot pour soutenir une guerre qui, dirigée contre le pays que j'aime, le pays où je suis née, désole, dévaste l'Europe entière ? Donnerai-je au ministère de Madrid de quoi orner la châsse et payer le voyage de quelque relique ? À l'impératrice de Russie, de quoi enrichir un peu plus ses favoris ? Au Pape, de quoi payer plus cher de mauvais soldats et de bons chanteurs ? Non : selon les lois, ma fortune est bien à moi, car les actes les plus formels me l'ont donnée. Selon l'équité, elle n'est pas moins à moi : personne n'en ferait, je l'ose dire, un meilleur usage. Je vis sans profusion, et cela par principe encore plus que par prudence. Je donne partout où je vais, je fais donner partout où j'ai du bien, mais les Français surtout dans quelque rang qu'ils soient nés, de quelque opinion qu'ils soient les victimes, excitent dans mon cœur le plus vif intérêt, et supposé que mes parents leur aient pris quelque chose, j'ai soin de leur en payer continuellement la rente. Je vous étonne, continua M^{me} de Vaucourt, et peu s'en faut que je ne vous éloigne de moi ;

mais cela passera, et je ne suis pas plus sûre de votre discrétion que de votre estime !

– Oh pour ma discrétion...

– J’y compte, interrompit Constance ; mais votre estime m’est due, et je l’aurai. Votre éducation vous a donné des idées spéculatives extrêmement délicates sur quantité d’objets, que vous envisageriez un peu différemment si vous aviez plus vu le monde. Il y a des gens dont l’intérêt seul fait la morale, et que l’intérêt éclaire ou aveugle tant qu’il veut ; mais ce n’est ni à vous ni à moi que cela arriverait. Cependant, permettez-moi de vous dire que l’on pourrait vous chicaner sur bien des choses que vous trouvez toutes simples, et cela parce qu’elles vous conviennent ! et que vos principes s’y sont pliés peu à peu.

– Que voulez-vous dire ? s’écria Émilie.

– Ne voyez-vous pas, dit Constance, qu’au château vous séduisez Théobald, inquiétez sa mère et désolez sa cousine. Il n’y a que le vieux Baron qui, faute de rien voir, ne craigne rien et ne prévoie pas qu’il lui faudra recevoir pour bru une jeune étrangère expatriée.

– Eh mon Dieu non ! dit Émilie en pâlisant, cela n’arrivera point.

– Cela arrivera, dit Constance.

– Vous me supposez sans délicatesse, dit Émilie : comment pouvez-vous me montrer quelque estime et vous confier à moi si vous croyez...

– Je crois tout simplement que vous aimez Théobald, dit M^{me} de Vaucourt, et que Théobald vous adore. Je ne vois rien là d’étonnant ni de criminel ; et loin de vous exhorter à rompre l’union commencée de deux cœurs faits l’un pour l’autre, je vous conjure de donner le vôtre plus franchement, plus entièrement ; de ne conserver ni réserve, ni coquetterie, ni intérêt particulier.

Théobald mérite bien qu'on ne marchande pas avec lui, qu'on cesse d'être Française, puisqu'il est Allemand, comme aussi d'être fière quand il est passionné. Mais taisons-nous, le voici qui vient avec son ami. Rassérénez votre charmant visage, et essuyez des pleurs qu'on me voudrait trop de mal d'avoir fait couler.

L'effort était trop grand pour Émilie, et voulant s'empêcher de pleurer, elle pleura encore plus.

– C'est moi, c'est ma faute, s'écria M^{me} de Vaucourt. Des confidences que j'ai faites à Émilie ont amené cette bourrasque ; mais Dieu m'est témoin que je l'aime, et que c'est parce que je l'aime que je l'ai fait pleurer.

– Nous venions prier les Dames de se rendre au château, où il était arrivé du monde.

On ne put engager Émilie à y aller dîner.

– J'irai, dit Constance ; je veux la débarrasser de moi pendant quelques heures, et j'espère que ce soir nous l'aurons avec nous plus calme et plus aimable que vous ne l'avez encore vue.

En un instant la toilette de M^{me} de Vaucourt fut faite ; nous l'emmenâmes. Théobald était extrêmement inquiet et troublé.

Ce que Constance venait de faire éprouver à Émilie, ressemblait si fort à ce que Joséphine lui avait fait éprouver il y avait environ trois mois, qu'elle se trouva dans la même souffrance, et que ses réflexions furent à-peu-près les mêmes. L'une avait des amants auxquels elle ne voulait pas renoncer, l'autre possédait un bien mal acquis qu'elle ne voulait pas rendre. L'une et l'autre lui étaient chères, l'une et l'autre lui étaient utiles, l'une et l'autre avaient mêlé le blâme aux aveux, le reproche à la justification. Aux yeux de l'une ni de l'autre elle n'était parfaitement innocente, elle qui s'était crue en droit de juger, de censurer, de montrer presque du mépris. À la vérité M^{me} de Vaucourt ne la jugeait pas sévèrement sur le point es-

sentiel de sa conduite, celui auquel il aurait été le plus fâcheux de devoir changer quelque chose ; mais fallait-il s'en fier absolument à un pareil casuiste, et était-il bien vrai qu'une fille sans fortune et sans patrie dût lier à elle l'héritier d'un nom et d'un bien considérables ?

Son dîner lui fut apporté par Lacroix sans qu'elle eût encore changé de place. Elle y toucha à peine. Joséphine vint la presser de rentrer dans la maison pour faire sa toilette, pendant laquelle ni l'une ni l'autre n'ouvrit la bouche. Tout-à-coup en se retournant elle voit Joséphine fort pâle, et les yeux fort gonflés. Elle lui demande ce qu'elle a.

– Il est douloureux, dit Joséphine, qu'ayant à vous parler sur un sujet assez triste pour moi, je vous voie si triste vous même que je me sente obligée de me taire.

– Parlez, parlez, s'écria Émilie : je ne mérite pas tant de ménagements.

– Pourquoi donc, Mademoiselle, pourquoi ne les mériteriez-vous pas, et que signifie ce discours ? Vous méritez tout au monde de la part de Joséphine.

– Eh bien, Joséphine, que je mérite ou non d'être ménagée, je ne veux pas l'être : pensons à vous et non toujours à moi. Parlez : qu'avez-vous à m'apprendre ? quel bien puis-je vous faire, ou quel mal puis-je éloigner de vous ?

Joséphine fondit en larmes.

– Votre âme s'ouvre, dit-elle, aux intérêts, aux fautes, aux faiblesses des autres : oh combien vous en devenez plus aimable ! mais je crains que ce ne soit aux dépens de votre repos. Laissez-moi vous épargner, pendant quelques jours encore, le chagrin de mes peines : peut-être les pourrai-je finir sans vous les faire partager ; sinon, je vous promets de tout dire et d'implorer votre secours : en attendant je jouirai de la compassion que vous m'avez montrée.

– Tout ce que je pourrai je le ferai, dit Émilie en embrassant Joséphine ; et elles pleurèrent ensemble comme si elles eussent été mutuellement instruites de leur secrète peine.

Vers cinq heures, M^{me} de Vaucourt venant chercher Émilie, la trouva jouant de la harpe. C'était sa ressource que cette harpe, dans ses moments les plus mélancoliques. Toute la compagnie du château vint à leur rencontre, et Émilie pâle, pensive, abattue, inspira à Théobald plus d'amour que jamais. Depuis ce jour, nulle querelle entre eux. Émilie était douce et presque soumise, Théobald était aussi complaisant qu'empressé, et cette époque de leur amour, moins magiquement agréable que la première, le fut infiniment plus que la seconde.

Émilie n'oubliait pas ce que lui avait dit la triste Joséphine : elle la regardait souvent d'un air qui disait : « Joséphine, ne te conviendrait-il pas de me parler ? Tu le peux ; je t'écouterai ; je suis prête à tout faire pour toi. » Joséphine entendait bien ce langage, et secouant légèrement la tête avec le sourire de la reconnaissance à la bouche et les pleurs dans les yeux, elle se détournait et s'en allait.

Un jour plus malheureuse que de coutume, au lieu de ce geste négatif, elle fait signe qu'elle parlera ; mais elle n'en a pas la force, et elle se laisse tomber sur une chaise qui se trouve derrière elle. Des sanglots étouffent sa voix, et il semble qu'elle soit prête à suffoquer, quand Émilie coupant son lacet voit le cordon s'échapper comme un ressort subitement détendu, et son corset s'ouvrir du bas jusqu'au haut avec violence. Alors la voix lui revient ; elle parle, pleure, crie. Constance l'entend, accourt ; et les deux Dames s'empressent de la secourir.

– Qu'est-ce ? dit Émilie : qu'est-ce donc que vous avez, ma chère Joséphine ?

– Eh mon Dieu ! ne le voyez-vous pas ? dit Joséphine. Est-ce à force d'indifférence ou à force de décence que vous ne voyez rien ? » Puis portant la main d'Émilie sur elle : « à présent,

dites, ignorez-vous encore ce que c'est ? Mon Dieu ! cette harpe, cette fête de St. Sigismond, ou plutôt le jour et la nuit qui la précédèrent, que ne puis-je les ôter de ma vie !

– Que veut-elle dire ? dit M^{me} de Vaucourt.

– On vint la nuit dans ma chambre, dit Joséphine : un jeune homme, c'était ce même Henri que vous voyez venir si rarement, lentement, pesamment ici, se glissa auprès de moi comme un serpent. Quelqu'un l'entendit et ne vint pas le chasser. Au reste, qu'importe ! ce qui ne serait pas arrivé cette fois-là, serait sans doute arrivé une autre fois. Dieu me garde d'accuser quelqu'un que j'aime plus que tous les Henri, je dirais, et plus que moi-même, si je pensais qu'on voulût le croire, comme cela est.

Émilie qui avait toujours sa main sur le sein de Joséphine, le pressa avec tendresse et ses larmes tombant sur le visage de cette malheureuse fille, se mêlaient à celles qu'elle répandait.

– C'est donc de ce temps que vous datez votre grossesse, dit M^{me} de Vaucourt.

– Oui, dit Joséphine. J'ai dit mon état à Henri lorsque la chose a été trop sûre, ne doutant pas qu'il ne consentit tout de suite à m'épouser ; mais cet ingrat, ce méchant homme a prétendu... que sais-je ! N'a-t-il pas dit entre autres que je m'étais trop coiffée de M. Lacroix. Oh le beau propos à tenir quand on a fait plus de chemin en quelques jours que M. Lacroix en je ne sais combien de semaines, et qu'il en est arrivé une telle honte, un tel malheur qu'il faut que je meure s'ils ne sont pas réparés. Oh, Mademoiselle ! je n'ai pu le convaincre de mon honnêteté, je n'ai pu l'obliger à m'épouser ; mais vous lui parlerez, vous le persuaderez : il le faut absolument. Où irais-je, loin de vous ? Quand je pourrais me résoudre à vous quitter, où irais-je ? Pourrais-je rentrer dans ma patrie, dont vos parents m'ont fait sortir ? Il faut que je reste ici, et c'est bien assez d'y vivre étrangère, je ne pourrais y vivre déshonorée.

Émilie gardait le silence.

– Peut-être, dit M^{me} de Vaucourt, qu’avec un peu d’argent je persuaderai ce jeune homme.

– Non, Madame, dit Joséphine, l’argent ne le tenterait pas ; il ne manque de rien auprès de son Maître, et d’ailleurs je ne pourrais souffrir qu’il se vendit à vous ; je ne pourrais souffrir de vivre avec lui si on l’avait acheté. Il faut qu’il m’épouse par amitié ou du moins par pitié. C’est ma Maîtresse qui doit parler pour moi ; c’est elle qui connaît le bon cœur de Joséphine, et qui doit inspirer de la compassion à Henri pour Joséphine.

– Oh ! dit Émilie, s’il ne s’agissait que du bon cœur, que de bien n’aurais-je pas à dire de toi ? mais après tout ce que tu m’as dit, comment nier...

– Oh, Mademoiselle ! il ne s’agit pas de ce que vous pensez. Henri n’en demande pas tant. Aurais-je tenté de lui en faire beaucoup accroire là-dessus ? Mais M. Lacroix le tarabuste : je ne puis le lui ôter de la tête.

– Se trompe-t-il tout-à-fait sur Lacroix, dit Émilie ? Moi-même je l’avoue, j’ai cru que tu étais fort bien avec lui.

– Eh qu’importe, Mademoiselle ! puis-je épouser M. Lacroix avec cet enfant dont Henri est le père ? Il n’est question ici que d’une seule chose, c’est d’ôter tout soupçon à Henri pour qu’il m’épouse le plutôt possible, et avant que tout le village ne me montre au doigt.

– Mais, ma chère Joséphine, trahirai-je la vérité, moi qui n’ai jamais affirmé que ce dont j’étais ou me croyais assurée ? abandonnerai-je en un instant des principes et des habitudes sur lesquelles je fonde tout ce que je puis avoir d’estime pour moi-même...

Ici Joséphine repousse la main d'Émilie, et la regardant d'un œil sec et fixe, elle se lève, s'avance jusqu'à la porte et se retournant :

– C'est fort bien. Mademoiselle, abandonnez et trahissez Joséphine plutôt que des mots, de grands mots, la *vérité*, vos *principes*, vos *habitudes*, et quand je serai morte, estimez-vous encore si vous pouvez...

En même tems elle sort ; Émilie court après elle, la saisit par le corps, la serre, l'embrasse, la ramène.

– Joséphine, répondez-moi comme vous répondriez à Dieu : Si Henri vous épouse, lui serez-vous fidèle ? Je le jure, dit Joséphine : j'ai refusé dans un autre temps de vous faire une promesse que je savais ne pouvoir pas tenir ; celle-ci je la fais, parce que je veux la tenir, je la tiendrai.

– Eh bien, dit Émilie, je vais envoyer chercher Henri par son vieux père : restez auprès de Madame ; je reviendrai avec Henri.

– Un moment, dit M^{me} de Vaucourt ; il ne faut pas qu'elle reste seule, j'ai un mot à dire chez moi ; je reviens à l'instant ; alors vous irez.

Pendant que M^{me} de Vaucourt les laissa seules, Joséphine et Émilie s'abandonnèrent à un attendrissement qui avait ses charmes.

– Qu'allais-tu faire tout à l'heure, dit Émilie, quand tu as voulu sortir ?

– Prendre un fusil que Henri avait chargé pour tuer des oiseaux, et m'en tuer.

– Quoi, Joséphine !...

– Rien n'est plus vrai, Mademoiselle. Mécontente de Henri et de vous, sans espoir d'aucun bonheur pour mon enfant, pou-

vais-je mieux faire que de cesser de vivre, et de prévenir que mon enfant ne vécût ?

– Mais, Joséphine, ta dévotion ne se révoltait-elle pas contre une pareille pensée ?

– Ma dévotion, Mademoiselle, ne s'est jamais beaucoup occupée de ces sortes de choses. J'ai bien ouï dire qu'il n'était pas permis de se tuer, mais j'ai cru que c'était un conte. On envoie tant d'hommes à la guerre, uniquement pour tuer et être tués, sans que cela soit reproché aux Princes, aux Généraux, aux recruteurs : ne serait-il pas singulier qu'on eût des droits sur toutes les vies hors sur la sienne ?

– Sans oser condamner le malheureux qui s'ôte la vie, dit Émilie avec gravité, j'estime bien plus celui qui la supporte ; il montre plus de respect et de soumission pour son Créateur.

– Oh, bien ! dit Joséphine, je ne me tuerai pas ; je ne voudrais pas contrarier vos idées. Rendez-moi un peu de bonheur, et je ne me tuerai pas. Déjà cette conversation me fait quelque bien, mais j'étais au désespoir quand je vous voyais toute occupée de vous et d'un certain mérite que vous voulez avoir, et avec lequel vous laisseriez tranquillement souffrir tout le monde.

– Tranquillement ! Ah, Joséphine ! tu me fais tort. Je suis jeune, Joséphine : en perdant mes parents j'ai vu qu'il ne me restait d'autre patrimoine que l'éducation qu'ils m'avaient donnée : elle était stricte et ne m'avait pas permis de croire qu'on pût dévier en rien du devoir. Être sage, être vraie, ne posséder que ce qui est bien à soi, voilà ce qu'on m'a recommandé depuis que je suis au monde. Est-il bien étonnant que j'aie quelque peine à prendre sur tous ces objets des idées plus relâchées ? Cependant je cède, Joséphine ; mes répugnances cèdent les unes après les autres à l'amitié, à la reconnaissance. Cette condescendance m'ôtera peut-être peu-à-peu toute l'estime que j'avais pour moi : n'importe ; il ne doit pas être question de moi quand il s'agit d'empêcher le malheur des autres, et de vous sur-

tout, Joséphine, qui êtes la personne du monde à qui je dois le plus.

Elles en étaient là quand M^{me} de Vaucourt revint. Émilie se leva et sortit, et après avoir parlé au père de Henri, elle alla respirer un instant le grand air. Ses esprits étonnés avaient besoin de se remettre et de se préparer au rôle qu'elle avait à jouer ; rôle bien étrange pour elle.

Bientôt on la rappela. Le père de Henri n'était pas allé jusqu'au château ; il avait rencontré son fils qui apportait un billet d'invitation pour les deux Dames.

– Suivez-moi, dit Émilie à Henri.

Henri la suit. Émilie ouvre la porte de sa chambre et lui montre Joséphine, qui fatiguée de tout ce qu'elle venait de dire, d'entendre, d'éprouver, n'avait presque ni voix ni mouvement.

– Vous voyez l'état où elle est, dit Émilie ; vous voyez sa pâleur, vous voyez ses yeux et combien ils ont pleuré. Est-il croyable que vous ne veuillez pas réparer son malheur et donner un père et un appui à votre enfant ?

– Oh ! je ne nie pas qu'il ne soit mon enfant. Mademoiselle : mais...

– C'est assez, Henri, pour qu'il ne faille pas l'abandonner, non plus que sa mère que vous avez aimée et qui vous a aimé, et son malheur n'est venu que de là.

– Il y a aimer et aimer, Mademoiselle. Si le malheur n'était pas venu de m'avoir aimé, il aurait pu venir d'en aimer un autre. Cet aimer-là n'est pas rare, et je n'en puis faire beaucoup de cas. C'est vous, Mademoiselle, qu'elle aime véritablement : elle a toujours mis ses soins à vous servir, à vous plaire. Quant à me contenter moi, cela allait comme il pouvait. Si elle m'eût aimé tout de bon, aurait-elle eu tant de prévenances pour Mr. Lacroix ? Je lui ai dit plusieurs fois, Joséphine laissez là votre

Français ; je ne m'accommode pas de ses manières avec vous. Quand je puise l'eau, et scie le bois, et traie la chèvre pour vous, cela doit vous suffire. S'il fait des pralines et des pâtés, qu'il les fasse sans vous ; et vous, faites le reste de l'ouvrage sans lui. Cela n'a servi de rien. Elle n'a tenu compte de ce que je disais, jusqu'à ce que, ma foi ! elle se soit vue chargée d'un fardeau qu'elle ne peut mettre sur les épaules de Mr. Lacroix, quelque complaisance qu'il lui ait montrée et qu'il lui montre encore ; laquelle complaisance continue à être très agréable à Joséphine.

– Vous m'étonnez beaucoup, dit M^{me} de Vaucourt.

– Joséphine n'aura pu empêcher Lacroix de lui rendre quelques services, dit Émilie ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Rien au monde dont vous deviez vous offenser ; et je suis bien sûre qu'une fois qu'elle vous aura pour mari et pour protecteur, elle ne pensera à aucun autre homme ; ses serments et sa reconnaissance vous l'attacheront pour jamais. Elle vous aimera non seulement comme elle vous a aimé quand elle voyait en vous un beau jeune homme fort amoureux, elle vous aimera comme elle m'a aimée, moi : elle partagera ses soins entre vous, son enfant et moi. Ma portion sera encore assez bonne, car elle a le cœur excellent et tant d'adresse et d'activité ! Allons, Mr. Henri, ne refusez pas de vous laisser rendre heureux par ma Joséphine.

– Heureux, Mademoiselle ! Et si je suis jaloux, serai-je heureux ? Et si Mr. Lacroix... Comment dirai-je cela honnêtement ? Serai-je heureux ?

– Joséphine vous sera fidèle, c'est moi qui vous en réponds, dit Émilie.

– Je ne sais, dit Constance, pourquoi Lacroix vous inquiète si fort : Lacroix se marie.

– Est-il vrai ? dit Henri.

– Très vrai, dit M^{me} de Vaucourt, à telles enseignes que j’ai promis de payer les frais de la noce.

Joséphine, qui vit alors pourquoi M^{me} de Vaucourt était sortie, sourit un peu.

– Et avec qui, s’il vous plaît, dit Henri, Mr. Lacroix se marie-t-il ?

– Je n’ai pas retenu le nom de la future épouse, dit M^{me} de Vaucourt. Je ne sais si c’est une petite fille que je vois venir ici quelquefois apportant le gibier que tue son père, ou bien la fille du ferblantier : ce pourrait même n’être ni l’une ni l’autre ; les noms de vos familles allemandes se confondent dans ma mémoire. Ne parlez de rien, Mr. Henri, jusqu’à tantôt ; je ne voudrais compromettre personne ; mais dans une heure, au plus tard, je vous dirai positivement le nom de la fille. En attendant soyez sûr que Lacroix se marie au premier jour, et c’est, je crois, tout ce qui vous importe.

– Certainement, dit Émilie ; et vous ne pouvez plus vous refuser à ce que Joséphine et moi vous demandons.

– Mademoiselle, dit Henri, il y a des choses qu’on ne fait pas par complaisance.

– Ne les fait-on pas non plus par honneur, par pitié, Monsieur Henri ? dit Émilie en haussant la voix. Mais, Monsieur Henri, c’est assez vous presser ; vous êtes le maître.

– Grand Dieu ! s’écria Joséphine.

– Vous êtes le maître, répéta Émilie, en imposant silence à Joséphine du geste et du regard ; je ne puis vous forcer à ce mariage ; mais je puis délivrer cette pauvre fille du supplice de voir un homme cruel qui l’abandonne après l’avoir déshonorée. Si vous ne promettez pas à l’instant de l’épouser, sortez de chez moi, et allez dire à vos maîtres que je ne puis aller au château, parce que je fais les préparatifs de mon départ. Après-demain,

Monsieur Henri, on ne verra plus à Altendorf ni Émilie ni Joséphine.

Joséphine prit la main de sa Maîtresse et l'inonda de ses larmes. M^{me} de Vaucourt pleurait.

– Nous gagnerons notre vie et celle de ton enfant, dit Émilie : tu ne saurais regretter un homme si dur, si inhumain.

– Vous et mon Maître vous ne vous verriez donc plus ! dit Henri, d'une voix qui décelait son attendrissement. Non, cela ne se doit pas ; celle à qui vous voudriez faire un si grand sacrifice doit mériter beaucoup, et il faut bien que je fasse aussi quelque chose. Mon maître, elle, vous, voilà trois personnes dont j'aurais le malheur à me reprocher ! C'est trop. Tiens, dit-il, en s'approchant lentement de Joséphine, tiens, voilà ma main. Si M. Lacroix se marie, peut-être te contait-il son amour pour Mathilde ou pour Thérèse, au lieu de t'en conter comme je l'ai cru. Ma main d'ailleurs est donnée ; il ne faut plus regarder en arrière.

Joséphine hors d'état de répondre, serra la main d'Henri, baisa celle de sa Maîtresse, et courut dans sa chambre pour y pleurer et remercier Dieu en liberté.

M^{me} de Vaucourt pria Henri de passer avec elle chez son père et sa mère, à qui elle apprit le mariage qui venait de se conclure. Comme elle crut voir qu'ils étaient plus surpris que réjouis, elle répandit sur la table quelques poignées de ce métal qui éblouit tant d'yeux : tenez, dit-elle, voilà la dot de Joséphine, prenez-la et n'en parlez point. En même temps elle les quitta et courut trouver Lacroix, qui venait d'être déterminé par un argument tout pareil à épouser soit Mathilde, soit Thérèse, soit telle autre jeune fille qu'il voudrait choisir. Avec les talents, la figure et l'argent qu'il avait, il aurait pu épouser tout le village.

– Êtes-vous décidé ? dit M^{me} de Vaucourt.

– Oui, dit Lacroix ; je suis allé chez notre plus proche voisine ; c'était autant de pas d'épargnés ; et puisqu'il me faut épouser une Allemande, autant vaut l'une que l'autre. Je pense même que cette petite Mathilde sera plus susceptible que bien d'autres de prendre une certaine tournure.

– Et avez-vous parlé au père, à la mère, à la fille ?

– Oui, Madame : tout cela était ensemble. Je leur ai baragouiné quelques mots d'allemand : *Man, Fro, hérat*. Le père et la mère ont crié *Herr Gott ! ja ! ja !* La fille a souri et rougi : c'est une chose faite.

– C'est fort bien, Lacroix ; je ferai ce que j'ai promis et au-delà. Où en est Hans de ses blessures ?

– Madame, sa jambe et son bras sont parfaitement guéris, et il n'a plus qu'un bandeau sur l'œil droit, et un grand emplâtre sur la joue gauche.

– C'est fort bien, Lacroix : allez lui dire que je le prends à mon service, et qu'il vienne dès ce soir coucher ici.

– J'irai, Madame.

– Quant à vous, Lacroix, vous pourrez être logé chez votre beau-père après votre mariage. Le jour vous serez chez moi, et il ne tiendra qu'à vous d'y mener votre femme ; mais allez chercher Hans.

– J'irai, Madame : il ne fera pas d'ombrage, j'espère, à M. Henri.

– Ni à vous, Lacroix.

– Oh moi, Madame, cela est différent ! Nous autres Français nous ne sommes pas si susceptibles. Supposé que M^{me} Lacroix préférât Hans à son mari, comme cela pourrait arriver, par la raison de la sympathie nationale qui me parlait

pour Joséphine, c'est son affaire, et je ne ferai que plaindre son mauvais goût.

– Vous êtes homme d'esprit, M. Lacroix, et de plus très honnête homme. Je m'attends de votre part à la conduite la plus raisonnable.

– Madame est bien bonne ; si j'osais, je dirais que c'est elle qui a bien de l'esprit : elle connaît ses gens : c'est tout autre chose que ces Dames allemandes ; elles n'auraient pas imaginé en vingt ans ce que Madame a arrangé en un quart d'heure. M^{me} de Vaucourt sourit, revint rendre compte à Joséphine du mariage de Lacroix, et engagea Émilie à se rendre à l'invitation de M. d'Altendorf.

Elles rencontrèrent Théobald qui était fort en peine de ne point voir revenir Henri. Constance lui raconta ce qui s'était passé ; pour Émilie, elle en était si étourdie qu'elle ne pouvait parler. Théobald fatiguait M^{me} de Vaucourt de ses questions. Il se faisait répéter tout ce qui s'était dit, et voulait être informé de chaque mot avec l'accent et le geste. Croyez-vous, disait-il, qu'Émilie eût pu se résoudre à quitter Altendorf ? Oh non ! répondait M^{me} de Vaucourt. Au reste, peut-être ; je ne sais. Elle prévoyait apparemment l'effet que produirait cette fleur de rhétorique. L'esprit d'Émilie se forme, se perfectionne extrêmement. Puisse, disait Théobald, son cœur ne pas se gâter ! M^{me} de Vaucourt l'assura qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté-là, et qu'elle avait trop bien placé ses affections pour n'être pas toujours la plus estimable personne du monde, en même temps qu'elle en devenait la plus aimable.

– L'innocence est une fort belle chose, ajouta-t-elle : mais ce n'est pourtant qu'une vertu négative, elle n'offre aucune ressource pour les occasions difficiles ; elle n'amuse ni ne console, elle ne donne ni conseil ni secours.

Les jours suivants on s'occupa à faire les préparatifs des deux mariages. Joséphine s'en mêlait peu : elle ne quittait sa

Maîtresse que pour aller auprès de ses futurs parents, dont elle gagna le cœur par mille prévenances. Avec sa Maîtresse, ses empressements étaient plus vifs et plus tendres qu'ils n'avaient jamais été.

– Croyez, lui disait-elle souvent, que je sens jusqu'au fond de l'âme ce que vous avez fait pour moi. Un jour elle lui dit : Il ne faut pas penser, Mademoiselle, que je ne respecte pas ces vertus dont j'ai mal parlé dans un moment de désespoir : si vous vous estimez par elles, moi aussi, et je suis bien aise que vous les ayez. Chacun a une vertu à sa manière : la mienne est de tout faire pour vous. Je me suis vouée à vous. Je ferais un faux serment pour vous épargner le moindre mal, comme je mourrais pour vous conserver la vie. Il m'a semblé, quand vos parents sont morts, que Dieu me disait : Elle n'a plus que toi ; prends-en soin, et fais tout pour elle. Mais j'aime votre candeur, et même sans trop savoir à quoi elle était bonne, je me suis surprise à la trouver fort belle. Aller tout droit son chemin dans ses actions et dans ses paroles sans s'embarrasser de ce qui en peut arriver, a je ne sais quoi que je respecte, et je crois que c'est la vertu des gens de qualité. Toutefois ils ne doivent pas la pousser trop loin. S'il leur plaît de ne rien craindre pour eux, à la bonne heure, c'est du courage ; mais s'ils ne se mettent en peine de rien pour les autres, c'est dureté. Mon intention est de vous imiter à un certain point ; d'abord pour vous plaire davantage et être plus digne de vivre avec vous, puis aussi parce que je trouve que c'est mieux, surtout dans l'état où je vais entrer. Je suis bien résolue à ne point dissimuler avec mon mari, et pour cela à ne rien faire qu'il faille dissimuler. Si je reçois un billet, je le rendrai sans le lire ; si l'on me donne un ruban, je le rendrai sans le déplier ; et s'il s'agissait de quelque discours galant, je repousserais vigoureusement le cajoleur ; car recevoir, lire, écouter ces choses-là, puis le dire à un mari, c'est très imprudent pour soi et très désagréable pour lui ; et quand on les tait, quand on dissimule, le mari et la femme, ou les amants, ou les amis, n'importe ce qu'on est, se deviennent comme des étrangers et n'ont bientôt plus rien à se dire. Au reste, Mademoiselle, j'aurai beau faire, notre

union ne battra jamais que d'une aile ; mais j'ai voulu vous dire mes bonnes intentions et que votre exemple n'est pas perdu pour moi.

Émilie la loua et tâcha de lui donner de l'espoir.

Le jour de la célébration des deux mariages étant venu, M^{me} de Vaucourt fit préparer un grand repas qu'on lui permit de donner dans la cour du château. Tous les parents de Henri, tous ceux de Mathilde y étaient. Lacroix en fit les honneurs avec assurance et politesse ; Joséphine s'y montra obligeante et modeste. Pendant le brouhaha du dîner, des santés, des bouteilles, on avait préparé vis-à-vis du château un feu d'artifice. La table et les convives cachaient ceux qui y travaillaient, de sorte que la nuit venue, ce fut une grande surprise pour toute la compagnie rassemblée au château, de voir brûler quantité de soleils, de gerbes, de girandoles, et quantité de fusées s'élancer dans les airs. Au bout d'un quart d'heure, il ne resta de ce brillant tintamarre qu'un portique illuminé, décoré du chiffre de M. et de M^{me} d'Altendorf, et deux rangées de lampions qui bordant l'avenue et traversant le grand chemin, s'étendaient jusqu'aux habitations des deux épouses. Les parents, les époux, tous les villageois accourus pour voir le feu d'artifice, prirent le chemin qui leur était tracé. Lacroix resta au village, Henri revint, disant que depuis l'âge de dix ans il n'avait pas découché de l'antichambre de son Maître. (Henri ne se rappelait pas la veille de St. Sigismond.)

Émilie et Constance soupèrent au château. M^{me} d'Altendorf et son fils dirent à cette dernière les choses les plus obligeantes sur la fête et le bon goût qui y avait présidé. Ce mot de *bon goût* amena une petite discussion sur le goût que Théobald prétendait n'être point du tout l'apanage de ses compatriotes. La Comtesse Sophie de Stolzheim se récria, ainsi fit le vieux Baron d'Altendorf. On voulut me prendre pour juge ; je m'en défendis, alléguant la partialité dont on pouvait me soupçonner, et dont peut-être, en effet, je n'avais pu entièrement me garantir. On in-

sista. Alors je dis que le goût me paraissait être né à Athènes, d'où il avait été porté à Rome lors de la conquête de la Grèce. Qu'oublié, presque partout, pendant un temps assez long, il s'était remontré chez les Maures qui en avaient fait part à l'Espagne, ensuite à l'Italie, et que les deux Médicis l'avaient apporté en France. Qu'en Italie il s'était attaché aux Peintres, aux Musiciens, aux Architectes ; au lieu qu'en France il avait tourné au profit de l'esprit, des ouvrages d'esprit, et avait rendu la vie privée plus agréable et l'individu plus aimable.

— Laissons-là quelques exceptions, continuai-je en m'adressant aux deux Françaises, et avouons que nous manquons de goût et sommes mesquins dans les ouvrages de l'art qui ont le public pour objet, dans ceux qui demandent unité, grandeur, dignité. Mais ce n'est pas là que notre mauvais goût m'a le plus choqué. Notre prétendue gaité du carnaval était digne des temps barbares ; nos masques faisaient pitié et horreur. Après tout, quel peuple n'a pas son carnaval et ses orgies hideuses, sans compter des spectacles aussi cruels que dégoûtants ? En Angleterre, les combats de coqs, les combats de chiens, les combats d'hommes presque brutes, dont la tête s'est durcie par les coups et pour les coups ; en Espagne, les *Autodafé* et les combats de taureaux ; à Berne, la procession de Pâques... Si l'Europe est tout à l'heure replongée dans la barbarie, comme on a lieu de le craindre, ce malheur lui arrivera avant que sa civilisation ait été nulle part complète et entière.

— Vous avez évité de parler de l'Allemagne, me dit M^{me} d'Altendorf.

— Croyez, Madame, lui dis-je, que ce n'est pas chez vous qu'on peut penser que l'esprit, le goût, la générosité, que rien enfin de ce qui est agréable et beau, manque aux Allemands ni à l'Allemagne.

Chacun me remercia par un coup d'œil ou un sourire ; et comme il était tard, Émilie et Constance se retirèrent sous la garde de Hans le balafre.

L'on se tromperait si l'on croyait que Théobald oubliât un seul instant son amour, qu'il perdit de vue un seul instant l'espoir, le dessein, de s'unir à ce qu'il aimait : mais quand il était parfaitement content d'Émilie, il était si heureux qu'il n'osait pour ainsi dire toucher à son bonheur, et quand il n'était pas si content, il avait une autre espèce de crainte. Théobald aimait avec la plus vive et la plus délicate passion. Dans les commencements, il avait tantôt redouté beaucoup, tantôt espéré tout, du cœur de sa Maîtresse, sans s'être refroidi pour elle un seul instant, et depuis quelque temps, avec autant d'amour que jamais il avait eu plus de sécurité. Actuellement ce n'était plus cela : la conduite d'Émilie dans l'aventure de Joséphine, lui présentait ensemble des motifs d'admiration et des motifs d'une défiance qu'il combattait et qu'il nourrissait en même temps. N'avait-elle point trop pressé Henri, sachant quelle fille était Joséphine ? M^{me} de Vaucourt, en imaginant tout-à-coup de marier Lacroix, avait épargné à Émilie des mensonges directs et positifs ; mais Émilie néanmoins avait concouru à tromper Henri, et elle serait allée plus loin s'il l'eût fallu, car elle était résolue de réussir à tout prix. Et cette fleur de rhétorique, comme l'avait appelée M^{me} de Vaucourt, quelle dangereuse présence d'esprit ne supposait-elle pas ! Mais si véritablement elle était décidée à quitter Altendorf, si à cet égard sa déclaration avait été sincère, il ne fallait plus se croire aimé, et c'était à Henri qu'il devait le bonheur de voir encore Émilie.

– Oh, Émilie ! disait-il quelquefois en se promenant seul dans des lieux sauvages et solitaires, quand tu te montrais si attentive à ce que disait Théobald, quand tes regards suivaient ses moindres mouvements, n'était-ce de ta part que feinte, adresse, artifice ? Ne voulais-tu qu'enlacer un malheureux dans tes filets ? Tu ne m'as point dit que tu m'aimais, mais tu ne m'en as pas moins trompé. Peut-être que ton cœur, que je croyais sincère et pur, comme le mien, est faux et perfide.

Le pauvre Théobald était si inquiet, avait l'air si tourmenté, qu'Émilie s'imagina que ses parents le pressaient d'épouser sa

cousine, et elle disait à Constance qu'il faudrait peut-être faire pour lui ce qu'elle aurait fait pour Joséphine, et s'éloigner d'Altendorf.

– Dieu sait ce qu'il m'en coûterait ! disait-elle en soupirant ; mais si mon éloignement rendait moins pénible à Théobald le sacrifice que sans doute on exige, il ne me serait pas permis d'hésiter.

– Bon ! disait M^{me} de Vaucourt. Supposé que Théobald fut capable de se laisser donner pour femme cette petite envieuse, il faudrait vous remonter tous les jours à eux, jusqu'à ce que la tête eût tourné à l'un de regret et à l'autre de jalousie : mais j'attends tout autre chose de sa part.

Attentif autant que personne au noir souci de Théobald, je crus en deviner la cause, et plusieurs fois, en présence d'Émilie, je fis tomber la conversation sur des sujets analogues aux pensées qui le tourmentaient ; mais Émilie n'en saisissait jamais l'occasion, n'imaginant point qu'elle eût à se justifier ni à rassurer son amant. Enfin je dis à Théobald :

– Vous voyez qu'elle n'est pas aussi fine ni aussi adroite que peut-être vous le craignez.

– Que voulez-vous dire ? me dit-il en rougissant, car jamais il n'avait laissé échapper la moindre plainte ni le moindre soupçon contre sa maîtresse.

Je lui détaillai alors ses propres idées, et je le conjurai de mettre Émilie sur la voie pour qu'elle s'expliquât nettement.

C'est ce que fit Théobald et avec succès. Émilie raconta naïvement ses premières notions de vertu, puis les modifications qu'elle s'était vu forcée d'y faire. Honnêteté, franchise, sensibilité, délicatesse, tout ce qu'on désire de trouver au cœur d'une femme, se voyait dans le cœur dont elle nous développait les replis. Théobald, sans la blâmer, sans même lui laisser aper-

cevoir qu'il l'eût accusée, se montrait l'admirateur d'une vertu plus sévère, plus inflexible.

– Monsieur votre fils, dit Constance à M^{me} d'Altendorf, est-il lui-même ce qu'il veut que soient les autres ? Si cela est, je ne dis pas que je l'en aime mieux ; mais au moins pourrai-je lui pardonner son exigeante rigueur.

– Comment vous répondre ? dit M^{me} d'Altendorf. En supposant que mon fils ne courbe jamais la règle, mais que dans certains moments il la méconnaisse, la brise, la jette loin de lui, est-il ou n'est-il pas, ce qu'il veut que l'on soit ?

– Quand la passion aveugle, égare, dit Théobald en baisant les yeux, qu'est ce que l'on est ? On cesse d'être soi-même.

– Quoi ! Monsieur, dit Constance, vos passions vous maîtrisent à ce point ! cela est bien redoutable.

Théobald, d'accusateur devenu accusé, se sentit plus doux comme plus modeste, et fut reconnaissant à l'excès du silence qu'Émilie voulut bien garder.

Ayant fait en sorte de l'éloigner un peu des autres Dames, il lui dit avec embarras :

– On me pardonnera du moins d'être exigeant sur ce qui me regarde... Aimerais-je comme je fais, si je pouvais être facile à contenter sur tous les sentiments de l'objet de ma passion ?... Vous avez dit à Henri que vous quitteriez Altendorf s'il n'épousait pas Joséphine. Le pensiez-vous ? L'aviez-vous résolu ? L'auriez-vous fait ?

– Quand je commençai à le dire, répondit Émilie, je ne voulais qu'essayer un nouveau moyen de toucher Henri ; mais en parlant je m'exaltai de bonne foi, et lorsque je dis à Joséphine : *nous gagnerons notre vie et celle de ton enfant*, j'étais résolue, je quittais Altendorf.

– Vous quittiez Altendorf ! dit tristement Théobald.

– Je n’ai rien, Monsieur, reprit Émilie, je suis pauvre et expatriée, je n’ai point d’autres sacrifices à faire que ceux de mes goûts et de mon plaisir. Laissez-moi quelque générosité de cœur, de conduite ; je n’en puis avoir d’autre. Le sacrifice que j’aurais fait à Joséphine, je le ferais à M^{me} de Vaucourt, je le ferais à vous, s’il le fallait.

– À moi ! s’écria Théobald. C’est moi, au contraire, que vous sacrifieriez. Vous êtes libérale de moi, de moi seul.

– Ces jours derniers, dit Émilie, je pensais, en vous voyant inquiet et triste, qu’il pouvait vous être agréable, ou plutôt qu’il pouvait vous convenir que je m’éloignasse.

– Vous vous trompiez, Mademoiselle, s’écria Théobald, vous vous trompiez.

– Ah ! tant mieux, dit Émilie.

Je la vis, je lui entendis prononcer ces paroles : Quels yeux ! quel accent ! quel doux son de voix ! Théobald était hors de lui. Émilie s’en alla sans qu’il la suivit. Il ne voyait rien, il délirait, il nous regardait tous avec des yeux absents, égarés. Sa mère lui dit :

– Je vous ferai le plaisir d’avouer que je m’attache beaucoup à elle.

Aussitôt qu’il fut en état de m’entendre, je le conjurai de se modérer, d’attendre une occasion favorable pour proposer à son père cette bru qui ne pouvait pas lui convenir beaucoup, mais que cependant il accepterait.

– Encore un peu de sagesse et de contrainte, lui dis-je, et j’ose vous promettre que vous serez heureux ; mais un emportement tel que ceux dont parle Madame votre mère, gâterait tout, et plongerait dans la douleur non seulement vous, mais Émilie.

– Oui, Émilie aussi, s'écria Théobald. Son sort est lié au mien irrévocablement : vous en êtes bien sûr, n'est-il pas vrai ? vous en êtes bien sûr ?

– Oui, lui dis-je, oui.

Il fallut le répéter cent fois. À la fin il me promit d'être raisonnable.

On entra dans le mois d'Octobre : M^{me} de Vaucourt plus sensible au froid qu'une autre, à cause du long séjour qu'elle avait fait dans les pays méridionaux, se sentit assez incommodée de la fraîcheur de l'air un jour qu'elle avait diné au château, et retourna chez elle avec moi, mais sans permettre qu'Émilie l'accompagnât. On avait apporté en son absence un paquet qui contenait deux ouvrages nouveaux. Nous gardâmes l'un pour le lire ensemble au coin de son feu ; elle envoya l'autre à Émilie. C'était une nouveauté charmante, c'était l'Adèle de Senanges de Madame de Flaho, que tout le monde a lue, que tout le monde a admirée, si ce n'est pourtant le vieux Baron d'Altendorf. Émilie en lut haut le premier volume, sans s'apercevoir de l'ennui du Baron. Théobald allait commencer le second, quand son père las de bâiller, se retira dans sa chambre, où sa femme le suivit par complaisance et à regret. Restait Émilie, Théobald et la jeune Comtesse.

On en était à cette fête où, sans le savoir, Adèle légère, étourdie, innocemment coquette, désolait le pauvre Sydenham. Théobald trépignait, se fâchait, jurait presque, et finit par jeter le livre dans le feu. Adroite et prompte, Émilie le déroba aux flammes qui le menaçaient.

– Quelle extravagance ! dit la Comtesse : ce que vous lisez n'est-il pas extrêmement joli ?

– Joli ! s'écria Théobald ; joli ! c'est effroyable, c'est désolant. Mais, donnez ; voyons ce que cela deviendra, et si l'amant... donnez, il vaut mieux lire ; cela me calmera peut-être.

Il lut jusqu'à la fin sans dire un seul mot et resta frappé de la dernière ligne : *je ne puis vivre heureux sans elle ni avec elle.*

Pendant que la Comtesse adressait quelques réflexions à Émilie, tant sur l'ouvrage que sur l'étrange humeur de son cousin, celui-ci va trouver la femme de chambre de sa mère, qui avait été sa nourrice et sa bonne, et la prie instamment d'attirer la jeune Comtesse hors de la chambre, pour qu'il put être quelques instants seul avec Émilie. M^{me} Hotz enchantée de rendre un service à son jeune Maître, le promet. Il rentre. Quelle n'est pas son impatience ! M^{me} Hotz paraît enfin, et dit à Mademoiselle de Stolzheim qu'une caisse d'étoffes d'automne et d'hiver venait d'arriver de Francfort pour elle et pour M^{me} d'Altendorf, et qu'il fallait venir voir et choisir. Demain, de jour, nous verrons mieux, dit la soupçonneuse Sophie. M^{me} Hotz insiste, disant qu'il serait mieux de renvoyer tout de suite ce qu'on ne voudrait pas garder. Vous avez raison, dit la Comtesse après avoir réfléchi un moment, montons chez ma cousine : mais elle n'y monta point, comme nous le verrons bientôt, et M^{me} Hotz qui avait fait porter la caisse dans la chambre de M^{me} d'Altendorf, fut appelée avec impatience pour présider à l'ouverture et au déballement.

– Je ne puis pas vivre heureux sans vous, dit Théobald dès qu'il se vit seul avec Émilie ; mais avec vous je serai le plus fortuné des hommes, pourvu que vous vous trouviez heureuse de vivre avec moi.

Émilie rougit et ne répondit point.

– Avez-vous senti, Émilie, quelque penchant pour moi dès la première fois que vous m'avez vu ?

– Oui, répondit Émilie.

– Nos anciennes petites querelles n'ont-elles pas altéré ce penchant ?

– Non, répondit Émilie.

– Ai-je le jour occupé vos pensées ? ai-je été la nuit l’objet de vos songes ?

Émilie sourit, et dit qu’elle n’était pas sujette à rêver.

– Oh, Émilie ! vous n’avez pas été comme moi dans de continuelles agitations. Tantôt je me flattais d’être aimé, tantôt je craignais de ne pas l’être. Pour vous, votre âme est calme et paisible.

– Je n’ai jamais eu de doutes sur vos sentiments, dit Émilie.

– Oh, Émilie ! que vous aviez bien raison ! Je vous aime avec une tendresse, avec une passion dont vous ne pouvez concevoir l’idée. M’aimez-vous la moitié autant que je vous aime ? Suffirai-je à votre cœur comme vous suffisez au mien, et le souvenir de votre patrie et des charmes qu’elle a eus pour vous, n’empoisonnera-t-il pas votre existence ?

– Mon vrai pays, depuis quelque temps, c’est Altendorf, dit Émilie en jetant le regard le plus doux sur Théobald.

– Et moi, dit Théobald, je sens depuis quelque temps que mon pays sera partout où vous serez. Si vous avez des parents que vous veuillez revoir, je vous mènerai auprès d’eux, et supposé que le service de ma patrie pût me conduire dans la vôtre, j’irais plus volontiers qu’ailleurs, parce que les premiers goûts de votre jeunesse s’y trouveraient mieux satisfaits. Je suis exigeant, chère Émilie ; mais je ne demande pas plus de vous que je ne suis disposé à faire pour vous. Me préserve le ciel d’admettre aucune inégalité dans l’union dont j’attends tout mon bonheur ! Si je veux être tout, je veux aussi faire tout, je veux appartenir tout entier à celle que mon cœur a choisie, à mon amie, ma maîtresse, ma femme ! oui, vous l’êtes ! je n’en aurai jamais d’autre !

En même temps Théobald s’élance vers Émilie, et il la serrait dans ses bras, quand une porte, se fermant avec bruit, en fit

ouvrir une autre qui auparavant était mal fermée : celle-ci était entre l'antichambre et le salon ; celle que l'on fermait donnait de l'antichambre dans le vestibule. Théobald y courut et ne vit personne : Émilie fort émue le conjura de la reconduire chez elle à l'instant.

Pendant que Henri allumait un flambeau, Théobald fit de vains efforts pour rassurer sa tremblante maîtresse.

– C'est à présent que je cesse d'être tranquille, dit Émilie. J'éprouve à mon tour le trouble que vous vous plaigniez d'éprouver seul, et dont vous sembliez fâché de me croire incapable. Vous voir exposé à des reproches, à des chagrins, et penser que nous sommes peut-être à la veille d'une séparation éternelle, me tourmente à un point inexprimable.

– Rien ne peut plus nous séparer, dit Théobald : j'atteste le ciel que je ne me laisserai pas séparer de vous. Je n'ai eu d'inquiétude que sur votre cœur ; ce moment me persuade qu'il est tel que je le désirais : pardonnez ; mais malgré ce que je vous vois souffrir, c'est le plus beau moment de ma vie.

Ils sortirent du château ; Henri portait le flambeau devant eux ; et comme ils passaient auprès des fenêtres de la chambre où nous étions, nous les vîmes, M^{me} de Vaucourt et moi, s'acheminer vers le logis d'Émilie. On eut dit deux époux conduits par l'hymen à la couche nuptiale. L'air radieux de Théobald, la contenance timide d'Émilie, sa tête penchée, et ses yeux baissés, rendaient la ressemblance frappante et le tableau charmant : Mais l'heure pressait ; il fallut séparer ceux qu'on aurait voulu joindre à jamais. Je pris la place d'Émilie et retournai au château avec Théobald.

On nous attendait. Nous nous mettions à table quand M^{lle} de Stolzheim entra dans la salle à manger. Après s'être plainte d'une indisposition légère, mais qui la forçait à se retirer, elle demanda qu'on voulût lui donner une voiture pour aller le lendemain voir sa mère à Osnabrück. On lui offrit des che-

vaux avec la voiture ; mais elle en avait déjà fait demander à la poste. Son air, quoiqu'elle nous assurât qu'elle reviendrait bientôt, me parut sinistre. Le lendemain avant jour j'entendis les fouets claquer, les cors sonner : la Comtesse était partie.

Théobald, selon l'étiquette, aurait dû être debout avant elle, et l'escorter à cheval une lieue ou deux ; mais il ne s'était pas seulement réveillé : jamais son sommeil n'avait été si profond, jamais ses rêves n'avaient été si agréables, et il était onze heures quand il vint prier sa mère de lui faire donner du chocolat.

– Du chocolat à onze heures ! quelle fantaisie, mon fils ! dit M^{me} d'Altendorf.

– Oh ! ma mère, dit Théobald, c'était hier une espèce de fête, et c'en est encore une aujourd'hui. Je ne suis point comme à mon ordinaire, et il faut me complaire et me gâter un peu, pour que de toute façon, par ma mère comme par une autre, je sois le plus heureux de tous les hommes.

– Vous ne m'en paraissez pas le plus sensé, dit M^{me} d'Altendorf.

La matinée se passa dans l'abandon le plus gai et le plus aimable. Le dîner fut comme la matinée : Théobald s'était donné la permission de ne point s'habiller ; il avait son frac du matin, et ses cheveux étaient en désordre.

– Serait-ce par hasard l'absence de ma noble cousine qui me mettrait dans cette humeur ? dit-il à sa mère.

À peine avait-il prononcé ces mots et porté à son père la santé de toutes ses parentes à tous les degrés possibles, que voilà les mêmes fouets, les mêmes cors que le matin, faisant un bruit enragé : la même voiture vole, arrive, s'arrête, et il en sort la Comtesse mère et la Comtesse fille de Stolzheim.

– Quelle apparition ! s'écrie Théobald en courant gaîment au-devant d'elles. Je ne puis pas dire, Mesdames, que je vous

désirasse : il faut oser s'attendre un peu à certaines félicités pour songer à les désirer ; mais vous me surprenez vraiment beaucoup. Vous avez, Mesdames, des mines bien graves ; changez-les de grâce en un gracieux sourire, pour vous mettre à l'unisson de l'humeur qui règne ici. Le désordre de ma toilette vous choque peut-être ; mais apprenez que c'est l'indolence du bonheur qui m'a fait rester comme vous me voyez.

À tout cela point de réponse. La Comtesse mère entrant dans la chambre où nous étions, ne salue que M. et M^{me} d'Altendorf, et les prie de passer avec elle dans une autre chambre. Théobald m'oblige à me remettre à table avec lui, boit, rit, chante, se lève ensuite et se met à jouer du clavecin. La petite Comtesse absolument délaissée, m'aurait fait pitié si la noire malice en pouvait faire.

Pendant ce temps-là, M^{me} de Stolzheim racontait au Baron et à sa femme tout ce que Théobald avait dit la veille à Émilie ; car la Comtesse Sophie se tenant auprès d'une porte qu'elle avait laissé entrouverte tout exprès, n'en avait pas perdu un mot. En montant avec M^{me} Hotz, elle avait prétexté, je ne sais quoi, qu'il fallait qu'elle prit dans le salon, et celle-ci étant appelée par sa maîtresse, comme je l'ai déjà dit, n'avait pu faire autre chose que de la laisser descendre. Quand elle sut qu'elle n'était point rentrée au salon, elle eut les plus grandes craintes ; mais pensant que le mal était fait et qu'il était irréparable, elle ne jugea pas à propos d'affliger sans utilité son cher Théobald.

Après le récit très circonstancié des protestations et promesses que Théobald avait faites, sans se rappeler le moins du monde ses parents ni l'autorité paternelle, M^{me} de Stolzheim parla de l'engagement résolu, et selon elle, contracté, avec la Comtesse sa fille, et s'étendit beaucoup, tant sur l'horreur d'un pareil manque de parole, que sur la perte des brillantes espérances que l'alliance projetée donnait à Théobald. M. le Baron, grand-maître à telle Cour ; M. le Comte, grand-veneur à telle autre ; M. le Chancelier, M. le Général, M. l'Évêque, M. le Coad-

juteur, qui tous étaient ses proches parents, seraient furieux et nuiraient autant qu'ils auraient pu servir.

– Cela ne sera pas, dit M. d'Altendorf : planter là votre fille, méconnaître mon autorité, fâcher tant de personnages respectables et vindicatifs ! non, cela ne doit pas être. Suivez-moi : pendant que j'ai mon indignation toute fraîche dans la mémoire, je parlerai à mon fils comme il faut.

M^{me} d'Altendorf voulut en vain retarder et modérer le coup de massue, son mari lui disait :

– Ma cousine a parlé et très bien parlé ; je m'en tiens à ce qu'elle a dit, et je ne veux pas que vous dérangiez mes idées. Suivez-moi, vous dis-je : il faut que mon fils Théobald épouse la Comtesse Sophie de Stolzheim.

On vint à nous : ainsi la lourde buse et le cruel épervier tombent sur la mésange ou sur le pinçon.

Théobald fut d'abord terrassé de la menaçante gravité de son père, de la tristesse de sa mère, et de l'air furibond de celle qui prétendait l'appeler son gendre. Elle se hâta de prendre la parole.

– Monsieur, vos parents savent tout, dit-elle ; le Baron votre père est de mon avis sur tous les points, et plus indigné encore que moi de l'horreur de votre procédé. Je veux bien l'oublier dans ce moment, et je vous demande avec douceur si vous êtes disposé à réparer vos torts et à épouser tout de suite ma fille ?

– Non, Madame, répondit Théobald.

– Comment non ! s'écria son père.

– De grâce, laissez-moi parler, dit la Comtesse ; j'y mettrai plus d'indulgence que vous, et certainement je ne dirai que ce que vous avez pensé vous-même.

– Voulez-vous, Monsieur, prendre aujourd’hui l’engagement formel d’épouser ma fille, puis vous éloigner d’Altendorf, pour y revenir quand vous aurez oublié votre aventure ?

– Non, dit Théobald. Moi prendre le moindre engagement avec celle qui m’a joué un tour aussi noir !

– Vous seriez flatté de ce qu’elle a fait pour ne pas vous perdre, dit M^{me} de Stolzheim, si une ridicule et honteuse passion ne vous empêchait de l’apprécier ; mais vous en jugerez mieux quand vous serez revenu à vous-même, et il n’y a pour cela qu’un moyen ; c’est de vous éloigner de la maudite sirène qui vous ôte la raison.

– Je lui ordonne de s’en éloigner, dit M. d’Altendorf.

– Vous pourrez voyager agréablement et vous montrer avec éclat aux Cours de Brunswick, de Berlin, de St. Petersbourg, continua la Comtesse.

– Sans doute, dit M. d’Altendorf.

– Partout vous serez protégé par mes parents ou par ceux de ma fille.

– Cela sera extrêmement agréable et flatteur, dit M. d’Altendorf.

– Vos parents vous donneront tout l’argent nécessaire.

– Un crédit indéfini, dit M. d’Altendorf.

Depuis quelques moments Théobald n’écoutait plus, et nonchalamment assis, caressait son chien dans un coin de la chambre. Sa mère s’approche de lui et lui demande s’il consent à s’absenter pendant quelque temps et à faire un voyage ? Théobald se lève, fait quelques pas et se rapprochant de sa mère :

– Oui, dit-il, j’y consens, ma bonne, ma tendre, mon aimable mère ; oui, j’y consens, quoiqu’il m’en coûte infiniment de vous quitter. Souvenez-vous que vous m’avez dit : *je m’attache beaucoup à elle*. Pardonnez et aimez-moi.

– Il ne faut pas qu’il revoie sa Circé, dit M^{me} de Stolzheim.

– Non, sans doute, dit le Baron ; il faut qu’il parte ce soir même, et que jusque-là il ne sorte pas du château.

– Ni son Henri non plus, dit M^{me} de Stolzheim.

– Quels nobles détails ! dit Théobald avec un sourire dédaigneux.

Et passant devant les deux Comtesses, il alla baiser la main de son père, il embrassa tendrement sa mère, puis vint me dire adieu, en me priant de ne pas le suivre. Nous l’entendîmes donner des ordres pour que sa chaise fut prête avec quatre chevaux de poste pour dix heures du soir. On ne le vit plus, sa porte fut fermée. Henri ne sortit même pas de son appartement, et M^{me} Hotz qui lui porta en pleurant les lettres de change que lui envoyait son père, nous dit l’avoir vu immobile dans un fauteuil, tandis que Henri préparait coffres, porte-manteaux, cassette ; sans oublier quatre pistolets qu’il venait de charger. Un moment après, on rapporta à M^{me} de Stolzheim quelques lettres de recommandation, qu’elle avait jugé à propos de joindre aux lettres de crédit.

Je ne savais que penser de tout ce que je voyais. Comment expliquer le départ et toute la conduite de Théobald ? qu’était devenu son amour ? Avait-il dit un seul mot en faveur de son amour ou de sa Maîtresse ? Pour me conformer à ce qu’il avait paru désirer de moi, je ne quittai pas un instant M^{me} d’Altendorf ; mais je n’avais dans l’esprit qu’Émilie et l’affreuse surprise qu’elle aurait le lendemain.

Elle tenait compagnie à M^{me} de Vaucourt, qui un peu incommodée du froid, n’était pas sortie de son lit ce jour-là.

Toutes deux expliquant mieux que Théobald ne l'avait fait les derniers événements de la veille, s'entretenaient avec inquiétude des suites qu'on en pouvait craindre. N'avoir rien appris de nous de toute la journée, était un motif d'inquiétude de plus.

À dix heures et demie, Émilie entend frapper doucement à sa porte. Elle court ouvrir elle-même, et ce n'est pas sans effroi qu'elle voit Henri venir chez elle, à une heure si indue. Joséphine l'avait suivie.

– Est-il arrivé quelque chose de fâcheux à votre Maître ? dit Émilie d'un ton ému.

– Oui et non, Mademoiselle ; mais il n'est pas question de cela : quelqu'un qui a un très grand intérêt à vous parler, vous attend sur le grand chemin au bout de votre rue.

– Qui, Henri ?

– Un malheureux, à qui vous seriez au désespoir d'avoir refusé cette consolation.

– Ne peut-il venir ici ?

– Non, Mademoiselle : il fuit, il est proscrit et ne pourrait se montrer sans le danger le plus grand.

– Votre maître est-il là ?

– Oui, Mademoiselle : venez vite, venez sans crainte. Moi qui me suis marié pour que vous ne vous séparassiez pas de mon Maître, moi qui sais qu'il pardonnerait à peine au ciel le mal qui vous arriverait, vous exposerais-je, oserais-je vous exposer au plus petit danger ? Votre hésitation est un outrage, et si je l'ose dire, une folie. Avancez, il n'y a pas un moment à perdre ; avancez pendant que je fermerai la porte.

Joséphine voulait suivre sa Maîtresse ; mais Henri se tournant promptement, lui mit l'une de ses mains sur la bouche et de l'autre lui donna un sac d'argent. Ne dis mot et ne remue pas,

lui dit-il, ou tu t'en repentiras le reste de tes jours. En même temps il pousse Joséphine dans la maison, en ferme la porte, et vient retrouver Émilie qu'il soutient et presse dans sa marche tellement, qu'elle arrive en un instant où son amant l'attendait.

Voyant son effroi, Théobald craint sa résistance, et lui dit en lui prenant la main :

– N'appellez pas, ne criez pas, chère Émilie, on viendrait à nous et toutes les circonstances donnant à mon action l'apparence d'un rapt, vous ne pourriez vous-même me sauver d'une mort ignominieuse. On voulait me séparer de vous ; mais ce qu'on a imaginé pour cela, va hâter notre union. Venez avec moi. Ma foi vous est donnée. Je réitère ici mes serments devant Dieu et devant la nature qui m'écoute en silence. Venez ; vous n'avez que ce moyen d'être à l'homme que vous avez dit aimer, et qui vous adore.

En même temps Henri et Théobald, de concert, soulèvent Émilie et la placent dans la chaise.

– *La route de Brème*, dit doucement Henri au postillon.

Oui, doucement en effet, mais non si doucement que Joséphine ne l'entende. Il y a une autre porte à la maison d'Émilie que celle qui donne dans la rue ; Joséphine ne l'ignore pas. Elle est sortie par cette porte, et traversant trois jardins, franchissant divers obstacles comme elle l'eut fait au temps où sa taille était svelte et sa démarche légère, elle est arrivée aussitôt qu'Émilie tout auprès de la chaise de poste, n'étant séparée du grand chemin que par une haie, mais bien cachée, tant par la haie que par la nuit.

Les voyageurs partis, Joséphine revint en pleurant, et raconta mot pour mot à M^{me} de Vaucourt ce qu'avait dit Henri, ce qu'avait dit Théobald, et le silence et le départ d'Émilie.

Sans perdre son temps à s'étonner, M^{me} de Vaucourt sort de son lit, s'habille, fait lever Hans, va réveiller Lacroix, et regardant sa montre :

– Je vous donne, dit-elle, à chacun dix louis, si dans trois quarts d'heure je suis en carrosse.

Puis elle m'écrit ce qu'elle peut écrire, et charge Joséphine de me dire le reste.

« Si les parents pardonnent et consentent tout de suite, me disait-elle, il n'est point arrivé de mal ; on croira que c'est un voyage concerté avec eux, que je suis partie avec les amants. Émilie ne sera point vue sans moi sur la route. Déterminez les parents. Engagez M^{me} d'Altendorf à nous suivre ; partez tous deux. Joséphine viendra avec vous : elle sait de quel côté ils sont allés, elle me l'a dit, c'est ce qui me rend sûre de les rejoindre : elle vous le dira dès qu'elle vous verra embarqués, et nous apportant des paroles de pardon et de paix. Qu'on songe qu'il est question de sauver à Émilie et à Théobald, c'est-à-dire, à ce que l'on peut connaître de plus beau, de meilleur, de plus aimable ; qu'il s'agit, dis-je, de leur sauver blâme, honte, chagrin, et de leur assurer la plus douce félicité qui existe. Si l'on hésite et qu'on tarde un seul jour, le public a jugé, la tache est faite, et sera ineffaçable. Je les engagerai à s'arrêter au premier gîte honnête. C'est là que je vous attends avec M^{me} d'Altendorf, la bonne Hotz et Joséphine. Un peu de faste serait très à propos et nous ôterait tout air d'aventure. Si vous ne venez pas, vous n'entendrez plus parler d'Émilie ni de Théobald. Je les envoie ou les emmène au bout du monde, et il ne me restera plus qu'à ôter Joséphine d'Altendorf *le désert et le dégradé*. »

Il frappait minuit. M^{me} de Vaucourt saute dans sa berline, Lacroix sur le siège, Hans sur l'un des quatre chevaux, et les voilà qui suivent les pas de Théobald et d'Émilie.

On alla d'abord fort grand train, mais on se ralentit quand on entendit rouler devant soi une chaise de poste. Peu-à-peu on

l'atteignit, et si M^{me} de Vaucourt l'eût voulu, elle se serait fait entendre d'Émilie, mais la crainte de lui faire peur enchainait sa vivacité.

Théobald plus ennuyé qu'effrayé de cette voiture qui touchait presque la sienne, car si l'on eût été à sa poursuite, on se serait pressé de le joindre tout-à-fait ; ennuyé, dis-je, de se voir accompagné de la sorte, Théobald fait ranger et arrêter sa chaise sur l'un des côtés du chemin, croyant que la berline passerait. Point du tout, elle s'arrête.

– Qui êtes-vous ? crie Théobald surpris, et il avait la main sur un de ses pistolets.

– Constance et Constance seule, dit M^{me} de Vaucourt.

Émilie s'élance ; elle est déjà dans les bras de son amie.

– Que voulez-vous ? que prétendez-vous ? dit Théobald.

– Suivre votre sort, dit Constance, et le rendre aussi doux qu'il me sera possible. Venez avec moi, nous suivrons ensemble la route que vous aviez prise.

Ils ne s'arrêtèrent qu'à Hoya, qui n'est déjà plus dans la Westphalie. Là, les deux Dames très fatiguées, se jetèrent sur un lit assez propre. Constance s'y endormit profondément, et Émilie elle-même aurait dormi, malgré la prodigieuse agitation que son aventure lui avait causée, si Joséphine eut pu lui sortir de l'esprit. Constance avait eu beau lui expliquer ses raisons, Émilie aurait voulu qu'elle eût emmené Joséphine.

Celle-ci n'était pas moins occupée de sa Maîtresse : nous l'avons quittée à minuit ; l'idée de se coucher ne lui était pas seulement venue. Je ne m'étais pas couché non plus, et à cinq heures et demie du matin je la vis entrer dans ma chambre tenant la lettre de M^{me} de Vaucourt. Je lus. Ma surprise ne fut pas plus grande que ma joie. De tout ce que j'avais craint, Émilie abandonnée était ce qui me touchait le plus.

Je fis éveiller aussitôt M^{me} d'Altendorf, et la fis prier de venir chez son mari où j'étais déjà. Tout dépendait, selon moi, de la première impression, et cette première impression fut heureuse. Le vieux Baron prit cette fois toutes les idées de M^{me} de Vaucourt qu'il aimait beaucoup, et fut tenté de rire de tout ce qu'elle avait fait et imaginé.

– Comme elle y va, cette femme ! dit-il ; le Diable n'est pas plus inventif. Allons, elle a raison, il faut finir cela vite et honorablement. Émilie est plus belle et meilleure, si j'ose le dire, que la Comtesse Sophie de Stolzheim. Si quelqu'un nous blâme, ce quelqu'un aura tort, car ce n'est pas notre faute. Allons, un peu de faste ; M^{me} de Vaucourt veut un peu de faste. Quatre de mes chevaux ont assez bonne mine, on ne prendra pas garde aux autres. Johan, Conrad, Ulrich mettront leurs habits de livrée ; George le chasseur mettra son habit le plus neuf. Allons, cela aura fort bon air. M^{me} la Baronne d'Altendorf, mon épouse, a meilleur air qu'aucune Dame à vingt lieues à la ronde ; Théobald est beau, la mariée est belle, et quand vous reviendrez, ce sera un fort beau cortège ; mais ne manquez pas de ramener M^{me} de Vaucourt, car sans elle je m'ennuierais cet hiver ; et à cause d'elle je voudrais que le voyage fût le plus court possible.

M^{me} d'Altendorf, aux premiers mots qu'avait dit son mari, s'était allé préparer au départ. Le Baron se leva pour voir l'effet que ferait l'équipage ; et quand nous fumes prêts à partir, il courut au bas de l'avenue pour nous voir passer. Je ne sais comment il se fit que le moins malin des hommes, une fois qu'il fut en train de gaité, imagina comme une chose fort plaisante, l'étonnement qu'auraient à leur réveil les deux Comtesses. Il fut grand, en effet ; mais ne parlons plus d'elles.

Quand nous fumes à l'endroit où Émilie s'était laissé enlever, Joséphine monta dans le carrosse :

– Allons-nous certainement, dit-elle, non les chagriner, mais leur faire plaisir ?

– Oui, certainement, oui je vous le jure, dites-nous en même-temps M^{me} d’Altendorf et moi.

– *La route de Brème*, cria alors Joséphine au cocher.

Et nous primes la route de Brème, et le soir nous arrivâmes à Hoya.

Tout ce qu’on nous dit, tout ce que nous répondîmes, serait trop long à raconter. La joie de Théobald en voyant sa mère, ne se peut comparer qu’à celle qu’elle eut en le revoyant. Henri reçut d’abord assez froidement son épouse ; mais chacun lui avait tant d’obligation, sa Maîtresse auparavant inquiète et triste, eut tant de joie quand Joséphine lui fut rendue, qu’il fallût que le sentiment de Henri se mît d’accord avec le sentiment général.

On repartit de Hoya le lendemain. On alla jusqu’à Hambourg, où l’on acheta des habits et des dentelles. Émilie refusa obstinément les bijoux qu’on lui offrait, si ce n’est un fort beau rubis, sur lequel M^{me} de Vaucourt avait fait graver un *C* et un *E* entrelacés. Je pense que ce sera jusqu’à la mort le cachet d’Émilie ; et Théobald qui aime la reconnaissance et respecte l’amitié, n’en sera pas jaloux.

Au bout de quinze jours ils revinrent. Tout le village alla au-devant d’eux. Quinze jours après leur retour ils furent mariés. Une des ailes du château était restée à demi bâtie. Constance demanda et obtint de pouvoir l’achever, la meubler, l’habiter. J’aurais pu rester ; M^{me} d’Altendorf le désirait : Théobald et Émilie me pressèrent de passer au moins l’hiver avec eux ; mais je trouvai peu sûr, pour mon repos, de passer un hiver entier auprès de Constance.

TROIS FEMMES
SECONDE PARTIE

Prologue

– Je n’ai pas trouvé, dit M^{lle} de Berghen quand elle revit l’Abbé, que vos trois Femmes prouvassent quoi que ce soit ; mais elles m’ont intéressée, et c’est tout ce que je demandais.

– Cela doit donc aussi me suffire, dit l’Abbé : mais n’avez-vous pas quelque estime pour chacune de mes trois Femmes ?

– Je ne puis le nier, répondit la Baronne.

– Eh ! dit l’Abbé, ai-je prétendu autre chose ? Joséphine n’est rien moins que chaste, et vous l’estimez cependant, parce qu’elle est très bonne fille, qu’elle aime sa Maîtresse et se conduit avec elle mieux, beaucoup mieux que simplement bien. Constance garde une fortune dont un casuiste sévère pourrait lui disputer la propriété ; mais l’usage qu’elle en fait, vous force à avoir de l’estime pour elle. Émilie, si scrupuleuse d’abord, s’accoutume à l’inconduite de sa femme-de-chambre, à la jurisprudence étrange, sophistique peut-être, de son amie, et enfin se laisse enlever par son amant sans dire un seul mot ni faire la moindre résistance : cependant vous ne sauriez ne la point estimer, et cela parce que renonçant à la perfection qu’elle aimait, il lui reste d’être bonne amie, bonne maîtresse, amante dévouée, et que même l’amour, l’amitié, la reconnaissance qui lui ont fait perdre quelque chose de son inflexible vertu, s’enrichissent de cette perte et substituent un autre mérite à celui qu’elle leur sacrifie. Si je vous eusse parlé d’un de ces êtres comme j’en connais beaucoup, qui même, lorsqu’ils ne font pas de mal ne font aucun bien, ou ne font que celui qui leur convient ; qui n’ayant

que leur intérêt pour guide, n'en supposent jamais aucun autre au cœur d'autrui, vous l'eussiez sûrement méprisé. De l'esprit, des talents, des lumières, rien ne vous réconcilierait avec un homme de cette trempe. Il faut voir en un homme, pour le pouvoir estimer, que quelque chose lui paraît être *bien*, quelque chose être *mal*, il faut voir en lui une moralité quelconque.

– Avec ce *quelconque*, vous donnez une grande latitude à nos vertus ou plutôt à nos vices, dit la Baronne. Si un homme s'avisait de se permettre tout, hors de faire gras le vendredi et de travailler le dimanche, que diriez-vous de lui ?

– J'étudierais ses facultés et m'informerais de son éducation, répondit l'Abbé ; et si je voyais que de bonne foi il met plus d'importance aux observances que vous dites, qu'à nul autre devoir, j'oserais bien le déclarer imbécile, mais non totalement immoral.

La Baronne reprit :

– Quand vous avez parlé de la dévotion de Joséphine et du parti qu'elle prétendait tirer de l'Oraison Dominicale, vous avez présenté des objets respectables sous un point de vue ridicule, et cela a déplu à plusieurs personnes de ma société.

– Ce n'est pas ma faute, et c'est très fort contre mon intention, dit l'Abbé. Joséphine a, comme beaucoup de gens, une piété qui, pour être grossièrement conçue, n'en est pas moins de la piété. Elle pensait que si elle n'eût eu que des vices, elle eût été désagréable à Dieu ; que si elle eût eu à demander le pardon de beaucoup de péchés, elle ne l'eût pas obtenu. Cela est-il ridicule ? Aujourd'hui je ne sais ce qu'elle se permet ; rien peut-être de bien grave ; ce dont je suis persuadé, c'est que le serment qu'elle a fait d'être fidèle à la foi conjugale, pèse sur elle, la tient liée, et qu'elle ne le violera pas.

– Mais ne pensez-vous pas, dit la Baronne, que vos trois Femmes, si elles étaient connues, seraient d'un mauvais

exemple ? Ne craindriez-vous pas que l'estime qu'on serait forcé de leur accorder, ne fut une espèce de sauvegarde, de brevet d'impunité, pour des fautes destructives du bon ordre ?

– Point du tout, répondit l'Abbé. Joséphine a souffert et souffre encore ; son mari lui accordera-t-il jamais cette tendre confiance qu'il aurait pu avoir pour une femme chaste, et qu'il eut épousée sans y être contraint ? Constance a souffert, et n'est peut-être pas sans inquiétude. À mon avis, on n'a rien à lui reprocher ; mais il n'en est pas de même des auteurs de sa fortune ; et qui sait comment ils ont vécu et comment ils sont morts ?

– Ne vous en a-t-il jamais fait l'histoire ? demanda la Baronne.

– Jamais, répondit l'Abbé ; elle a seulement permis à Émilie de me dire ce qu'elle lui en avait appris.

– Que fait-on actuellement à Altendorf ? dit la Baronne ; y est-on heureux ?

– Je vous apporterai, dit l'Abbé, différentes lettres que j'en ai reçues.

LETTRE PREMIÈRE

Constance à l'Abbé de la Tour

Je souhaite pour votre honneur, Monsieur l'Abbé, que vous ayez eu une meilleure raison de nous quitter que celle que vous m'avez donnée à entendre, et je me sens plus disposée, dans cette occasion, à vous pardonner un peu d'hypocrite flagornerie, qu'une si misérable pusillanimité. Vous ne craignez du moins pas que mes lettres ne vous tournent la tête, puisque vous voulez que je vous écrive : vraiment votre sécurité est juste, il n'y a rien à craindre de ce côté-là : j'écris sans agrément comme avec peu de soin, et l'on m'a toujours reproché un style sec et décousu.

J'ai d'excellentes nouvelles à vous donner de votre jeune ami et de sa femme. Émilie se conduit à merveilles ; il est vrai qu'il n'y a pas grand mérite à cela jusqu'à présent ; mille prévenances, une obligeante prévention pour tout ce qu'elle fait et dit, lui facilitent le bien dire et le bien faire. Madame sa belle-mère a mille fois plus de sens et de bonté que je ne pensais. C'est une manière, froide en apparence, mais si soutenue, de faire ce qui est le mieux pour tout ce qui l'entoure, qu'on ne peut douter à la longue qu'elle n'ait un cœur excellent et très sensible : vous me l'aviez dit, et l'aviez bien jugée. Elle m'a confié le projet qu'elle a de mettre Émilie à la tête de sa maison, et veut que je l'aide à arranger tout pour cela. On lui donnera, sous ce rapport, la

chambre dont la porte fait face à celle de la salle à manger, de l'autre côté de la porte du château. M^{me} d'Altendorf y fera construire un poêle à la manière de Suisse, et tel que M^{me} Hotz, qui est de Zurich, la presse depuis vingt-deux ans d'en avoir un. On écrit pour se procurer des plans, des dessins, toutes sortes de directions. M^{me} Hotz fera venir, s'il le faut, un terrinier de ses parents, et coûte que coûte, nous nous chaufferons d'aujourd'hui en un an, auprès d'un poêle suisse. Pour le reste, la chambre sera arrangée selon le goût d'Émilie, qu'on saura pressentir avec la sagacité que donne une grande envie d'obliger. Elle a fait elle-même, mais sans savoir que ce fût pour elle, de petits dessins en mosaïque pour six fauteuils : on a retrouvé du canevas et des laines que la teigne a épargnés pendant quinze ans, et qu'on prétend lui enlever aujourd'hui. Lacroix a fait trois métiers de tapisserie. M^{me} d'Altendorf, sa belle-fille et moi, nous nous sommes chargées chacune de deux fauteuils ; et tous les soirs, dès qu'il a frappé cinq heures, nos trois métiers forment un triangle autour d'un antique guéridon d'argent, sur lequel on place deux flambeaux. M. d'Altendorf se promène par la chambre ou s'assied auprès du feu. Théobald ne s'éloigne guère de sa femme. Si vous étiez avec nous, comme je le voudrais, je vous donnerais bien souvent mon aiguille et m'irais chauffer. Théobald pourrait parfois nous faire quelque lecture, si son père haïssait moins les livres : on dit qu'ils produisent tous sur lui le même effet qu'Adèle de Senanges. Au vrai, nous nous en passons très bien ; il ne manque rien à nos soirées pour être très agréables, et s'il m'arrive quelquefois de vous y trouver un peu à dire, c'est une preuve que j'ai véritablement de l'amitié pour vous. Le matin je lis, j'écris : Émilie et Joséphine prennent dans ma chambre une leçon d'allemand. M^{me} d'Altendorf a exigé qu'on apprit l'allemand. Émilie voulait l'apprendre de son mari ; mais sa belle-mère a cru que la leçon ainsi prise et donnée irait mal, et qu'il serait même un peu triste qu'elle allât bien. C'est donc le maître d'école du village que nous avons pour maître. Émilie étudie beaucoup, mais apprend peu. Pourquoi les français et françaises ont-ils tant de peine à apprendre une langue

étrangère ? On dirait qu'ils croient déroger à la nature éternelle des choses, en appelant le pain et l'eau autrement que *pain* et *eau*, et outre qu'ils ont peine à retenir et à dire d'autres mots, ils paraissent ne pouvoir pas trop s'y résoudre.

M^{me} d'Altendorf a donné une clef de son bureau à Émilie ; elle veut qu'elle paie et reçoive en son absence comme elle-même. C'est très bien pensé. Elle intéresse Émilie à la chose publique du logis et de la famille, en attendant que le gouvernement lui en puisse être entièrement confié. Le Baron n'est pas homme à abdiquer aussi formellement la suprématie en faveur de son fils ; mais celui-ci poussé par sa mère, s'informe des négligences et des défauts de l'administration actuelle, et tout doucement les répare et les corrige. Son projet est de renoncer peu à peu et sans le déclarer, à la plupart de ses droits féodaux, et s'il survit d'un seul jour à son père, d'en brûler les titres. Là-dessus il fonde des espérances d'amour et de bonheur chez ses vassaux, qui tiennent du roman plus que de la vérité.

Je l'avais plusieurs fois écouté, de manière à lui laisser croire que partageant son espoir, je comptais voir renaître à Altendorf le règne de Saturne et de Rhée ; mais hier mon air lui dit mon incrédulité.

— Je vous entends, s'écria-t-il ; vous traitez mes projets de rêveries et mon espoir de chimère ; vous croyez que rarement on peut être utile à ses semblables, et que si l'on réussissait à leur faire du bien, ils ne le sentiraient pas, n'en aimeraient pas mieux leur bienfaiteur, ne l'en traiteraient pas mieux, et tourneraient peut-être contre lui les lumières, la liberté, l'opulence qu'ils lui devraient. Il se peut bien que vous ayez raison ; mais je veux l'ignorer. Je m'étourdirai là-dessus, je me persuaderai que j'aurai plus d'adresse ou de bonheur qu'un autre ; que les hommes pour qui je travaillerai, seront faits autrement que d'autres. Il ne s'agit que de mettre la main à l'œuvre. Une fois engagé dans l'entreprise, on ne délibère plus, on agit. L'attrait du travail fait même quelquefois oublier le but qu'on se propo-

sait en commençant. On est comme le marchand, le joueur, ou l'agioteur avide, qui d'abord ne voulait gagner que pour acheter telle maison, pour épouser telle femme, et qui ensuite ne se souciant plus de la femme ni de la maison, ne veut plus qu'agioter, jouer, trafiquer. Ma cupidité sera du moins plus noble que la leur. Quelques douces jouissances accompagneront mes efforts, quelques marques de sympathie de la part de ceux auxquels le Ciel donna un enthousiasme pareil au mien, m'empêcheront de rougir de son extravagance. Après tout, on ne peut vivre dans une totale inaction, ni agir sans un but d'action : or quel but n'offre pas les mêmes incertitudes que celui que je me propose ? Si je cherche du plaisir, suis-je sûr d'en trouver ? Dans la recherche des biens désirés par l'ambitieux, suis-je sûr de réussir, et le succès même le plus brillant m'assurerait-il le bonheur ? Il n'y a que l'homme qui travaille pour substantier sa vie, qui sache distinctement à quoi il tend, et dont le but n'ait rien de vague ni de chimérique ; encore pourrait-on mettre en question si vivre est une chose si douce, que ce soit la peine de travailler uniquement pour continuer de vivre. Laissez-moi donc travailler à diminuer les souffrances et à accroître les jouissances de mes semblables ; et quand l'expérience m'aura prouvé que je ne pouvais rien pour eux ; quand, loin de me récompenser, ils m'auront puni de mes infructueux efforts, j'espère que l'âge aura glacé mes sens, mon activité, ma sensibilité, et que respirer encore, sans but, sans projet, sans espoir, presque sans mouvement, ⁷³¹ sera toute la jouissance que demandera un homme éteint en même temps que désabusé. »

Voilà, Monsieur l'Abbé, presque mot pour mot ce que Théobald a répondu à ma pensée. À l'avenir, sans lui objecter rien, j'entrerai dans ses bienfaisants projets et l'aiderai de mes conseils et de ma fortune. Adieu.

Ce 30 Novembre 1794.

P. S. Théobald vient d'envoyer un habillement complet et chaud à chacun des hommes que sa terre fournit aux troupes du

Cercle. Il donne à leurs parents l'équivalent de ce qu'ils pourraient gagner ici par leur travail.

LETTRE II

Constance à l'Abbé de la Tour

Je vous remercie, Monsieur l'Abbé, de la relation que vous m'avez faite des premiers jours de votre voyage. Puisse-t-il s'être achevé aussi heureusement qu'il a commencé ! ou s'il vous est arrivé quelque accident, puissiez-vous avoir trouvé des secours et un asile pareils à ceux que je vous dois !

Tout continue à aller fort bien ici. Je trouve, qu'excepté le vieux Baron qui me paraît avoir été jeté dans un moule assez commun, tous les habitants de ce lieu sont des gens distingués et rares. Madame d'Altendorf qui, a su vivre avec son mari dans une stagnation apparente de toutes ses facultés, sans en rien perdre, de manière qu'elle se retrouve à présent ce qu'elle était dans sa jeunesse ; M^{me} d'Altendorf, dis-je, est ici le phénomène qui me frappe le plus. Je croyais qu'elle avait élevé son fils, et que cette occupation avait pu lui tenir lieu de tout autre plaisir ; mais en joignant ensemble le temps qu'il a passé en différents endroits de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Angleterre, je vois qu'il n'a vécu que la moitié de son âge à Altendorf. L'y voir fixé aujourd'hui avec une compagne telle qu'elle l'aurait choisie, n'est pas une jouissance médiocre pour sa mère, et je m'aperçois qu'elle fait tous les jours chez lui des découvertes agréables ; il est clair aussi que chaque jour elle me sait plus de gré d'avoir empêché qu'il ne s'enfuît en Amérique avec Émilie ; car elle ne

doute pas que ce ne fût là son projet et qu'il ne dût s'embarquer à Hambourg. Nous n'avons touché qu'une fois cette corde, et je la trouvai si fâcheuse, qu'éludant des remerciements auxquels j'aurais mieux aimé n'avoir point de droits, je changeai aussitôt de conversation. Ce qui avait amené celle-ci, c'est une lettre que je reçus, il y a quelques jours, de cette petite Comtesse de Horst, que nous vîmes, vous et moi, près de Hambourg. Ni ses parents ni ceux de son mari, n'ont voulu leur pardonner leur mariage. Elle espérait que sa grossesse, aussi avancée que celle de Joséphine, les toucherait ; mais personne ne veut la recevoir pour faire ses couches, et elle se voit au milieu de l'hiver, sans argent et sans asile. Voilà ce qu'elle m'écrit, et elle me demande des conseils. J'aurais mieux aimé que tout franchement elle m'eût demandé des secours : mais n'importe, je lui ai répondu qu'elle n'avait qu'à venir habiter la maison que j'ai dans le village ; et Joséphine devant faire ses couches vers le même temps dans le ci-devant appartement d'Émilie, lui sera ressource et secours. Quand la petite Comtesse sera arrivée avec son mari, je vous manderai si c'est une acquisition que nous ayons faite : si ce n'en est pas une, nous nous en tiendrons avec eux aux devoirs de l'humanité et d'une cérémonieuse politesse. Je les ai avertis que je ne leur prêtais ma maison que jusqu'au mois de mai, car alors je l'irai habiter moi-même. J'ai tellement peur d'ennuyer le château de moi, que désirant y passer l'hiver prochain, je veux passer l'été au village. Adieu Monsieur l'Abbé. Je crains bien que ce détail des événements et arrangements d'Altendorf ne vous ennuie un peu.

Ce 7 Décembre 1794.

P. S. Ne voilà-t-il pas qu'un indiscret a lu par-dessus mon épaule pendant que j'écrivais. Il me demande ma plume.

Quel beau projet l'on vous communique, mon cher Abbé ! mais il ne s'exécutera pas. Venez vous emparer de la maison où elle prétend rentrer.

Comment la laisserions-nous quitter le château ? elle est l'âme vivifiante de mon père ; elle est pour ma mère la plus douce et la plus aimable société : quant à ce qu'elle est pour Émilie et pour moi, je ne puis pas mieux le dire, qu'exprimer tout ce que nous lui devons.

Théobald

LETTRE III

Constance à l'Abbé de la Tour

Ce 13 Décembre 1794.

Mes hôtes, ou plutôt ceux de ma maison, car ils ne seront jamais les miens, et si j'étais chez moi ils n'y seraient pas, arrivèrent il y a trois jours. Nous leur fîmes aussitôt une visite qu'ils nous rendirent le lendemain, et hier ils ont diné au château. C'en est assez pour longtemps. Je les ai pris en une sorte d'aversion, à cause des mauvais moments qu'ils ont fait passer à Émilie. La femme est une étourdie, sans esprit ou du moins sans raison et sans tact, mais très jolie, comme vous vous en souvenez sans doute : elle est coquette à proportion. Son mari, que vous n'avez pas vu, parce qu'au mois d'octobre il était à l'armée prussienne, est un grand homme à grandes moustaches noires, et beaucoup plus beau qu'il ne paraît spirituel. Hier, à table, on plaça la Comtesse entre Théobald et son père ; le Comte entre Madame d'Altendorf et moi : Émilie était vis-à-vis de la Comtesse et avait auprès d'elle, d'un côté, une Dame d'Osnabrück, de l'autre la mère de cette Dame, et entre cette mère et moi était un Baillif ou secrétaire d'une Seigneurie voisine de celle-ci. La Comtesse toujours penchée vers son jeune voisin, lui parlait tantôt de M^{lle} de Stolzheim, dont les regrets avaient fait bruit, et n'avaient rien, selon elle, que de fort naturel ; tantôt de l'étonnement où chacun était ou devait être, de voir qu'un

homme de la naissance, de la figure et de la fortune du jeune Baron d'Altendorf, s'enterrât dans un château de Westphalie, au lieu de briller à quelque Cour, comme cela lui serait si aisé. Théobald ne répondant à-peu-près rien, la Comtesse voulut rendre ses cajoleries encore plus sensibles, et à propos d'un bracelet qu'elle portait et sur lequel était le portrait de son mari, elle regarda un portrait de Théobald que Madame d'Altendorf avait sur une boîte, compara les deux figures, et donna hautement la préférence aux cheveux blonds sur les cheveux noirs, aux yeux bleus sur tous les autres yeux. Le mari impatienté, lui représente en vain qu'elle faisait un mauvais compliment aux Dames de la compagnie, qui toutes étaient brunes excepté elle : la franchise de M^{me} de Horst était si grande, disait-elle, qu'elle ne pouvait déguiser aucun de ses sentiments ; et toujours elle regardait Théobald avec un tel air de prédilection et des minauderies si agaçantes, que le mari ne put bientôt plus dissimuler son chagrin. Émilie qui le voyait, regarda Théobald avec un léger sourire, lui montrant du coin de l'œil le pauvre Comte honteux et déconcerté. Je suivais ses yeux, et je vis Théobald lui lancer un regard terrible. S'il eût pris garde à l'effet de ce regard, il en eût été fiché sans doute, et aurait réparé le mal au lieu de l'aggraver ; mais trop plein de l'impression qu'il avait reçue, et fatigué de la Comtesse qui ne prenait garde à rien ou que rien ne décourageait, il se lève tout d'un coup, se plaint d'avoir trop chaud et supposant que mon voisin avait froid, il vient brusquement lui demander sa place et le pousse à la sienne. Je le reçus mieux que mon penchant ne m'y portait, et cela pour ne pas augmenter l'esclandre ; mais ni moi, ni M^{me} d'Altendorf, nous ne pûmes plus donner de vie à la conversation, et la petite Comtesse elle-même resta abasourdie. Après le dîner, Émilie, au lieu de rentrer au salon, courut dans ma chambre où je la trouvais toute en pleurs. Je sais, dis-je, tout ce que vous pourriez me dire ; mais de grâce plaignez-vous de votre mari à sa mère, et priez-la de vous raccommoder avec lui : ou je la connais mal, ou cette confiance que vous montrerez en son impartialité et en son amitié pour vous, achèvera de vous l'attacher : moi je vous suis

ici trop dévouée pour que mon entremise fit un bon effet. Venez sur le champ avec moi, nous la trouverons, je pense, dans la salle à manger, où elle a prétexté avoir quelque chose à faire, étant lasse de la compagnie et de la contrainte du dîner. Venez, je vous laisserai avec elle, et j'irai prendre votre place à toutes deux auprès de vos convives.

Pendant que nous traversions la chambre qui est entre mon appartement et la salle à manger, nous avons entendu que Madame d'Altendorf parlait à son fils. Quoi ! lui disait-elle, s'emporter de la sorte et pour si peu de chose ! Vous nuisez, mon Fils, à votre réputation, à votre repos, au bonheur de ceux qui vous aiment ; vous courez risque d'altérer les sentiments de votre femme, d'altérer sa santé, enfin de vous rendre très malheureux, et pour comble de maux, de sentir que vous l'êtes devenu par votre propre faute. Nous étions auprès de la porte qui était entrouverte ; je l'ai poussée, Émilie est entrée, elle s'est jetée au cou de sa belle-mère. On s'était querellé sans parler, je crois qu'on s'est raccommodé de même, mais non sans verser bien des larmes. Émilie, quand elle est rentrée au salon, avait les yeux fort gros, et ceux de Théobald étaient d'un homme qui a été fort attendri. Après m'avoir ramené sa femme d'un air bien obligeant pour elle et pour moi, il a proposé aux hommes d'aller avec lui s'informer d'une chasse au renard qu'on avait dû faire aux environs d'Altendorf. Émilie s'est mise à entretenir la Dame d'Osnabrück, et moi, m'approchant de la petite Comtesse, je lui ai demandé si elle s'était aperçue du trouble dont elle avait été cause, et si elle profiterait de la leçon ? Elle a prétendu ne savoir pas ce que je voulais dire.

— Il faut donc vous expliquer tout ceci, lui ai-je dit à demi-voix, mais assez haut cependant pour qu'Émilie et les deux autres femmes pussent m'entendre. Vous avez fait par mauvaise habitude, sans doute, car je ne veux pas vous soupçonner d'une mauvaise intention, des avances très marquées au mari de Madame. Votre mari a été embarrassé ; Madame a souri de son embarras ; l'objet de vos avances, déjà fatigué et ennuyé, s'est

mis de mauvaise humeur contre sa femme ; il a trouvé que le chagrin d'un mari n'était point une chose dont on dût rire ; il sentait qu'à la place du Comte il serait le plus malheureux et le plus honteux des hommes. Sa femme au désespoir de lui avoir déplu, s'est troublée, a pleuré. La paix est faite entre eux, et pour eux c'est une chose finie ; mais moi qui vous ai attirée à Altendorf, je me crois obligée de vous avertir, que si vous voulez y trouver la protection dont vous avez besoin, il faut bien vous garder à l'avenir de donner lieu à des scènes pareilles.

– Quelles expressions, Madame ! s'est écriée la Comtesse : je crois pouvoir vous dire tout au moins que vous gâtez prodigieusement le mérite de vos bienfaits.

– Au contraire, Madame, ai-je dit, le service que j'ai prétendu vous rendre dans ce moment, est le seul dont j'exige de la reconnaissance.

– Qui l'eût jamais cru, a repris la Comtesse, que dans une maison renommée pour la politesse et l'usage du monde, on trouvât tant de pédanterie, tant de gêne et d'ennui !

– Vous serez la maîtresse, lui ai-je dit, de n'y pas venir très souvent, mais croyez que je ne vous négligerai pas et que j'irai vous trouver aussi souvent que ma présence pourra vous être bonne à quelque chose.

– L'agréable hiver à passer ! a dit la Comtesse, comme si elle se fût parlé à elle-même.

Je n'ai pas paru l'entendre ; et quelque temps après, changeant totalement de ton et de propos, je l'ai priée de ne se point mettre en peine de la layette de son enfant qui trouverait à se vêtir à son arrivée dans le monde, sinon magnifiquement, au moins proprement et chaudement. M^{me} d'Altendorf était revenue auprès de nous ; son fils et le Comte rentraient ; j'ai proposé une partie de whist, et Théobald n'en étant pas, la Comtesse a pu jouer sans distraction. Aujourd'hui nous nous sommes mises

à faire les vêtements des deux enfants à naître. Si tous deux viennent à bien, ils partageront ou jouiront en commun ; si nous ne sommes pas si heureux que cela, celui qui vivra aura tout. Adieu Monsieur l'Abbé.

Ce 15 Décembre.

J'ai eu ce matin la visite du Comte. Il me paraît un fort honnête homme, et je le plains de tout mon cœur. Enhardie par son air de confiance, je l'ai engagé à me mettre au fait de ses affaires et des causes du mécontentement que l'on témoigne contre lui et sa femme dans les deux familles. Ils sont aussi bien nés l'un que l'autre ; mais les parents de la Comtesse sont pauvres, et ils avaient espéré qu'étant Chanoinesse de je ne sais quel Chapitre, elle se contenterait de cet établissement ; de manière que toute la dépense que leur fortune leur permet de faire, pût être pour un jeune fils qu'ils ont. D'un autre côté, on voulait marier le Comte avec une parente riche et belle qui lui aurait extrêmement convenu. Il est l'aîné d'une famille médiocrement opulente, et son mariage bien qu'assorti pour la naissance, se trouve être fâcheux, non seulement par la perte d'un meilleur établissement, mais par l'humeur dépensière de la jeune femme. Cette humeur effraie chacun, et je ne conçois pas ce que le mari fera de sa femme lorsqu'il lui faudra retourner à l'armée. Je lui ai conseillé d'aller voir une tante qu'il a dans le Holstein et de se recommander à elle. Il partira incessamment. Je vous demande pardon de vous entretenir si à fond de deux personnes très ordinaires ; mais j'ai le bonheur de n'avoir rien de plus intéressant à vous mander. Nous sommes ici parfaitement tranquilles. L'homme d'Altendorf, quoiqu'il ne définisse pas ses droits, en jouit sans doute, car il me paraît content et fort loin de vouloir s'insurger : d'ailleurs point d'ennemis ni d'alliés qui nous menacent.

Nè strepito di marte
Ancor turbô questa remota parte.

LETTRE IV

Constance à l'Abbé de la Tour

Nous travaillons à force. Il n'y a pas de temps à perdre. Les deux enfants ne tarderont pas à venir au monde. La sage-femme consultée, prétend qu'ils naîtront peut-être à la même heure : elle est assez gaie et ne manque pas de sens. Je l'ai établie chez la Comtesse, pour que celle-ci fût moins seule en l'absence de son mari. Dans une quinzaine de jours, Joséphine ira habiter l'ancienne chambre d'Émilie : elle y sera très à portée de sa belle-mère qui l'a prise en grande affection ; et les deux accouchées seront si près l'une de l'autre, qu'on n'aura pas de peine à les soigner toutes deux à la fois.

On se porte ici à merveilles, et je suis persuadée que nulle part on ne s'ennuie moins. La conversation est souvent rendue intéressante par de petits incidents qui ne produiraient rien sans une sympathie qui fait qu'on s'entend mutuellement, et qu'on est charmé et flatté de s'entendre. Hier, Théobald appuyé contre la chaise de sa femme, avait l'air fort occupé de ses pensées : on lui a demandé à quoi il pensait ? Il a répondu qu'il était inutile de rappeler un moment de délire expié par ses excuses et ses regrets, qu'il voulait s'en souvenir seul et désirait que nous l'oubliassions ; mais qu'il consentait à nous dire à quelles pensées ce souvenir l'avait conduit.

– Je m'étonnais, a-t-il continué, de ce qu'étant si susceptible de joie, je l'étais si peu de gaieté, j'entends de celle qu'il faut pour qu'on se joue légèrement des objets, et qu'on amuse les autres par des peintures et des imaginations plaisantes. Le ridicule m'afflige, quand je le vois chez des gens que j'estime ; chez les autres, il m'impatiente et m'ennuie. Je n'en ris pas, je ne le peins pas, je le fuis. J'ai quelquefois envié le talent de ceux qui savent en tirer parti, surtout depuis que je vous aime, Émilie, c'est-à-dire, depuis que je vous connais. J'aurais voulu partager avec vos compatriotes ce moyen qu'ils ont par-dessus moi, de vous plaire, ou du moins de vous amuser ; j'aurais voulu surtout avoir, comme eux, le don d'effleurer agréablement les sujets ordinaires de la conversation, ceux sur lesquels les discussions sérieuses sont si peu de mise, qu'on est honteux après coup de la logique qu'on y a employée, et qu'on aimerait mieux avoir laissé tout le monde dans l'erreur, que d'avoir établi ennuyeusement une triviale et indifférente vérité. C'est ce qui arrive à tous nous autres gens du Nord, et n'arrive point à vos compatriotes. Ôtez-moi cette manie, et me laissant constant pour vous aimer, exact, patient, méthodique pour toutes les questions importantes où mon avis pourra être de quelque poids, coupez court à mes appesantissements sur des objets frivoles ; interrompez-moi, raillez-moi, marchez-moi sur le pied ; en un mot, ne souffrez pas que je vous ennue.

– Cela serait fort bien vu, ai-je dit à Théobald, s'il était facile ou possible d'avoir différents esprits pour différentes occasions ; mais si au lieu d'être toujours solide vous êtes toujours léger, si au lieu de prouver trop, vous ne prouvez point, vous aurez beaucoup perdu au change, surtout dans le temps où nous vivons, qui me paraît être très grave, et où il est question pour fort peu de gens de s'amuser et presque pour tout le monde de prendre un parti sage. Combien un bon conseil ne vaut-il pas mieux aujourd'hui que mille bonnes plaisanteries ! le loisir en est passé, et la routine de la vie est rompue et détruite.

– Je ne prétends pas, a dit Théobald, à l'honneur des bonnes plaisanteries, ce serait ressembler à l'âne de la fable ; c'est à ne pas ennuyer que se bornent mes prétentions et mes vœux.

– Restez, Théobald, restez de grâce, comme vous êtes, a dit Émilie. Pour moi j'espère qu'il ne m'arrivera plus de rire aussi mal-à-propos que l'autre jour ; et si cela m'arrive, ayez quelque indulgence pour de vieilles habitudes. J'aurai toujours plus de plaisir à admirer de belles choses qu'à m'amuser de choses ridicules, mais l'un, j'ose le dire, est autant de notre nature que l'autre, et je crois la comédie aussi ancienne qu'aucune autre production de l'esprit. Aujourd'hui le rire n'est guère de saison. Constance n'a pas tort de dire que les temps actuels sont graves. L'état dont vous m'avez tirée et dont tant d'autres ne seront point tirés et où tant d'autres encore sont menacés de tomber, est tout au moins grave. La gaieté y sied moins que la raison ; ce n'est qu'avec de la raison qu'on peut l'empêcher de devenir humiliant et triste. Rois, peuples, grands et petits, tous ont besoin de regarder où ils vont ; l'ornière de la vie, comme l'a dit Constance, est interrompue, la route est difficile, et toute distraction est dangereuse. S'il était une nation plus sage que les autres, ce que j'ignore, et une autre nation plus aimable que les autres, ce n'est pas dans ce moment que la première devrait porter envie à la seconde. Pour vous, Théobald, n'enviez jamais rien à qui que ce soit.

Théobald a baisé avec transport la main qu'Émilie lui tendait. Mais toute cette gravité nous conduisait à un morne silence, si je ne me fusse mise à comparer les différentes manières dont s'égaient les différents peuples. Théobald m'a aidée : il a dit ne pas bien comprendre le *humour* des Anglais, les allusions en sont trop subtiles ; ne pas aimer la gaieté française, elle ridiculise toute chose ; ne pas goûter la bouffonnerie allemande, elle est grossière. Il était prêt à décider qu'il ne sympathisait avec aucune sorte de gaieté, et se plaignait de la nature qui lui avait refusé une faculté qu'elle accordait à tous les hommes,

quand je lui ai demandé si Don Quichotte et Sancho ne le faisaient pas rire : ils l'ont fait rire mille fois. N'est-il pas plaisant que ce soit chez le plus grave de tous les peuples que nous ayons trouvé une gaieté irrésistible ? Cervantès a fait rire ses compatriotes ; après cela il était bien sûr de faire rire toutes les nations.

LETTRE V

Constance à l'Abbé de la Tour

Hier il m'est arrivé de dire que de tous les beaux-esprits mes contemporains, Bailly était le seul avec qui ses ouvrages m'eussent donné le désir de vivre. Chacun s'en est montré surpris.

– Quoi, M^{me} de Sillery !

– ... J'admire ai-je dit, quelques-unes de ses petites Comédies ; je fais cas de cet esprit rapide et expéditif que je trouve dans tous ses ouvrages ; j'y reconnais à la fois sa vocation et le talent de la remplir. On devrait l'établir inspectrice générale des écoles primaires de la République Française ; mais je ne m'en tiens pas moins à ce que j'ai dit.

– Et Bernardin de St. Pierre ?

– Paul et Virginie²⁴ n'ont point d'admirateurs plus ardents que moi, ai-je répondu ; comme je connais leur soleil, leurs palmiers, leurs habitations, je vis avec eux, je me promène avec eux partout où je les rencontre : enfants, je les caresse ; adolescents, je les admire ; cependant je m'en tiens à ce que j'ai dit. Mais laissons-là les auteurs vivants et remontons plus haut. Aurions nous voulu vivre avec Jean Jacques ?

– Non, sans doute ! s'est écrié chacun.

- Avec Voltaire ?
- Pas davantage.
- Avec Duclos ?
- Oui.
- Avec Fénelon ?
- Oh oui !
- Avec Racine ?
- Oui.
- Avec La Fontaine ?
- Pourquoi non ?

Ici nous avons été interrompus. Vous pouvez, Monsieur l'Abbé, vous amuser à continuer ce scrutin. Je pense qu'en général j'aimerais mieux vivre avec un auteur qui ne le serait devenu que par nécessité ou par une impulsion irrésistible, qu'avec celui qui se serait mis à l'être de son plein gré et par choix, c'est-à-dire, par amour-propre. Mais peut-être qu'après tout, le meilleur n'en vaudrait rien, du moins sous le rapport dont il s'agit. Tous ces gens-là sont sujets, non seulement à préférer leur gloire à leurs amis, mais à ne voir dans leurs amis, dans la nature, dans les événements, que des récits, des tableaux, des réflexions à faire et à publier, et souvent ils méconnaissent les objets et permettent à leur esprit de les dénaturer, pour les mieux plier à l'usage qu'ils en veulent faire. Il ne s'agit pas, pour eux, de la chose, mais de l'effet. Un peintre, pour l'amour de son tableau, renverse une bonne maison et la change en une mesure. Je doute que Rousseau ait jamais rien vu comme il était. Ceux qu'il voulait louer, ceux dont il voulait se plaindre, sont devenus à ses yeux ce qu'ils devaient être, pour que des portraits charmants ou hideux pussent porter leur nom. Quant à Voltaire, il ne se donnait pas la peine de se tromper lui

même, il lui suffisait d'en imposer aux autres. Il disait ce qu'il lui convenait de dire. Je pourrais porter mes exemples beaucoup plus loin, mais j'en ai dit assez pour vous mettre sur les voies, et vous faire partager avec moi l'amusement que ces examens et ces appréciations m'ont donné.

Des auteurs nous avons passé assez naturellement aux études. Serait-ce un bien, serait-ce un mal, que la majorité d'une nation fut plus instruite qu'elle ne l'est ; ou en d'autres termes, la portion de lumières que peuvent acquérir des artisans et des laboureurs par le moyen de l'instruction, serait-elle utile ou nuisible, soit à eux, soit à la société à laquelle ils appartiennent ? Cette question est si vaste, si difficile à décider, que nous nous en sommes tenus à des doutes et des conjectures, mais après la discussion la plus froide, la plus raisonnable dont nous soyons capables, Théobald qui ne perd jamais de vue l'avantage de ses pupilles, comme il appelle les habitants d'Altendorf, a décidé qu'il prendrait dans chaque famille le jeune homme que ses parents diraient avoir le plus d'intelligence, et qu'il lui ferait apprendre d'abord à lire, à écrire, l'arithmétique, la géographie, ensuite les principes de la langue allemande, en même temps que ceux de toute logique et rhétorique, et enfin un sommaire des lois du pays. Là où il n'y aura point de garçons, on prendra une fille, si les parents y consentent ; de sorte qu'il y aura dans chaque famille quelqu'un qui en saura plus que les autres et que l'on pourra consulter. Deux heures par jour suffiront à ces différentes études, qui seront continuées pendant trois ans. Après trois ans, on procédera à un nouveau choix, et on commencera un nouveau cours. En hiver, les leçons se donneront dans l'orangerie du château ; en été, dans la vieille chapelle que vous connaissez. Chaque jour Théobald, accompagné de sa mère, d'Émilie ou de moi, ira jeter un coup d'œil sur les maîtres et sur les écoliers, pour les obliger à respecter l'ordre établi et juger des progrès. Après cela, quand les jeunes gens seront hors des classes, il faudra avoir quelques livres à leur mettre entre les mains, et c'est à se procurer des livres qui leur conviennent, que Théobald prétend mettre tout son discernement et toute son ac-

tivité. On se gardera bien de les qualifier d'*ouvrages pour le peuple* : c'est le moyen d'exciter la défiance et le dédain chez ceux auxquels on aurait été les premiers à montrer du dédain et de la défiance, et cela tout aussi clairement que si on leur eût dit : il y a des vérités que nous nous réservons ; vos esprits grossiers ne les pourraient comprendre ; d'ailleurs nous redoutons l'usage que vous en pourriez faire : contentez-vous des objets que nous voulons bien vous présenter ; encore ne vous sera-t-il permis de les considérer que sous le point de vue sous lequel il nous convient que vous les envisagiez : nous vous en montrons certaines faces, et nous vous cachons les autres. Ah ! loin de nous un artifice aussi grossier qu'insultant ! Dans notre bibliothèque publique il n'y aura point de fictions, par conséquent point de voyages. Des livres d'histoire, de physique pratique, de médecine pratique, des extraits des meilleurs sermons et autres livres de morale, voilà ce qui la composera. Théobald dit qu'il fera les livres, s'il ne les trouve pas tout faits. Dès demain il ira avec Émilie à la quête des écoliers. Le fils du maître d'école, jeune homme instruit et rangé, est l'instituteur qu'il leur destine. Théobald n'aura garde d'exiger qu'on n'envoie pas les autres enfants à l'école commune ; mais il n'encouragera pas leurs études, et il favorisera au contraire leurs travaux ruraux ou mécaniques.

Que dites-vous, M. l'Abbé, de notre projet ? Ne sommes-nous pas modestes, du moins ? Nous ne prétendons pas, comme vous le voyez, fonder de nouvelles sciences sur de nouvelles bases, enseigner, par exemple, une nouvelle morale indépendante de la Religion : nous ne prétendons pas recréer *ab ovo* les têtes humaines. Contents de fournir quelques aliments à la pensée et de la guider plus ou moins dans son premier essor, nous la laisserons ensuite se conduire elle-même, et elle pourra s'égarer, se retrouver ou se perdre à son gré.

Ce 25. Déc. 1794.

Constance à l'Abbé de la Tour

Le cours a commencé. Nous avons quatorze garçons et trois filles. Ce qui a restreint le nombre des écoliers, c'est que Théobald n'a pas voulu d'enfants au-dessous de dix ans, ni au-dessus de quinze. Il a donné un adjoint à notre jeune Maître. C'est un Hollandais, né en Nord-Hollande, sur les bords du Zuiderzee, dans un de ces villages où Descartes inspira le goût de l'Algèbre et de la Géométrie. Ce goût s'y est conservé. La plupart des Maîtres d'école y enseignent les Mathématiques ; beaucoup des Maîtres d'école y enseignent les Mathématiques ; beaucoup de paysans les étudient et deviennent de bons calculateurs et d'habiles Mécaniciens. Les disputes politiques ennuyaient depuis longtemps l'Archimède hollandais ; la guerre l'étourdissait : sans attendre le siège, il a quitté Syracuse. Par son moyen, nos enfants apprendront parfaitement l'Arithmétique, et nous avons ajouté l'Arpentage aux autres sciences dont nous essayons de les douer. Je vous entretiens de tout ceci, Monsieur l'Abbé, avec une grande confiance. Vos idées, je le vois, se portent sur des objets très semblables à ceux qui occupent les nôtres ; vous vivez avec des gens instruits ; j'en suis fort aise. S'il est douteux que l'instruction convienne aux classes laborieuses de la société, il me paraît bien certain qu'elle est nécessaire à la classe oisive.

Il me tarde que le Comte revienne. Sa femme m'est à charge. Hors le roman du jour dont tout le monde parle, elle ne peut rien lire ; hors quelques ouvrages de mode elle ne peut rien faire ; hors quelques aventures amoureuses ou galantes, elle ne peut s'intéresser à rien. Joséphine, qu'elle dédaigne, est en effet trop bonne compagnie pour elle, et quand ce ne serait pas la si-

tuation qui leur est commune et qui la gêne parce qu'elle forcerait la Comtesse à faire asseoir devant elle la Chambrière, je ne crois pas qu'elle en tirât plus de parti qu'elle ne fait. La sage-femme avec son caquet, est de quelque ressource : elle a appris son métier dans des villes où la Comtesse connaît beaucoup de gens et en raconte tant qu'on veut les histoires scandaleuses : mais de temps en temps on trouve qu'elle s'émancipe trop, qu'il n'y a point assez de dignité à se laisser amuser par une femme de cette espèce, et faisant rentrer la causeuse dans le néant, on n'a plus de société que l'ennui et l'humeur. Les lettres du Comte ne sont guère satisfaisantes : une modique pension est tout ce qu'il se flatte d'obtenir. Seule, la Comtesse aurait peine à se faire recevoir chez aucun de ses parents, et l'enfant qui naîtra double la difficulté.

Vous prévoyez avec plaisir, dites-vous, que Marat sera bientôt chassé du Panthéon français. Pour moi, j'avoue que cela m'est assez égal, et me serait égal quand même je m'intéresserais beaucoup aux autres choses qu'on fait et défait dans ce pays-là. Pourquoi un Panthéon ? pourquoi des Apothéoses ? Voltaire et Rousseau, à votre avis, ressemblent-ils à des Dieux ? Je comprendrais peut-être qu'un homme qui ne serait connu que par quelque action éclatante, un conquérant tel que Bacchus, apportant à ses sujets le sep et la vigne, parmi ses trophées ; un Hercule, délivrant son pays de tyrans et autres monstres ; je comprendrais, dis-je, comment la reconnaissance et l'admiration pourraient les déifier ; leur vie privée, leurs actions journalières, leurs grandes prétentions, leurs petites querelles, ne viendraient pas, bien connues, bien appréciées, dénoncer l'homme et détruire le Dieu. Mais Rousseau, mais Voltaire, n'ont-ils pas, comme on dit, donné leur mesure à tout le monde ? L'un était le plus bel esprit, l'autre le plus admirable écrivain qui aient jamais été ; mais loin qu'à mes yeux cela les divinise, je ne sais s'il n'y aurait pas dans l'esprit que l'un a prodigué, et dans les phrases que l'autre a si admirablement arrangées, quelque chose qui pourrait nuire à la dignité d'un grand homme ? Il est des hommes que, soit mérite éminent de leur

part, soit illusion de la nôtre, nous sommes tentés de mettre dans notre estime au dessus de la condition humaine. Ces hommes ne seraient-ils pas, en quelque sorte, déparés par ce qui fait la gloire de ceux auxquels on prétend ériger des autels ? Ils ont plus fait, ils ont moins dit et ne se sont pas piqués de si bien dire. Croirait on louer Lycurgue ou Solon, Épaminondas ou Germanicus, en disant qu'ils avaient beaucoup d'esprit et qu'ils écrivaient supérieurement bien³ ? L'écrivain, le bel-esprit, se donne à mon gré trop de mouvement, se montre trop aux yeux de la multitude pour n'en pas perdre quelque chose de sa dignité, et Cicéron serait à mes yeux un grand homme si je ne connaissais de lui que son consulat. J'aime bien mieux qu'il ait été tout ce qu'il était : moi aussi je gagne, à ce qu'on a fait pour le public et pour la gloire, car je suis une portion du public, et l'on recherche mon suffrage quand on prétend aux suffrages de tous ; mais qu'on ne demande pas pour ceux qui l'ont recherché, un culte que je ne puis leur rendre : en général, qu'on ne demande pas pour soi ni pour autrui l'oubli des bornes de toute perfection humaine. Quoique l'exagération publie, de quelque orgueil qu'on se gonfle, je vois des erreurs avec des clartés, de la faiblesse avec de la force, et la vaine enflure que l'on prête aux objets, ne me dispose que davantage à chercher et à mesurer au juste leur véritable grandeur.

Ce 28 Décembre 1794

³ Jésus-Christ a fait peu de longs discours, et n'a dicté ni les Évangiles ni les Épîtres. (note de l'auteure)

Constance à l'Abbé de la Tour

Déjà des difficultés, des peines, ou du moins des rabat-joie dans notre établissement. Qu'on se flatte de recommencer la société toute entière, quand on ne peut seulement établir comme on le voudrait, une école à Altendorf. Le premier jour de l'an, Théobald recevant à la place de son père, les compliments de nos notables, vit dans la physionomie de l'un d'eux des marques de chagrin. Il lui en demanda la cause, et apprit que les enfants de cet homme ayant tous plus de quinze ans, on ne participait point chez lui au bienfait de la nouvelle institution, et qu'il en était désolé. Théobald a demandé s'il y avait d'autres pères de famille qui fussent dans le même cas : on lui a répondu qu'il y en avait dix, et qu'ils avaient délibéré de venir faire une humble représentation à leur jeune Seigneur, et le supplier d'admettre au cours un de leurs enfants, soit le plus jeune, intelligent ou non, soit celui d'entre eux qui aurait le plus d'aptitude, comme dans les familles où les enfants avaient l'âge requis.

– Je ne puis rien changer à mon plan, a dit Théobald ; mais je penserai à ce que vous venez de me dire : revenez demain apprendre de moi ce que j'aurai résolu.

Il était peiné en me racontant cela ; il avait peur de mes réflexions. Je n'en ai fait aucune de celles qu'il craignait, et j'ai très sérieusement examiné, avec lui, ce qu'il y avait de mieux à faire. C'est à ses dépens qu'il tâche d'arrêter la fermentation que la jalousie commençait déjà à exciter, car on s'était permis de dire qu'il vaudrait mieux supprimer le cours, que de n'en pas rendre le bienfait plus général. Dix écoliers choisis par leurs parents dans les moins jeunes familles, comme dans les autres,

viendront deux fois par semaine prendre une leçon de Théobald lui-même, et dans son propre appartement. Le jeune Maître qui n'est pas plus âgé que l'aîné d'entre eux, ne sera là que sous-Maître, ou plutôt, il y sera écolier. On ne s'y occupera que des études par lesquelles devra finir l'autre cours, et dans lesquelles il est encore peu expert. Son dessein était bien d'apprendre, pour se préparer à enseigner, et ce nouvel établissement lui en facilite les moyens. Théobald qui a l'esprit fort net, lui donnera tout à la fois des leçons de grammaire, de logique, de jurisprudence, et d'enseignement. Pour lui, cette école ressemblera parfaitement aux écoles normales qu'on prétend établir à Paris. Les autres écoliers forment un singulier assemblage : l'un d'eux est fort ignorant, un autre fort rustre, un autre croyait tout savoir avant l'institution Théobaldienne, et le dépit d'ignorer nuit chez lui au désir d'apprendre : enfin, Théobald aura bien de la peine, et déjà il voit que rien n'est aisé de ce qu'on veut faire faire aux hommes, ni de ce qu'on veut faire pour eux.

Je tremble que vous ne soyez mécontent de la lettre où, à propos du Panthéon, je vous parle de Voltaire et de Rousseau. Vous trouverez que, pour juger s'ils étaient dignes des hommages de la société, il fallait examiner s'ils lui ont fait du bien ; mais je suis incapable d'un pareil examen : la chose est trop compliquée pour ma faible tête. D'ailleurs, de quoi s'agirait-il dans cette question, de l'intention ou de l'événement ? de ce qu'ils ont voulu ou de ce qu'ils ont opéré ? C'est ce dernier point qui est trop difficile pour moi. Quant à leur intention, je crois qu'elle a été vaine, diverse, ondoyante, selon l'expression de Montaigne. Voltaire est peut-être le plus vain des deux, Rousseau le plus divers : tantôt il excite ses compatriotes, tantôt il les apaise ; tantôt il veut qu'ils ressentent ses injures, tantôt qu'ils les oublient. Cet oracle, que l'on consulte sans cesse, après avoir vanté mille fois le prix inestimable de la liberté, dit qu'elle serait trop achetée, si elle l'était par une goutte de sang. Oh, qu'il est naturel qu'on ait de l'autorité sur la multitude, quand tour-à-tour on flatte avec art des penchants opposés ! Ici la révolte est sanctifiée, là c'est la soumission ; et l'inconséquence elle-même,

si elle ne peut citer une éloquente page où elle soit érigée en vertu, trouvera du moins à s'étayer d'un grand exemple.

Une autre question intéressante à laquelle vous penserez, et à laquelle j'avoue n'avoir pas pensé d'abord, c'est le bien ou le mal que peuvent faire à un peuple l'hommage qu'on les accoutumerait à rendre à certains hommes. Mais ici la question ne m'effraie point ; je me prononce hautement contre de pareils hommages. Les saints du Calendrier ne font plus ni bien ni mal, et je voudrais qu'on les laissât en repos ; mais il me semble qu'on devrait se faire scrupule de préparer à l'esprit humain une éternité d'enfance : certainement ceux qui vont renouvelant sans cesse ses poupées, ne veulent pas qu'il sorte jamais de tutelle. Le clergé philosophe est aussi clergé qu'un autre, et ce n'était pas la peine de chasser le curé de St. Sulpice pour sacrer les prêtres du Panthéon.

Ce 5 Janvier, 1795

LETTRE VIII

Constance à l'Abbé de la Tour,

En voici bien d'un autre ! le hollandais est athée. Ce matin, sur la fin de la leçon, les plus jeunes écoliers s'en allaient déjà avec le maître allemand ; les plus âgés restaient ; et l'aîné de tous, charmé du Maître Batave et ne le quittant qu'à regret, s'est avisé, comme pour avoir encore quelque sujet d'entretien avec lui, de lui demander quelle était sa Religion ?

Aucune, a répondu froidement le Mathématicien, et il s'en est allé. Aucune ! aucune ! a été répété par toutes les bouches comme par autant d'échos ; mais nos petits échos ajoutaient au mot répété, l'accent de la surprise et d'une sorte de consternation. Heureusement Théobald était là et j'étais avec lui. Il a dit que cela voulait dire seulement que leur maître n'était ni catholique romain, ni luthérien, ni calviniste ; ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'on professait en Hollande plusieurs autres croyances, mais que cela ne laisserait pas, si on le savait, de le rendre désagréable à beaucoup de gens, qui veulent qu'on ait une religion qu'ils connaissent. Voudriez-vous perdre votre leçon d'arithmétique ou d'algèbre ? a-t-il ajouté. Non, non, ont répondu les enfants. Eh bien, il faut vous taire scrupuleusement, a dit Théobald. Si vous dites un seul mot de la déclaration de votre Maître, on aura avec lui des procédés malhonnêtes, et certainement il quittera Altendorf. En même temps il a promis des

ardoises, du papier, des crayons, des écritoirs, si le secret était gardé et que les leçons de géométrie et de calcul continuassent ; et moi, à qui il avait tout raconté en français, j'ai mis le doigt sur ma bouche en signe de discrétion, et cela d'un air si grave et si solennel, que la confrérie du secret, composée de trois garçons et de deux filles, en a reçu une nouvelle injonction de le garder. Sera-t-il gardé ce secret ? tous l'ont promis : trois garçons et deux filles, de treize, quatorze et quinze ans ! tous, dis-je, l'ont promis, exigeant cette promesse les uns des autres. Théobald est allé parler à l'instituteur, et lui a dit de quelle importance il était de se taire, s'il voulait vivre ici en repos et conserver un établissement qui paraissait lui convenir. Je ne suis pas bavard, a-t-il répondu ; ce n'est guère le défaut des gens de mon pays, et si l'on ne me demande rien, je ne dirai rien. On n'en a pu tirer autre chose. Supposé donc qu'on lui fasse la même question que ce matin, il ne manquera pas de faire la même réponse. Alors, que de bruit ! Les parents croiront leurs enfants souillés ; pervers, damnés, pour avoir appris d'un homme sans religion que deux et deux font quatre. Auprès de la moitié du public, Théobald en le renvoyant, n'expiera qu'imparfaitement son imprudence ; l'autre moitié criera à la superstition, à la barbarie, et les Bayle futurs, dans leurs Dictionnaires, mettront *Jan Praal* au nombre des philosophes persécutés, et *Théobald d'Altendorf* sur la liste des persécuteurs fanatiques.

Traisons un autre sujet, M. l'Abbé ; celui-ci est déplaisant.

Je vous parlais, il y a huit jours, de la disproportion que je trouvais entre certains hommes, et les honneurs qu'on leur décerne. J'y ai pensé bien souvent depuis : à mon avis, toute disproportion de ce genre est choquante, et la modestie me paraît être bienséante et nécessaire partout. On cherchait, on demandait à Cambrai l'église et la chapelle où était déposé le corps de Fénelon, et l'on s'en approchait avec respect, on s'y recueillait avec une sorte de dévotion. Je ne me souviens pas si j'y ai vu son buste. Je pensais, en regardant la pierre qui le couvre, à ses vertus, à sa douceur, à lui, à son élève. On va voir à Strasbourg le

monument du Maréchal de Saxe. Quand il serait mieux ordonné qu'il ne l'est, je l'aurais trouvé trop grand, trop bruyant, pour ainsi dire. Ce n'était pourtant qu'un homme : voilà ce que l'on pense en voyant ce fracas. Mais ce ne sont pas seulement des monuments funèbres trop superbes qui rapetissent en quelque sorte ceux auxquels on les érige : un homme, un prince vivant, m'a toujours paru petit dans un vaste palais. Je pense qu'au milieu de leur faste, les princes asiatiques se seraient montrés avec tant de désavantage, que c'était un motif de plus pour se cacher. Alors, si ne les voyant pas, l'on jugeait d'eux par leur demeure, ils devaient en imposer beaucoup. Trop de simplicité nuirait peut-être au respect du vulgaire ; trop de faste nuit à toute espèce de respect. Le fastueux, que le sort ou notre imagination dépouille de ce qui l'entoure, devient ridicule : c'est un roi de théâtre déshabillé. Peut-être ne fait-on pas assez d'attention aux effets nécessaires, immanquables, plus physiques que dépendants de la réflexion, du rapprochement de certains objets. Il me semble qu'on se sent triste dans une vaste forêt, quand même on ne peut y avoir peur. Ces arbres sont si hauts, et quoiqu'ils aient beaucoup vécu, ils vivront encore tant d'années ! Pour nous, nous ne pouvons atteindre qu'à leurs branches les plus basses ; notre automne, notre hiver va venir, et il ne reviendra point de printemps : nous n'avons que quelques instants à vivre. Dans un temple aussi, dans un temple grand et majestueux, l'homme se perd en quelque sorte, et pénétré de son néant, il s'effraie – et s'humilie devant l'invisible divinité. À la vérité, toute impression de cette espèce s'affaiblit peu à peu. Rien n'étonne toujours, rien même ne frappe longtemps. *L'accoutumance enfin nous rend tout familier.* Les organes aussi ne sont pas également sensibles chez tout le monde. Quant à moi, à moins que je ne lise ou n'écrive, je n'ai pas les mêmes pensées dans un salon fort exhaussé que dans un cabinet d'entresol, dans un grand bois que dans un petit jardin, à Vincennes qu'à Trianon, et je me suis imaginée qu'un enfant élevé dans la rue St. Honoré, ne ressemblerait pas au même enfant,

élevé près de la Sorbonne. Peut-être me trompé-je ; mais ceux qui comptent pour rien ce que j'exagère, se trompent aussi.

Hier nous parcourûmes les voyages d'Arthur Young. Il trouvait mauvais que les plus beaux des anciens châteaux de France, *eussent vue* sur des toits ; j'ai trouvé bien plus mauvais que de magnifiques châteaux modernes, châteaux d'intendants, d'évêques, de financiers, *fussent vus* si près des plus misérables cabanes. Voilà bien la plus choquante de toutes les disproportions. Comment ne craignait-on pas l'effet de ces comparaisons que l'on provoquait ? Je trouvais dans un rapprochement si monstrueux le goût choqué, le cœur blessé, la turpitude des mœurs et du gouvernement mise à nu. Quelqu'un disait à un nouveau riche : Vous soupez bien et donnez souvent à souper à vos amis : c'est fort bien fait, mais par égards pour vos voisins, mettez une sourdine à votre tournebroche. Je ne crois pas que le nivellement des fortunes soit possible, et je conviens sans détour, que je suis fort éloignée de le désirer ; mais j'espère que partout on va épargner le bruit du tournebroche à celui qui ne devra pas manger du rôti. J'espère que partout chacun voilera son luxe ; la prudence le veut. La générosité exige davantage, elle veut qu'on diminue le luxe privé, les jouissances égoïstes, et que les grandes fortunes se popularisent. Riches, si vous voulez qu'on vous pardonne vos richesses, ne vous contentez pas d'être charitables : soyez généreux. Il est difficile de donner le bonheur, mais facile de donner quelque plaisir. Amusez le pauvre, partagez avec lui vos amusements : en hiver, ayez pour lui, s'il se peut, quelque spectacle qui l'égaye ; en été, des bains qui le rafraichissent, des promenades qui le récréent. Ainsi, vous étoufferez dans son âme la réflexion triste et envieuse, et jamais il ne songera à vous arracher une fortune, à laquelle il devra quelques fleurs, dont sa pénible carrière se trouvera semée.

Ce 19. Janvier 1795.

LETTRE IX

Constance à l'Abbé de la Tour

Vous croyez donc qu'on ne peut se passer d'idoles, et vous consentez qu'on honore en Voltaire la tolérance qu'il a prêchée et inspirée ; en Rousseau, les vertus domestiques qu'il a enseignées et rendues si touchantes et si belles ! Si cela se pouvait, j'y consentirais peut-être aussi. Je conviens que chez les peuples où il n'y a point de fêtes religieuses, ni pour ainsi dire de culte extérieur, il y a beaucoup de songe-creux qui tombent, les uns dans la mysticité, d'autres dans un inquiet scepticisme, et que si l'on y est un peu plus raisonnable, on y est beaucoup plus triste qu'ailleurs. Il est en toute chose du pour et du contre, et j'ai d'autant moins le cœur à la dispute, que je vois tous les jours des raisons de douter de ce que j'avais cru indubitable : mais quant à Rousseau et Voltaire, prenez-en votre parti ; tous les Saints de la légende seraient décanonisés, que ces nouveaux demi-dieux n'en réussiraient pas davantage. On peut dire du demi-dieu comme du grand homme, qu'il n'en est point pour son valet de chambre : or tous les lecteurs sont les valets de chambre de ces gens-ci.

Je le répète : tous les jours après avoir soutenu une opinion, j'en prends une autre, et je finis par n'en avoir aucune. Les républiques, au moins celles qui ne sont pas infiniment grandes, me plaisaient beaucoup, et je redoutais la volonté d'un seul : eh

bien, je vois distinctement que tout ce qui n'est pas conçu et ordonné par un seul, puis exécuté avec une obéissance implicite et servile, va tout de travers. Quand plusieurs personnes ont en commun, ou tour-à-tour, l'initiative des projets, aucune d'elles n'affectionne le projet qui n'est pas précisément le sien ; souvent on le comprend mal, on l'adopte toujours froidement, l'exécution en est lente et imparfaite. Voyez une maison particulière, une maison de commerce, une manufacture, un vaisseau, une flotte, une armée ; tout prouve ce que j'avance. Voyez l'univers, plusieurs Dieux ne pourraient ni l'avoir fait ni le gouverner. En conclurai-je qu'il faut absolument dans un État un Maître unique, qui voulant tout ce qui est bon, puisse faire tout ce qu'il veut ? Oh ! je ne verrais point d'inconvénient à le décider. Mais où trouver un Maître, un Roi, tel que je le demande ? Et puis ses Ministres ! et puis son successeur !... Plus on y pense, plus ce gouvernement, le seul qui soit susceptible d'être vraiment bon ; fera peur, tant il aura de manières et de moyens de devenir détestable. Voici un autre sujet de douter. Quelque chose va mal, je suppose, dans cette maison-ci ou dans cette terre, certains abus se sont glissés dans la répartition des travaux ou des redevances, faut-il changer cela tout d'un coup, dût-on mécontenter ceux qui souffriraient du redressement beaucoup plus encore qu'on ne pourrait réjouir ceux qui y gagneraient ? J'étais tentée de dire, non : n'excitez pas ce grand mouvement dans les esprits ; n'essayez d'arriver au mieux possible que par degrés ; il faut se contenter de louvoyer, comme dit le sage Malesherbes en parlant de certain édit sur les protestants.

– Eh mon Dieu, quel exemple ! s'est écrié Théobald : l'édit en question, qu'on avait fait en attendant mieux, a pesé sur les Protestants tout près d'un siècle. Il ne faut louvoyer que quand on est assuré de gouverner assez longtemps le vaisseau, pour pouvoir changer à propos sa direction ; autrement on risque de le faire aller à mille lieues du port, et peut-être ira-t-il échouer contre un roc ou se perdre dans des sables.

– Oui, c’est vrai, allais-je dire ; il ne faut pas se contenter de louvoyer, il faut, à force de voiles et de rames aller droit au but, fût-ce contre les vagues impétueuses de la grosse mer.

Mais mon esprit s’est porté sans dessein sur la France, sur le monde et je me suis arrêtée, et j’ai douté, et j’ai béni mon destin de n’avoir à conduire qu’une petite nacelle, et en la conduisant mal de ne pouvoir noyer que moi. Les intrigants moins timorés, se jouent des Empires et des Peuples. Que je hais leur dangereuse audace ! Que je méprise ces âmes vides au-dedans, et cherchant toute leur existence hors d’elles-mêmes ! Leurs bonnes intentions ne sont qu’inquiétude, et leur bienfaisance n’est que vanité.

Il a passé ici plusieurs émigrés français, venant de Hollande. Joséphine qui va et vient encore, rencontra hier une femme grosse qui paraissait très fatiguée : elle la mena chez son beau-père, puis vint demander la permission de lui offrir un lit pour la nuit qui approchait. Émilie et moi nous ramenâmes Joséphine, et restâmes tout le soir avec l’émigrée, qui se trouva être une femme de très bonne compagnie. Madame de Horst y était ; elle se plaignit de son état, de son ennui. *Et moi, suis-je sur des roses !* dit l’émigrée en souriant. Madame de Horst fut la seule qui ne l’entendit pas. Eh bien, voilà une obligation que les gens sensibles et judicieux ont au deuil qui couvre l’Europe : ils rougiraient de parler de leurs pertes particulières ; ils dissimulent des maux légers et de petites humiliations. Depuis plus de trois ans, je vois, j’entends Gatimosin partout, et la plainte commencée meurt sur mes lèvres, et, dans le silence auquel je me force, mon âme se raffermir.

Émilie protège la Comtesse ; elle prétend n’avoir que si peu de mérite par-dessus elle, et en revanche tant de bonheur, qu’il serait barbare de la négliger. Théobald l’a pourtant priée de lui faire grâce de cette comparaison.

Je parlais l’autre jour de Paris, et me rappelais ce qu’à-propos du goût, vous aviez dit de ses édifices. À quoi bon, Mon-

sieur l'Abbé, les faire plus majestueux et y mettre plus d'unité et d'ensemble ? Le fripier, le perruquier, le marchand d'estampes, s'en empareraient-ils moins de la colonne, de l'architrave et du fronton ? Ces soubassements, garants trompeurs d'une grande solidité, et que l'on fait même trop hauts pour la colonnade qu'ils soutiennent, en seraient-ils moins minés et percés à jour par des peuplades entières d'habitants ? Un temps était où je trouvais tout cela plus gai, plus agréable, plus beau même que n'eussent été des édifices plus parfaits et plus respectés. La tête vivante d'un enfant, un oiseau sautant dans sa cage, une fleur, un branchage vert, me paraissaient des décorations préférables à un triglyphe, un mufle, une rosette, une feuille d'acanthé taillés par la main du sculpteur. C'est ainsi qu'est la nature, me disais-je. Dans le tronc d'un vieil arbre, l'abeille trouve une ruche ; dans son feuillage, la fauvette fait son nid. L'âme, la vie industrielle et empressée se glisse partout. Regardez l'air, il vit ; la terre, elle respire. Remuez, retournez cette vieille pierre, vous la verrez couverte d'êtres vivants... Mais, ô Ciel ! que de guêpes, de rats, de serpents, sortent de leurs repaires ! Je les ai vus prêts à se jeter sur moi ; j'ai fui, dégoûté autant qu'effrayé.

Ce 23. Janvier 1795.

P-S. Il me semble que beaucoup de choses s'expliquent par l'immense population de Paris. Il y était plus intéressant qu'ailleurs, de se tirer de la foule dont on courait risque d'être écrasé : de-là tant d'âpreté à la poursuite de la fortune et des distinctions. Il y était plus facile qu'ailleurs de se cacher dans la foule : de-là si peu de crainte du blâme et de la honte.

Si je ne réussis pas à pouvoir briller, se disait-on, je ferai en sorte de n'être pas aperçu.

LETTRE X

Émilie à l'Abbé de la Tour

Je suis chargée, M. l'Abbé, de vous apprendre un événement fort étrange. Constance n'a pas le temps de vous le mander, et ne veut pas que vous l'ignoriez quatre jours de plus que vous n'y êtes condamné, par la distance où vous êtes ; c'est un vol, dit-elle, qu'on vous ferait...

(Théobald *continue*)

Émilie vous fait trop languir. Deux petits garçons, l'un très noble, l'autre très roturier, ont été si bien mêlés et confondus, que jamais il ne sera possible de dire : voilà le fils du Comte et de la Comtesse de Horst ; voilà celui de Henri et de Joséphine.

(Émilie *reprend*)

Je vous raconterai comment cela est arrivé. La Comtesse qui souffrait depuis deux ou trois jours, sentit hier vers le soir des douleurs fort vives. Joséphine se trouvait par hasard dans sa chambre, et a voulu appeler bien vite la sage-femme qui était dans l'autre habitation. Vous connaissez les marches qu'il faut descendre ; elle est tombée, et sa chute a sans doute accéléré le moment de ses propres douleurs. Deux heures après, la Comtesse est accouchée d'un fils, que la sage-femme, pressée d'aller auprès de Joséphine, s'est contentée d'envelopper dans des

langes et des couvertures préparées pour cela ; puis elle l'a posé sur un lit de repos, défendant à Madame Lacroix, qui était là, de le toucher en aucune manière ; et dès que la Comtesse a été arrangée dans son lit, elle a couru à Joséphine, qu'elle a délivrée aussitôt. Des langes et des couvertures semblables à celles qui enveloppaient l'autre petit garçon, ont été jetées autour de celui-ci ; et comme la sage-femme trouvait la chambre de Joséphine moins chaude que celle de la Comtesse et que l'air était très froid, elle a aussitôt porté cet enfant auprès de l'autre, ordonnant expressément qu'on ne les découvrit, qu'on ne les touchât pas : alors elle est retournée auprès de Joséphine et lui a rendu les soins nécessaires. Sur ces entrefaites le Comte est arrivé de voyage, et sachant que sa femme venait d'accoucher, il est entré bien doucement dans sa chambre. Comme elle ne parlait pas, il a cru qu'elle dormait, et n'a osé lui parler ; mais ayant aperçu un enfant, il l'a pris ; puis un autre enfant, il l'a pris aussi, les reposant et les reprenant tout-à-tour et au hasard, et dérangeant ce qui les couvrait, sans faire aucune attention à la manière dont ils avaient été placés.

– Elle en a donc fait deux ? a-t-il dit tout bas à Mathilde qui était près du lit de la Comtesse.

Celle-ci qui ne dormait pas, a dit :

– Non, assurément ; un est déjà trop, et fut-ce un ange que j'eusse mis au monde, la douleur en passe le plaisir. Mais donnez-moi mon fils, que je le voie.

– Lequel des deux est le vôtre ? a dit le Comte.

Vous devinez le reste. Au milieu des cris, des pleurs, des évanouissements de la Comtesse, la sage-femme disait :

– Pourquoi le toucher ? je savais comment je les avais posés, l'un au pied du lit, l'autre à la tête.

L'excuse du Comte était toute simple ; celle de Mathilde était prise dans le respect qui lui fermait la bouche. Comment

oser dire à M. le Comte qu'il ne fallait pas toucher ces enfants ? Je pense que tout le blâme du quiproquo tombera sur Constance et sur moi, qui n'avons mis aucune différence entre les langes de l'enfant de qualité et ceux de l'autre enfant.

Constance a passé la nuit auprès de la Comtesse et a pleuré avec elle. Théobald y est allé ce matin et elle a ri avec lui.

(Théobald *continue*)

Oui, elle a ri, j'ai ri, Héraclite aurait ri. Eh, le moyen de ne pas rire en imaginant les effets bizarres, les embarras ridicules qui naitront de cet inextricable imbroglio ! *Qui-pro-quo*, n'en déplaît à ma femme, n'est pas le mot. *Qui* et *qui* (car ici nous parlons latin) ne sont pas pris l'un pour l'autre, ne prennent pas la place l'un de l'autre : ils entrent tous deux dans le monde de front, et sans qu'on puisse même placer l'un à gauche et l'autre à droite. Jamais il n'y eut d'égalité pareille, malgré ce que bien des gens appellent une grande inégalité.

On croit que le chagrin empêchera qu'il ne vienne du lait à la Comtesse ; mais Joséphine en a déjà ; déjà elle a fait téter les enfants, et elle a dit que s'il lui vient du lait en abondance, comme elle s'en flatte, elle demandera à les nourrir tous deux. Le Comte le sait et en est touché. Sa femme seule se désole et tient des propos dignes de son mauvais sens. On lui parle comme à un enfant sot et ridicule.

– Le plus beau, disent les commères du village, sera sûrement le vôtre : laissez faire, dans quelques mois on reconnaîtra la petite Excellence à sa bonne mine.

Il a été fait mention aussi de la force du sang. Le sang parlera, disent les plus pédantes de nos matrones. Jusqu'ici le sang n'a dit mot au cœur de la Comtesse. Elle a voulu que j'entrasse chez elle pour recevoir ses doléances, et se faisant donner les deux enfants :

– Voyez, disait-elle, comme celui-là tord la bouche, ce ne peut être mon fils ; mais l'autre crie ; quelle voix aigre ! mon fils ne crierait pas comme cela.

Je les ai portés à Joséphine, qui leur a tendu des bras de mère.

– Mon Dieu ! m'a-t-elle dit, je crois qu'ils sont à moi tous deux.

Ils seront baptisés l'un comme l'autre. Théobald, Alexandre, Henri ; né de... puis les noms des quatre Pères et Mères. Ma Mère veut les élever. Pour le reste, la chambre de Wetzlar en fera ce qu'il lui plaira.

Ce 30. Janvier 1795.

LETTRE XI

Constance à l'Abbé de la Tour

La Comtesse se distrait, se console, prend soin de sa taille et de ses cheveux, et croit n'avoir point d'enfant. Joséphine a deux enfants, qu'elle soigne et nourrit avec une tendresse égale.

C'est tout de bon que Madame d'Altendorf les adopte. Dès que Joséphine cessera d'être leur nourrice, Madame Hotz sera leur bonne.

– Émilie, dit Madame d'Altendorf, aura, j'espère, ses propres enfants à élever, et ne devra pas être contrariée, comme il arrive trop souvent, par la faiblesse d'une grand-mère. Il est bon, par conséquent, que cette grand-mère soit occupée d'un autre soin. D'ailleurs, le gouvernement de la maison va bientôt regarder Émilie, et il faut que Joséphine l'y puisse aider : c'est donc à moi et à Madame Hotz que l'éducation de ces deux équivoques enfants est dévolue. Je me charge de les mettre en état de vivre de leurs talents ou de leur travail, et s'ils n'ont ni talent ni activité, de leurs rentes.

Voilà un arrangement aussi raisonnable que généreux, et en voici la petite pièce. Deux jumeaux sont nés l'avant-dernière nuit, et leur mère est morte en couche ; l'un est un garçon, l'autre une fille : leurs parents sont dans un dénuement total. Je les ai donnés à nourrir à une femme qui demeure avec son mari

dans une maison écartée, et je lui payerai une fois plus d'argent qu'elle n'en demandait, à condition qu'on appelle *Charlotte* le garçon baptisé *Charles*, et *vice versa*, les habillant précisément l'un comme l'autre. Ces gens étaient Moraves et se sont lassés du gouvernement des Moraves, mais non de la simplicité et de l'austérité de leurs mœurs ; ils vivent presque seuls. La femme file, coud, tricote ; le mari laboure, et fait des ouvrages de menuiserie. Nous verrons si la vraie Charlotte tricoterait, sera fine et gentille, coquette et caressante ; si le vrai Charles prendra le rabot et le hoyau, s'il sera franc, brave, un peu brutal et fort batailleur. Je compte qu'ils pourront vivre jusqu'à l'âge de douze ou quatorze ans sans se douter de rien ; et si le garçon alors a l'esprit et l'humeur d'une fille, la fille l'humeur et l'esprit d'un garçon, je le fais savoir partout, et j'espère qu'on en dira beaucoup de pauvretés de moins sur les caractères essentiellement différents et les facultés distinctives des deux sexes. Adieu notre exclusive délicatesse d'imagination, nos lumineux aperçus et ces saillies si heureuses qu'elles atteignent aussi haut que les plus sublimes efforts de la raison : nous serons d'autant moins dispensés de raisonner que nous n'en serons plus jugés incapables. Je n'ai jamais eu foi à nos privilèges ni à nos désavantages naturels, et mille fois j'ai cru avoir démontré la fausseté des uns et des autres, en faisant remarquer à chacun qu'il connaissait au moins une femme qui avait plus de force de raison, et une autre qui avait moins de délicatesse d'esprit que tel homme faible, que tel homme délicat de sa connaissance. Cela devait suffire, et il devait être prouvé pour chacun, qu'il n'y avait rien dans la qualité d'homme et de femme qui déterminât quoique ce soit relativement à nos facultés intellectuelles. Mais à un argument sans réplique, on ne laisse pas d'avoir mille choses à répliquer, et à la fin, pour argument dernier, on en vient à vous dire que cette différence (prétendue) entre le caractère de l'homme et de la femme est un bienfait de la nature. — Toute femme que je sois, je ne me laisse pas persuader un fait par l'utilité dont il pourrait être.

À propos, ce n'est pas avec notre Batave qu'on aura besoin d'ajouter rien à un argument concluant : il ne permet pas qu'on s'arrête un instant à chercher de nouvelles preuves de ce qui est prouvé. Lorsqu'une proposition d'Euclide vient d'être démontrée :

– Avez-vous compris ? dira-t-il à chaque écolier.

Si l'on dit *non*, il recommence ; si *oui*, on passe aussitôt à autre chose ; et ne pensez pas que ce soit pour les seules mathématiques, c'est sur tous les objets et dans toutes les affaires qu'il en use ainsi. Hier un de ses écoliers voulant chercher une seconde fois sur une table ce qu'il n'y avait pu trouver une première, il l'arrêta net.

– Avez-vous cherché attentivement ou avec distraction ?

– Attentivement.

– Avez-vous acquis quelque nouveau sens depuis cette recherche ?

– Non.

– Eh bien, c'est une chose faite ; si vous cherchez une seconde fois, rien n'empêche que vous ne cherchiez une troisième, une quatrième et toute votre vie.

Hier aussi un enfant ayant dit à d'autres qu'il avait soufflé un vent du Nord, montra de la neige jetée du Nord au Midi, et voyant qu'on n'était pas persuadé, il cherchait d'autres preuves.

– Finissez, lui dit le Maître ; avec ceux qui se refusent à l'évidence, il ne faut point argumenter.

Ce matin, en entrant à l'Orangerie, on a vu sur la terre d'une caisse d'oranger des traces de souris :

– Allez vite, a dit le Maître, allez avant que la leçon commence, demander au Jardinier des trappes que nous poserons tout à l’heure.

Le petit garçon cherchait, chemin faisant, d’autres traces de souris, et en marchait moins vite :

– Allez donc, lui a crié le Maître, j’ai bien peur que vous ne soyez un sot, car le plus petit bout d’oreille prouve l’âne aussi bien que le corps de l’animal tout entier.

En sortant de l’orangerie, nous avons vu que le vent avait ébranlé une petite maison de bois où l’on tient du charbon.

– Il faut étayer ceci, a dit le hollandais : vite, qu’on aille chercher des poutres et des pierres.

Les poutres ont été appuyées contre la maisonnette, les pierres ont affermi les poutres.

– Voilà qui est bien solide à présent, a dit le plus intelligent des jeunes ouvriers, et en même temps il est allé chercher encore quelques pierres.

– Que faites-vous, a dit le Maître ?

– C’est pour plus de sûreté.

« – Allez remportez cela tout de suite ; en toute chose plus qu’assez est de trop.

Que dites-vous, Monsieur l’Abbé, de ce laconisme ? Il fait main basse sur beaucoup d’inutiles longueurs, il gagne du temps, et resserrant la pensée, il la rend plus distincte : mais n’aurait-il point quelque chose de téméraire et de trop tranchant ? Savons-nous bien si assez est assez ? si le bout d’oreille qui nous paraît d’un âne, n’est pas d’un mulet ? Le proverbe qui dit : deux sûretés valent mieux qu’une, n’aurait-il pas plus de sagesse et ne conviendrait-il pas mieux à l’imperfection des facultés humaines ?

(Théobald *continue*)

J'avoue que cet hollandais m'en impose et m'amuse ; mais je tremble de l'effet que cet homme pourra produire sur les esprits de la *Confrérie du secret*, comme l'appelle Madame de Vaucourt. Il parle mal, mais point gauchement, notre langue, et il semble que sa dure énergie fasse plus d'impression au moyen de ce langage bizarre, que s'il s'exprimait comme ces enfants entendent que chacun s'exprime. On l'écoute vraiment comme un oracle, et je doute que ceux qui savent qu'il n'a point de religion, en veuillent avoir une. Ils seront incrédules par fanatisme, et à force de croire en *Jan Praal*, ils refuseront de croire en Dieu. L'homme est si singe ! il semble qu'on ne connaisse la raison qu'autant qu'il le faut pour en parler, et point comme il le faudrait pour se laisser guider par elle.

Nous sommes fort en goût de métaphysique expérimentale. D'abord les deux petits Théobald, car mon nom étant neutre, on l'a préféré, pour l'usage, à ceux des deux pères : on verra si élevés l'un comme l'autre, quelque chose annonce chez l'un la noblesse, et décèle chez l'autre la roture. Voilà une expérience forcée, et la chose, selon moi, n'avait pas besoin d'éclaircissements *ad hoc* ; on sait ce qui en est. Puis les deux jumeaux : on verra si élevés de la même manière, mais sous une dénomination qui les puisse tromper, à un certain point, et donner à leurs esprits une direction contraire à la direction accoutumée, on verra, dis-je s'ils démentent les opinions reçues. Je pense que non, Constance pense qu'oui. C'est ici un véritable *quiproquo*, arrangé tout exprès pour faire une expérience. Mais ces expériences sur l'enfance ne nous suffisant pas, nous en avons entrepris deux sur l'âge mur. La première est de l'invention d'Émilie. Un homme originaire d'Altendorf, né à Berlin, valet de chambre dans sa jeunesse d'un homme en place, puis précepteur d'un Prince, puis mari d'une comédienne Française, puis c... et maître de langues, puis ivrogne et mendiant, vient d'arriver, apportant des preuves de son origine altendorfienne : son incon-

duite et sa pauvreté n'ont malheureusement pas besoin de preuves.

– Qu'il se fasse cordonnier, a dit ma femme.

– Mais il a quarante-cinq ans au moins.

– N'importe. Helvetius soutient, dites vous, qu'on peut devenir tout ce qu'on veut, pourvu que l'on ait des motifs suffisants.

– Oui, de jeunes gens.

– Il se fonde sur la parité qu'il y a entre le cerveau et les sens du sot et de l'homme habile : or cet homme-ci a la vue fort bonne, il n'est ni imbécile ni paralytique, c'est tout ce qu'il faut ; et quant au motif suffisant, vous trouverez bon que je le lui fournisse, en payant sa pension pendant son apprentissage, et une provision de cuir, s'il me fait dans un an, tout juste, une excellente paire de souliers.

– À la bonne heure, Émilie.

Et l'ex-demi-littérateur rhabillé et restauré, est établi déjà chez un fort bon cordonnier du village. Mon père a trouvé cet arrangement si plaisant, qu'il en a fait un tout semblable pour un valet de brasserie, de même âge que le littérateur, invalide et dans la même position ; mais si peu littérateur, qu'il ne connaît pas les lettres de l'alphabet. Celui-ci renfermé dans une chambre pendant un an (s'il était libre il irait boire), doit y apprendre à lire et à écrire, avec promesse, s'il réussit, d'avoir un petit emploi qui lui donnera du pain pour le reste de ses jours. Émilie triomphe d'avance avec mon père, d'un succès qui me paraît encore fort douteux.

– Qu'on ne vienne plus nous dire, s'écriait-elle tout à l'heure : je suis trop vieux pour me corriger, je suis trop vieux pour m'instruire.

Madame de Vaucourt vous a parlé de nos établissements, de mes projets ; qu'elle seconde avec zèle, quoiqu'elle croie peu à leur utilité ; elle vous a dit que je chercherais des livres, et qu'en un besoin j'en ferais, pour le peuple d'Altendorf. Je serais bien aise que les meilleurs esprits de l'Allemagne m'aidassent dans ce dessein, et le rendissent utile et précieux à l'Allemagne entière. Déjà je me suis occupé de tout ceci ; j'ai commencé le travail, j'ai ébauché l'invitation projetée, et j'enverrai à un Libraire d'Altona ce qui suit, pour être publié incessamment.

Dictionnaire politique, moral et rural ; ou explication par ordre alphabétique des termes les plus usités.

Nota Bene. Une feuille in-4° semblable à celle-ci, paraîtra gratis tous les Dimanches matin chez les principaux Libraires d'Allemagne. Il s'en imprimera cinq cent exemplaires, et nous comptons avec joie sur les contrefaçons. Suivra l'invitation aux bons esprits Germains de m'aider à exécuter mon projet ; mais sous la réserve expresse que je pourrai, non altérer ce qu'on m'enverra, mais le simplifier, l'abréger et même le supprimer entièrement.

Je vais, *pour vous*, Monsieur l'Abbé, ranger mes articles comme ils seraient rangés dans un Dictionnaire français. Vous comprendrez qu'ils le seront tout autrement dans ma feuille allemande.

ÂME. C'est ce qui rend vivant tout ce qui vit, et en particulier, c'est ce qui rend l'homme susceptible de douleur et de plaisir, de joie et de chagrin, de volonté et de réflexion. L'âme n'a pu parvenir à connaître sa propre nature. L'Évangile nous apprend qu'elle est immortelle, et déjà, avant l'Évangile, les plus sages philosophes l'avaient pensé et écrit.

BÂTIR, est une chose si hasardeuse, si dispendieuse, qu'il faut s'en abstenir si l'on peut, et se contenter de la maison de ses

pères. Si toutefois vous y êtes forcé, revoyez mille fois le plan et le devis avant de mettre la main à l'œuvre. Quantité de maisons ont été vendues avant d'être achevées, faute d'argent pour les finir. Voulez-vous habiter votre maison avec satisfaction ou la pouvoir revendre sans perte ? Bâissez en bon air et solidement ; ne vous livrez à aucune fantaisie bigarre, mais recherchez l'élégance qui résulte de la symétrie et des plus belles proportions. Pour bien faire, il faudrait que d'habiles architectes présidassent aux plus chétifs bâtiments. C'est une grande erreur de croire qu'il n'y ait que les colonnes et les pilastres, que les temples et les palais qui soient du ressort de l'architecture. Au défaut d'architecte, prenez conseil des livres : vos voûtes alors ne s'enfonceront pas, vos murs ne se fendront pas, vous opposerez quelque abri aux vents pluvieux de l'Ouest, et leur ouvrirez le moins que vous pourrez vos portes et vos fenêtres.

CALAMITÉ. La peste, la fièvre jaune, la famine, un Prince inepte, un ministère corrompu, des tribunaux iniques, les mouvements qu'excitent certains ambitieux qui veulent à tout prix sortir de leur obscurité, sont des calamités également désastreuses. Opposez d'abord la patience à un mal qui n'est connu qu'à demi, qui cessera peut-être de lui même, et auquel des remèdes mal choisis et violents, donneraient un degré de force et de malignité de plus. Si au lieu de cesser il augmente et devient insupportable, quel conseil vous donnerais-je ? Il n'en faut prendre que de la sagesse et du mépris de la mort.

DIMANCHE. C'est le premier jour de la semaine. Les Chrétiens l'ont consacré au culte, au repos et aux récréations décentes. Il paraît que dans les commencements du Christianisme, on ait voulu à la fois abolir le Sabbat et le remplacer. L'abolir, pour mieux faire oublier le Judaïsme, et parce qu'il eût été difficile en conservant le Sabbat, d'en faire disparaître la trop minutieuse observance : le remplacer, parce que l'institution en était bonne. En effet, c'était un jour arraché à la tyrannie d'un maître et à celle de notre propre avidité ; c'était un jour donné à la san-

té pour réparer des forces épuisées ; à la réflexion, pour sortir de l'étourdissement que cause un travail assidu ; à l'amitié, pour favoriser ses douces communications. Il est bien vrai que le Dimanche on joue, on s'enivre, on se bat plus que les autres jours ; mais de quoi le vice n'a-t-il pas abusé ? Chaque Dimanche la propreté rétablie, redonne à l'humble cabane un aspect plus riant, ôte à la vieillesse quelque chose de sa difformité, et rend à la jeunesse son éclat et son charme. Chaque Dimanche les enfants se rapprochent de leurs pères et mères, l'amant retrouve sa maîtresse et partage avec elle des jeux que leurs parents ont le loisir de surveiller. Conservons le Dimanche. Est-ce trop d'un jour sur sept pour adorer Dieu, penser à soi et se réunir fraternellement avec ses semblables ?

ENTHOUSIASME. Ce que le vieillard approuve, ce que l'homme d'un esprit mûr admire, le bouillant jeune homme en est enthousiasmé.

FAUCON. C'est un grand seigneur, un conquérant, un corsaire parmi les oiseaux. Il se laisse attraper par plus fin que lui ; alors captif et obligé de brigander pour un maître, il n'a plus de sa proie que ce qu'on veut bien lui en abandonner. Que ne s'échappe-t-il, dira-t-on, quand il est au haut des airs ? le fauconnier pourra-t-il le suivre ? Hélas ! il a perdu l'instinct, le goût de la liberté : d'ailleurs, que ferait-il parmi ses semblables ? façonné à la dépendance et dégradé, il ne pourrait plus trouver de compagne ni d'ami ; il faut qu'il serve. Sa vieillesse, si toutefois on le laisse vieillir, sera abreuvée de dégoûts : inutile et négligé, il vivra parmi de jeunes esclaves dont les plumes seront encore luisantes, dont le chaperon sera encore neuf, et qui imprévoyants de leur propre sort, se riront de sa misère et de sa caducité. *Voyez l'histoire de France ; voyez l'histoire Romaine ; jetez aussi un coup d'œil sur les Cours existantes, les vieux et les jeunes courtisans etc., sur la Pologne etc.*

GÉNÉROSITÉ. Je ne voudrais pas qu'un négociant fût généreux, j'aime mieux qu'il soit scrupuleux. Je ne voudrais pas qu'un magistrat fût généreux, j'aime mieux qu'il soit intègre. Je voudrais encore moins qu'un roi fût généreux, parce que d'ordinaire un roi fait bourse commune avec ses sujets ; j'exige qu'il soit ménager. C'est à mylord un tel, au cardinal un tel, à Don Charles Ignace un tel, c'est au Feld-maréchal comte, baron un tel, à l'être. Dussent leurs héritiers, enfants, neveux me maudire, je les inviterai à donner noblement, avec grâce et sans ostentation. La générosité donne autrement que la charité, autrement que la prodigalité : elle apprécie ce qu'elle donne, et le trouve toujours au-dessous de ce qu'elle voudrait donner. J'ai lu dans St. Foix, ce que dit Meserai de la première femme de Henri IV. *Vraie héritière des Valois, elle ne fit jamais don à personne sans excuse de donner si peu.* Et j'ai pensé, voilà une Princesse généreuse. J'ai trouvé des âmes très généreuses chez des gens très peu opulents : ils se cachent des riches avares qui les feraient déclarer fous s'ils découvraient leur noble imprévoyance et l'oubli total d'eux-mêmes dans lequel ils tombent quelquefois.

HUMEUR, (*mauvaise*) Ici je transcrirai l'admirable lettre de Werther, sur la mauvaise humeur.

IF. Les rangées d'ifs, les allées d'ifs taillés en pyramide, avaient leur physionomie correspondante à celle des pont-levis, des tours à créneaux, des vastes et obscures salles de nos aïeux, comme les bosquets de roses et de jasmin ont la leur et répondent à nos cabinets, à nos boudoirs ornés de pots-pourris et de figures de sève. Noblesse antique, rois, princes, n'arrachez pas vos ifs avec trop de soin, et ne changez entièrement des mœurs qui d'accord avec les opinions, vous placèrent où vous êtes. La triste pédanterie de Jaques premier ne compromet pas les Stuart comme la joyeuse dépravation de Charles second. Louis XI et Richelieu avaient abaissé les grands par leur politique ; Louis XIV les subjuguait par les fastueux plaisirs de sa Cour ; le Duc-

Régent les avilit par la licence qui n'est autre chose qu'une extrême liberté de mœurs. Il me semble qu'un Prince bon vivant et une Princesse facile et folâtre, offrent la choquante contradiction du respect qu'on exige et du mépris qu'on excite.

LIBERTÉ. Oh quel mot ! on ne l'entend point ; personne ne l'explique. C'est un drapeau tout barbouillé ; mais sitôt qu'il se déploie, on marche pour le suivre à toutes les vertus, à tous les crimes et à la mort.

MANIE. Demi-folie. Elle rend l'homme qui en est atteint, plus ridicule que malheureux, et ennuie les autres plus qu'elle ne les tourmente. Celui qui dans ses rêves voit des prédictions est fou ; celui qui les raconte régulièrement, n'est que maniaque : celui qui confie sa vie à un charlatan est fou ; celui qui pour le moindre mal court au médecin, n'est que maniaque. Les grands ont des manies dont personne n'ose les avertir : l'un est amoureux de sa figure, l'autre aime les chiens, un troisième les uniformes, un quatrième les beaux-esprits qu'il n'entend pas et qui en prose et en vers se moquent de sa manie. Il me semble que Frédéric II, tout grand homme qu'il était, avait la manie d'étonner l'univers par une rare réunion de talents : Allemand, il voulut écrire en français, Roi, conquérant, législateur, il voulut être poète. Jamais Voltaire ne le flatte plus adroitement que lorsqu'il lui dit :

À Salluste jaloux je lirai votre histoire,
À Lycurgue vos lois, à Virgile vos vers.

Frédéric II me paraît avoir pris Julien l'apostat pour modèle : mêmes vrais talents, même ostentation de talents.

MODÉRATION. Qu'un homme pieux et doux me la recommande au nom de la religion, qu'un homme sage et plus âgé que moi m'y exhorte au nom de l'expérience, j'écoute, je me soumets ; ou si ma passion résiste, combat, et remporte une

malheureuse victoire, je reviens humilié rendre hommage à des conseils trop mal écoutés, et promettre qu'une autre fois je serai plus docile : mais qu'un homme lourd et froid me prêche la modération, je crois voir la tortue ou le limaçon vanter la gravité et la lenteur. Oh ! taisez-vous, vous qui n'êtes pas en droit de vous faire écouter : ne venez pas gâter une cause si belle, et rendre ridicules les maximes les plus salutaires. La modération raccommode ce que gâtent les passions ; elle prend un juste milieu entre deux extrêmes également nuisibles ; elle empêche qu'on ne brûle pour sécher, qu'on n'arrête un incendie par un déluge ; elle est amie de l'impartialité ; elle amène avec elle la réflexion et les biais heureux et la douce persuasion qui concilie les esprits les plus opposés. Qu'on ne la confonde point avec l'indifférence : celle-ci se retire quand l'autre s'avance, et vient au milieu du tumulte et du bruit ramener la paix et le bon ordre.

Ici je citerai Virgile, je rappellerai la comparaison que fait ce poète, à propos de Neptune tançant les vents déchaînés : Tel qu'au milieu d'une multitude agitée un homme sage etc. *Ille régit dictis animos, et pectora mulcet...* La modération, à la vérité est plus douce et moins imposante que Neptune ; mais cela ne rendrait pas la comparaison moins belle ni moins juste ; au contraire, si elle produit avec douceur l'effet de l'autorité menaçante, c'est son triomphe le plus beau, et rien ne fait mieux sentir combien elle diffère de l'indifférence.

NATURE. Le sauvageon est naturel, sans doute ; mais c'est aussi la nature qui donna à l'homme la pensée et l'art de greffer la pêche perfectionnée, sur le sauvage amandier. On sépare mal-à-propos la société d'avec la nature ; Fergusson l'a dit avant moi, et de cette distinction illusoire il naît des déclamations qui ne sont qu'éloquentes. Est-il quelque chose hors de la nature où nous ayons puisé nos institutions sociales, nos vices et nos erreurs ? Nous ne pouvons pas plus nous écarter des lois de la nature que nous ne pouvons enfreindre celles du destin. Si cependant Rousseau et les autres appellants de la société à la nature,

ont une idée distincte, si tout de bon ils voudraient en revenir à un état antérieur à nos institutions, je ne vois pas qu'autre chose qu'un déluge universel pût les satisfaire.

OBLIGATION ou DEVOIR ; s'explique si différemment par ceux qui exigent et ceux de qui l'on exige, que je n'en dirai rien : seulement j'exhorte les deux parties qui auront contracté ensemble, à se consulter et à s'en croire mutuellement à un certain point, sur les *obligations* respectives.

POMMES DE TERRE. Pour croître elles demandent peu de culture ; pour être bonnes à manger, elles demandent peu d'apprêt : voilà leur inestimable mérite. Prétendre en faire du pain, de la pâtisserie ; du savon, de l'amidon, c'est perdre son temps et en faire perdre à d'autres. Il est beaucoup d'ingénieuses futilités.

En voilà assez, Monsieur l'Abbé, pour vous faire connaître mon projet. J'ai encore des matériaux en réserve, et en attendant qu'on vienne à mon secours, je rassemblerai de quoi remplir trois ou quatre feuilles, revenant à l'alpha quand je serai allé jusqu'à l'oméga. L'âne sera bien traité ; car pour lui je traduis Buffon, comme j'ai copié Goethe. Au mot cabale, je m'efforce d'en déguster ceux même en faveur desquels elle s'agiterait. À l'article FÉROCE, je conjure les Princes, sous peine d'en mériter l'épithète, de ne chasser plus qu'aux loups et aux sangliers, DÎME : j'en prends le parti comme du moins onéreux de tous les impôts : puis j'impose le riche en faveur du pauvre ; j'exige qu'il donne au pauvre la dîme de ses revenus. C'est une dette, qu'il la paye : il sera libre, après cela, de donner davantage pour le plaisir de son cœur, GOUTTE : je félicite l'artisan et le laboureur qu'elle dédaigne de tourmenter : ensuite je prétends qu'elle ne remonte point du pied à l'estomac, comme nous montons d'un étage de nos maisons à l'autre, et j'exhorte les médecins à détruire quantité d'erreurs qui ne nous viennent que d'expressions figurées entendues littéralement : ces erreurs entraînent des pratiques absurdes et dangereuses. Je vois des gens avaler

beaucoup de choses qu'ils destinent à *adoucir* immédiatement une poitrine *irritée*, sans penser du tout qu'elles seront interceptées par l'estomac, et que si elles sont mal digérées, elles nuiront à tout le corps. Les *régénérateurs* de la société ont fait des méprises toutes pareilles.

HAMEAU. Je vais pour clôture vous donner cet article tout entier. Si l'on pouvait éloigner d'un hameau la misère extrême, il serait habité par l'innocence et le bonheur. Des voisins se connaissent, tout le monde pourrait s'entre-aimer, car tout le monde se connaîtrait. Le malheur d'un seul individu y serait l'affliction de tous. Dix ans, vingt ans pourraient s'écouler sans que le squelette hideux y vint frapper à la porte d'aucune cabane. On y oublierait qu'il faut souffrir, et que la terre est une vallée de larmes. À Londres, à Paris, la douleur et le deuil se promènent partout, et à chaque pas on entend crier *memento mori*.

En écrivant ceci, Monsieur l'Abbé, j'ai trouvé l'Empire d'Altendorf encore trop grand. C'est dans un hameau que je voudrais vivre cent ans avec Émilie.

(Madame de Vaucourt *prend la plume*)

Je ne vois dans ce que je viens de lire que trois ou quatre articles, à savoir, *Âme*, *Bâtir*, *Dimanche*, *Pommes de terre*, qui conviennent à ceux auxquels la feuille est principalement destinée. Il est à souhaiter que dans la suite on les perde plus rarement de vue. Il y aurait quelques autres critiques à faire. Pourquoi peindre la générosité d'une manière si incomplète ? *Donner n'est pas tout*. Parler, se taire, agir, s'abstenir d'agir, pourrait être selon l'occasion l'effet d'une générosité sublime, et il n'y a pas jusqu'à recevoir qui ne fût quelquefois très généreux.

LETTRE XII

Constance à l'Abbé de la Tour

Ce 12. Février 1795

Émilie craint l'approche de l'armée anglaise ; plusieurs de ses parents sont dans cette armée.
.
et poussant la prévoyance encore plus loin.
.
Elle a d'abord témoigné ses craintes à sa belle-mère, et nous a ensuite parlé à tous avec tant de raison, de délicatesse et de sensibilité, qu'elle aurait gagné nos cœurs s'ils ne lui avaient pas déjà appartenus. Théobald la regardait comme s'il l'eût vue pour la première fois : il parlait d'elle comme s'il n'en eût jamais parlé.

– Ma mère, disait-il, avouez que j'ai la meilleure comme la plus aimable des femmes. Combien je vous aime, ô mon Émilie, et combien je vous admire ! Vous me rendez aussi vain que vous me rendez heureux.

« Nous irons habiter, Émilie et moi, une petite ville où nous espérons n'être connus de personne. Le seul Lacroix viendra avec nous. Nous n'écrirons point et ne recevrons rien par la poste. Des paysans nous apporteront des nouvelles d'Altendorf.

Dans ce moment il vient d'être résolu que nous emmènerions le vieux Baron ; sa femme reste avec Théobald, les enfants et Joséphine. Celle-ci est désolée.

– Eh mon Dieu, disait-elle tout à l'heure, si ma Maîtresse s'accoutumait à être servie par une autre que moi !

Je lui ai promis d'être l'unique chambrière d'Émilie ; ce qui malgré mon zèle lui laissera beaucoup à désirer. Théobald et Émilie font de vains efforts pour dissimuler leur extrême tristesse : l'un ne reste, l'autre ne va que pour assurer le repos de tout ce qui lui est cher. Voilà ce qu'ils ont répété mille fois. À peine sont-ils bien résolus.

– Il me semble, me disait Émilie il n'y a qu'un instant, que dès que je serai montée en voiture, j'en descendrai et rentrerai ici avec vous ; ne m'en empêchez pas si telle est ma folie. Oh j'ai tort ; je vous supplie, au contraire, de m'obliger à partir.

– Non, a dit Madame d'Altendorf, vous serez libre toujours, et si je vous vois revenir une heure après être partie, ou le soir, ou le lendemain, je vous recevrai à bras ouverts.

– Sans doute, a ajouté le vieux Baron : vos motifs sont les nôtres, et nous changerons tous de pensée si vous prenez une autre résolution.

Cette bonhomie extrême qui dans un autre moment nous aurait peut-être un peu divertis, nous a fait fondre en larmes. Théobald n'y pouvant tenir, est sorti du salon.

– Mon père, ma mère, a dit Émilie, croyez que si dans un autre départ je fus coupable, j'expie bien ma faute par celui-ci.

– Vous coupable ! a dit le Baron ; vous n'y pensez pas, et l'idée n'en est venue à personne.

La Baronne l'a embrassée, en lui disant :

– Ne voyez-vous pas que vous nous rendez tous heureux ?

Adieu, Monsieur l'Abbé. Nous partons demain avant jour.

J'ai encore le temps de répondre à votre lettre que je viens de recevoir. Vous me demandez si l'extrême rectitude de Théobald ne cause point quelques disputes entre lui et moi. Aucune. Dans le fond je suis de son avis, bien plus qu'il ne paraît. Trouvant fâcheux, pénible, et souverainement inutile, d'exiger la perfection tout haut et ostensiblement, je l'aime et la désire, et pour tout dire, je l'exige au-dedans de moi. L'expérience m'ordonne de m'attendre à des mécomptes, à ce sujet, de la part de ceux qui jusqu'ici m'ont inspiré une estime sans mélange ; mais je ne puis m'empêcher de compter sur eux, et je serais au désespoir s'ils réalisaient des inquiétudes que je trouverais raisonnable d'avoir plutôt que je ne les ai. Combien je pourrais devenir malheureuse ! L'image d'Émilie dépravée, m'épouvanterait encore plus que celle d'Émilie mourante. Dieu me préserve d'avoir à pleurer ses vertus ! Joséphine elle-même, quoique je ne compte pas absolument sur elle quant à ce qu'on appelle vertu chez les femmes, m'affligerait si je la voyais retomber dans le vice opposé. Malgré ce que je lui devais de reconnaissance, malgré ses excellentes qualités, malgré ce que sa jolie personne avait d'attrait et de charmes, j'avais peine dans les commencements à vaincre le dégoût que m'inspirait son désordre. Je le cachais ce dégoût ; aujourd'hui il est détruit. Pauvre Joséphine ! Henri laisse entrevoir quelquefois qu'il voudrait bien qu'elle n'eût point entendu *la route de Brème*. Il aime, dit-il, la mer et les voyages maritimes : il pense que l'Amérique est le meilleur de tous les pays. Hier on lui demandait, en voyant les deux petits Théobald au sein de leur charmante mère, lequel des deux il croyait être le sien.

– Oh, que sais-je ? dit-il en s'éloignant ; l'un comme l'autre, peut-être.

J'ai su cette dure anecdote de Joséphine elle-même, auprès de laquelle je vins un moment après. Je lui demandai la cause

des grosses larmes que je voyais tomber de ses yeux sur les visages innocents de ses deux nourrissons. Elle cache ses chagrins à Émilie, de peur qu'elle ne prenne Henri en aversion, ce qui serait très fâcheux, car Henri est entièrement dévoué à son Maître. Joséphine donnerait beaucoup pour avoir été plus sage, et moi, Monsieur l'Abbé, quoique j'aime ma fortune, à cause de l'usage que j'en fais, j'en donnerais les trois quarts pour qu'il me restât de moins fâcheux souvenirs de ceux à qui je la dois. Je la regarde comme bien à moi, cette fortune ; croyez qu'autrement j'y renoncerais, et j'ai pourtant un grand besoin d'elle pour me distraire et m'étourdir. Oh ! la rectitude est bonne. Je n'aurai point de dispute avec Théobald. Je respecte tous les scrupules, les scrupules religieux, les scrupules de l'honneur, enfin tous, ceux même qui n'auraient point de nom, et jusqu'à la soumission à des lois que rien ne sanctionnerait. Mon esprit, si ennemi de tous les autres galimatias, respectera toujours celui-ci. J'aimerai toujours à voir l'extrême délicatesse se soumettre à des règles qu'elle ne peut définir, et dont elle ne sait pas d'où elles émanent.

Fin

SUITE DES

TROIS FEMMES

Les lettres qu'avait lu M^{me} de Berghen à mesure que l'abbé de la Tour les recevait ne lui avait pas fait perdre sa sensibilité ni de son inclination pour les trois femmes et peut-être aimait-elle bien autant Théobald qu'aucune d'elles. Elle trouvait dans son caractère avec des qualités très viriles je ne sais quoi de jeune de presque enfantin qui lui plaisait beaucoup. Il était si loin d'être blasé sur quoi que ce soit il aimait tant sa femme il espérait encore tant des hommes ! Enfin elle s'intéressait vivement à lui et désirait de savoir si le caractère d'Émilie se développerait assez pour devenir une compagne absolument digne de lui. Si Joséphine continuerait à être sage. Si Constance ne manifesterait point chez d'autre passion qu'une généreuse amitié. La dernière lettre était du Baron.

L'abbé de la Tour s'éloigna de la baronne de Berghen au commencement de mars. Elle de son côté fit un voyage de quelques mois et alla fort loin de la ville où ils s'étaient vus pendant l'hiver. Mais ensuite ils se rapprochèrent et alors elle le pria d'écrire la suite de l'histoire des personnes pour lesquelles il lui avait inspiré tant d'intérêt.

Le 14 février à la pointe du jour, Théobald s'éveille en sursaut étend son bras et ne trouvant pas Émilie l'appelle avec force en sautant effrayé de son lit. Elle était dans un cabinet attendant à sa chambre. Joséphine quoiqu'on eut pu lui dire, s'était levée pour l'habiller mais elle ne faisait qu'arroser de larmes ses vêtements. Émilie elle-même n'avait ni force ni adresse et sans M^{me} Hots sa toilette eut été fort longue. Cependant l'heure fixée pour le départ approchait. Ce fut M^{me} Hots qui répondit à Théobald et elle se hâta de lui porter une bougie allumée le priant de s'habiller au plutôt s'il voulait être du déjeuner qui se préparait dans la chambre de sa mère.

– Mon dessein était de partir sans vous réveiller, lui dit Émilie dès qu'elle le vit.

– J'aurais couru après vous, fut ce jusqu'au terme de votre voyage, répondit Théobald. Au reste, j'ai dans l'esprit que votre absence ne sera pas longue et si elle devait l'être, je saurais interrompre notre séparation. J'ai résolu cette nuit, au moment où j'ai cessé de vous parler, et c'est ce qui m'a valu quelques heures de sommeil, d'aller vous voir une fois au moins tous les quinze jours.

Émilie lui remontra en vain que cela serait bien fatigant et que pendant ses absences sa Mère serait trop seule, Théobald prétendit qu'il n'y aurait aucun inconvénient aux courses qu'il méditait. Ils allèrent ensemble dans la Chambre de M^{me} d'Altendorf où elle les attendait avec son mari et M^{me} de Vaucourt auprès d'un grand feu. Joséphine suivit sa Maîtresse avec une calèche, un manchon et un grand manteau de Marte.

– J'aimerais mieux laisser tout cela et t'emmener, lui dit Émilie en l'embrassant mais cela ne se peut pas et il faut être raisonnable.

– Que Dieu bénisse votre voyage et qu'il hâte votre retour, dit Joséphine toute en pleurs.

Et elle alla s'enfermer avec ses deux nourrissons. On ne parla plus guère, on déjeuna après quoi M^{me} de Vaucourt fit signe à Théobald de sonner. Lacroix vint et tous les petits arrangements étant faits, toutes les précautions contre le froid, la faim, l'ennui, étant prises, M. d'Altendorf, sa bru et leur amie se mirent en carrosse. Ils partirent. Émilie s'était placée vis à vis du Baron, M^{me} de Vaucourt à côté de lui. Quoiqu'elle s'efforçât de l'entretenir, il s'endormit bientôt profondément.

Émilie qui avait eu longtemps son mouchoir devant ses yeux regarda à la fin autour d'elle et reconnut la route pour être celle de Brème.

– Je pleurais aussi, dit-elle en allant ce même chemin avec Théobald et je le désolais par mes pleurs et par mes discours.

– Que lui disiez-vous donc ? demanda Constance. C'est un sujet que je n'ai jamais osé entamer avec vous.

– Pourquoi cela ? dit Émilie... Je lui disais : Quelle mortifiante surprise pour Constance, quel désespoir pour Joséphine ! combien votre Mère me haïra ! et vous Théobald quand vous apprendrez ou que seulement vous imaginerez son chagrin, vous me haïrez aussi.

– Et que répondait Théobald ?

« – Il faudrait qu'auparavant je me détestasse moi-même, car vous qu'avez-vous fait ? je ne vous ai pas laissé le choix de me suivre ou de rester.

« – Qu'est-ce, lui dis-je, qui vous force à fuir ? Vous m'avez dit qu'il n'y avait que ce moyen pour n'être pas séparé à jamais de moi ; que s'est il donc passé depuis hier au soir ?

« Alors il me raconta avec beaucoup d'émotion le départ et le retour de M^{lle} de Stolzheim et toute l'histoire de cette fatale journée.

« – Si vous aviez demandé quelque temps pour vous déterminer et vous préparer au départ qu'on exigeait de vous, vous auriez peut-être épargné, lui dis-je, à vous des remords, à votre Mère bien des larmes sans qu'il nous en coûtât une éternelle séparation. Oh que je plains votre Mère ! J'apprends à connaître le sort d'une Mère. Quand elle aura un fils aimable, bon, qui professe un extrême respect pour ses devoirs, il ne faut point encore qu'elle se livre à une douce sécurité ; l'heure où il l'abandonnera et la sacrifiera à sa passion peut encore venir, elle peut encore être condamnée par lui à la confusion et à d'éternels regrets.

« Théobald à cette image perdit l'espèce de constance que la colère, l'inquiétude et l'application à faire réussir son projet lui avaient donnée. Je sentis ses larmes tomber sur ma main.

« – Cruelle Sophie ! dit-il, à quoi toi et ta mère m'avez-vous poussé ? Retournons, lui dis-je, et je voulais crier à Henry de faire arrêter le postillon.

« – Non, dit Théobald, il est trop tard et le sort en est jeté. De quel air vous recevrait-on ? serais-je sûr de vous faire rendre tous les respects que vous mérites ?

« – N'importe, lui dis je ; y a-t-il pour mon cœur la moindre comparaison entre le spectacle de vos regrets et celui des dédains du reste du monde ? Constance et Joséphine m'ouvriront leurs bras, votre mère me rendra justice, c'est tout ce qu'il me faut d'estime avec la mienne propre à laquelle je vais reprendre des droits.

« – Henri, criai-je, arrêtez ; dites au postillon d'arrêter.

« Henri n'eut garde d'obéir mais il fit approcher son cheval le plus près qu'il put de la Chaise.

« – Avez-vous envie Mademoiselle que des gens qui sont peut-être à notre poursuite, nous atteignent ?

« – Non Henri, mais je veux ramener votre Maître à ses parents. Je crains ses regrets et il les craint lui-même.

« – En ce cas là Mademoiselle permettez que je vous quitte : il ne me reste pas un louis ; j'ai donné tout ce que je possédais à votre Joséphine mais n'importe, j'irai seul m'embarquer à Brème ou à Hambourg. Je me ferai mousse ou matelot sur quelque navire ; peut-être me verrez-vous un jour mendier mon pain.

« – Pourquoi cela Henry ? pourquoi ne retourneriez-vous pas avec nous ?

« – Parce que Mademoiselle si vous et mon Maître pouviez effacer votre départ par votre retour, ce dont pourtant je doute, il n'en serait pas de même de votre zélé serviteur. On comprendrait bien que ce n'est pas lui qui vous ramène tandis que c'est visiblement lui qui vous a facilité les moyens de vous en aller.

« Nous roulions toujours. Henri s'était éloigné de la portière. Théobald craignit qu'il ne nous quittât tout de bon et plaignant son sort, m'accusant de la misère où il allait tomber, il l'appelait avec l'accent le plus pathétique, mais Henri n'entendait pas et n'avait d'ailleurs nul besoin d'entendre n'ayant point du tout le projet dont son Maître voulait le détourner.

« – Allez plus vite, criait-il au postillon ; allez beaucoup plus vite, j'entends une voiture derrière nous. »

– Était ce la mienne ? dit Constance.

– Non dit Émilie, ce n'était rien ; vous étiez bien loin encore. Le chemin devint ensuite si sablonneux que nous ne vous entendîmes que quand vous fûtes tout près de nous.

– Peut-être étiez-vous devenue encore plus distraite que le chemin n'était devenu sablonneux, dit en riant M^{me} de Vau-

court, mais je n'ai garde de vous demander ce que vous vous serez crue obligée de dire à votre Confesseur.

– Je puis tout vous dire et n'ai rien eu à dire à mon Confesseur.

– Tant mieux, dit Constance. Je ne suis donc pas surprise que Théobald ait conservé pour vous son premier respect et ses premiers empressements. Vous enlever et vous posséder n'ont pas été une même chose. Content de votre cœur, reconnaissant du dévouement que vous lui aviez montré, il n'a rien exigé qui put compromettre votre délicatesse ni son propre bonheur ; ou bien s'il était trop amoureux pour n'être pas plus exigeant qu'il ne devait, il a trouvé en vous une résistance invincible. Tant mieux, encore un coup.

Constance parlait avec une telle vivacité que le Baron se réveilla.

– Qu'est-ce, dit-il, en regardant les chevaux ? prennent-ils le mord aux dents ?

– Au contraire, dit Constance.

Cet *au contraire* fit rire Émilie et le Baron rit aussi quoiqu'il n'y comprit rien, après quoi il se rendormit et Émilie recommença à être fort triste.

– Oh pourquoi disait-elle, ces anglais et ces émigrés que nous fuyons n'ont-ils pas empêché les français d'entrer en Hollande ou n'ont ils pas fait voile pour l'Angleterre avec la famille du Stadhouder ? la Westphalie serait tranquille et nous n'aurions pas à craindre la licence de l'allié ni de l'ennemi. Oh si les habitants d'Altendorf étaient maltraités pour m'avoir reçue, si Théobald était attaqué avec plus de fureur qu'un autre pour m'avoir épousée, si mon Asile était vidé à cause de moi !...

– Cela n'arrivera pas, interrompit Constance. Le temps de ces horreurs est passé. Pichegru n'est pas un vainqueur sangui-

naire. Mais nous voici dans ce chemin sablonneux que vous vous êtes si bien rappelé. Lisons, cela vous distraira et le Baron n'en dormira que mieux. Constance se mit à lire je ne sais quels contes ou romans nouveaux dont elle avait fait provision exprès pour le voyage. Émilie l'interrompait sans cesse.

– Commencez-en un autre, disait-elle. Cela est si exagéré et si froid !... essayons d'un troisième ; cela est si alambiqué et si invraisemblable !...

En moins de rien la provision fut épuisée sans qu'on eut presque rien lu.

– Je ne vois, dit Émilie, dans ces auteurs-là et dans leurs personnages que des automates qui déclament et gesticulent l'amour et l'amitié. Au dedans d'eux il n'y a rien qui sente ; le ressort qui les meut n'est pas une âme, je ne sais ce que c'est.

– Vous pourriez vous tromper quant aux écrivains, dit Constance. Peut-être ne manquent-ils pas de sensibilité, mais ils n'oseraient écrire dans un style plus simple.

– Bien souvent je trouve leur style trivial, dit Émilie. Après des expressions bizarres et gigantesques qui ne peignent rien de vrai ni de naturel, le nom d'une chose connue, le nom d'une ville, d'un emploi, d'un meuble, me paraît un vulgarisme choquant. Une fois sur des échasses il y faut rester.

– Et si l'on y restait vous liriez ?

– Non pas davantage. Encore une fois, un automate écrivain fait ici des automates qui pleurent, se pâment, s'empoisonnent, se percent le sein, se font enterrer. Le mot d'amour se prononce mais l'amour n'y est pas. Lisez-moi quelque autre chose.

– Voici dit Constance quelques mémoires de gens qui ont travaillé à la Révolution avec les meilleures intentions du

monde mais sans trop savoir ce qu'ils faisaient. Cela n'est pas bien nouveau.

– N'importe, dit Émilie, je vous prie de lire.

Constance lut ; longtemps Émilie s'efforça d'écouter.

– Dieu ! s'écria-t-elle à la fin, c'est encore le même style et *certes eux aussi* m'ennuient à la mort. Leur amour de la patrie est-il autre chose qu'une ambition mal déguisée, un égoïsme enveloppé dans je ne sais quel pathos bien ennuyeux ? Chacun dit j'aurais su, je sais, je saurai mourir et tous vivent, voyagent, se vantent, écrivaillent et lisent à tous ceux qu'ils rencontrent leur prose récente et leurs anciens vers.

– Vous êtes cruelle, dit Constance.

– C'est que je suis malheureuse dit Émilie. Au premier jour, peut-être, un de mes cousins viendra fatiguer Théobald et sa mère du récit de son ancienne influence et mêlant au souvenir des bons mots qu'il disait celui des conseils qu'il a donnés, il plaindra et maudira tour à tour les grandes victimes de la Révolution pour n'avoir pas vu en lui le seul Guide qu'il fallut suivre.

– Où votre mauvaise humeur prend-elle ce cousin ? dit Constance.

– Il existe, répondit Émilie. Je l'ai vu un peu avant la mort de mes parents qu'il excédait.

– Il faut avouer dit Constance, qu'outre les maux qu'elle a fait, la révolution a enfanté bien des ridicules.

Le Baron se réveilla tout de bon à Nyenbourg. On s'y arrêta et grâce à Lacroix on y fit un excellent dîner. C'est là que nos voyageurs prirent la route du pays d'Hanovre et le soir ou le lendemain ils arrivèrent à Zell. On y avait arrêté et préparé leur logement car dès qu'il avait été résolu d'emmener le Baron, les Dames, craignant qu'il ne s'ennuyât trop, avaient renoncé à l'autre petite Ville plus solitaire où elles avaient dessein de

s'enterrer. À Zell le Baron ne trouva que trop d'anciennes connaissances et il fallut toute la résolution de Constance et d'Émilie pour se dérober à la curiosité empressée des émigrés et autres habitants du lieu. Elles s'arrangèrent de manière à laisser au Baron toutes les facilités possibles pour recevoir convenablement ses visites et se tenaient renfermées dans un petit appartement où il venait bientôt les retrouver car accoutumé aux douces prévenances d'Émilie et à l'amusante variété des propos de Constance il n'était point heureux quand il ne les voyait pas.

– Avec qui êtes vous ici M^r le Baron, lui disaient ceux qui le venaient voir.

– Avec deux Dames répondait-il.

Et jamais il ne faisait que cette réponse parce qu'on l'avait prié instamment de n'en point faire d'autre. Les Domestiques ne furent pas moins discrets car Lacroix quoique français avait appris à se taire et Herman attaché depuis trente ans au service du Baron n'avait jamais osé ni su parler.

Les voilà bien établis. On travaillait, on écrivait, on parlait et quand le Baron n'était pas avec les Dames, elles lisaient. Ce n'étaient pas des Romans ; quelque éloge qu'on en puisse faire ils gâtent l'esprit et surtout celui des femmes. On y trouve une morale qu'on appellera sublime si l'on veut mais que j'appellerais plutôt idéale ou qui même n'est plus de la morale ne pouvant s'appliquer à rien. Quelquefois l'on s'engoue tellement de sa chimérique excellence que ne trouvant pas à l'appliquer et n'en pouvant goûter une plus commune et plus adaptée à la vérité de la vie, on vit sans morale du tout ou bien on tâche d'arranger sa vie à la ressemblance d'un roman ou bien encore on s'imagine qu'elle ressemble à un roman dont on croit être le Héros ou l'Héroïne et alors on fait des aveux comme la Princesse de Clèves, on se tue comme Werther, mais cela n'arrive qu'à quelques dupes. Des gens plus sensés se garantissent de la catastrophe ne trouvant pas que le roman doive finir si tôt ou si tragiquement. Comme du Mourier on prend du con-

trepoison ou si c'est un fer qu'on approche de son cœur on a soin qu'une main amie puisse détourner le coup. Quant aux aveux on en fait beaucoup de pathétiques mais très peu d'imprudents ; enfin je ne sais quoi de soutenu dans le ton et le langage et d'incohérent dans la pensée et les procédés, voilà à quoi se borne d'ordinaire le mal que font les fictions, et pour ne rien exagérer je dirai que j'ai vu des hommes et des femmes à qui elles ne font pas même ce mal-là. Au sortir de la lecture de *Clarisse* ou de *Zaïde*, de *Werther* ou du *Comte de Comminge* dont ils se disent fort émus, on les voit arranger une partie de jeu ou de chasse, un rendez-vous d'intrigue ou d'amour, on les voit gronder leurs gens, éconduire leurs créanciers, vivre en un mot la vie vulgaire et commune sans distraction, sans exaltation, sans vains scrupules. Personne dit Rousseau en appréciant l'utilité du théâtre et l'influence de l'héroïsme mis sur la scène, personne ne se croit obligé d'être un héros. Vous vous êtes trompé, Jean Jaques. Il y a des gens qui se croient obligés d'être tout ce qu'ils admirent mais ils sont en petit nombre et trop souvent ils n'en valent pas mieux soit pour eux, soit pour les autres. La scène de la vie, comme je l'ai déjà dit, convient rarement au rôle qu'ils ont étudié et ce sont d'héroïques fous assez semblables à *Don Quichotte*⁴. Constance et Émilie lisaient Sal-

⁴ Vous qui descendant d'une sorte d'empirée et dédaignant toute vaine exagération, voulez dans une fiction attachante nous faire trouver des leçons vraiment utiles, ayez soin que les caractères de vos personnages une fois tracés et leurs premiers pas faits, il ne leur arrive rien qui put ne leur pas arriver. Le grand mérite de l'histoire de *Clarisse* consiste en ce qu'une fois qu'elle a consenti à la correspondance qu'un débauché homme de beaucoup d'esprit sollicite, elle ne peut plus retourner en arrière ni éviter son sort. J'oserai pourtant reprocher à Richardson que pour laisser ce sort s'accomplir il fait rester Miss Howe plus immobile que son amitié et son caractère ne le comportent. Dans mille autres romans de ma connaissance l'auteur dispose de ses personnages et de la nature entière par des actes arbitraires de sa toute-puissance sur l'œuvre de son imagination. S'agit-il de princes ou de héros on suscite une guerre ou une révolte. Les simples particuliers tombent de cheval à la chasse ou

sont sur le point de se noyer en passant quelque rivière. Ce n'est pas qu'il doive, qu'il puisse n'y avoir rien de fortuit dans tout le cours de votre Roman mais rien de fortuit n'y doit être décisif, un orage effraie Didon qui fuit dans une grotte mais déjà elle avait écouté Énée, déjà elle avait caressé et pressé contre son sein l'Amour qu'elle prenait pour Ascagne. Si Lovelace eut dû servir de leçon aux hommes comme Clarisse aux femmes je penserais que sa mort est trop casuelle et dès lors trop peu effrayante pour ceux qui seraient tentés d'imiter sa vie. Rousseau prétend qu'au sortir de la représentation de Zaïre le spectateur plus séduit qu'effrayé dira, donnez-moi une Zaïre je saurai bien ne la pas tuer ; un libertin aussi dira, faites-moi triompher d'une Clarisse, il y a mille contre un à parier que je ne rencontrerai pas un Colonel Mordant et si je le rencontre ce sera moi qui le tuerai. Dans les Liaisons dangereuses Mad. de Merteuil est plus mal punie encore et une femme qui aura ses penchants pourra dire, donnez-moi ses plaisirs, donnez-moi le même empire sur tous ceux sur lesquels je voudrai régner, je saurai bien ne pas écrire de si imprudentes lettres et je ne prendrai pas la petite vérole que j'ai déjà eue. Enfin pour que la leçon que vous voudrez donner soit péremptoire et qu'on ne puisse pas s'y soustraire il faut la pressante logique d'un enchainement nécessaire de causes et d'effets. Sans cela vous pourrez bien avoir le mérite d'animer par une action intéressante de sages conseils, ce sera tout. Vous avertirez mais peu de gens profiteront de l'avertissement. Eh, après tout qu'espérer de la fable ? comment se flatter que la fiction la plus ingénieuse pourra instruire ou corriger le commun des hommes quand l'histoire instruit et corrige si peu ceux à qui elle adresse le plus directement ses sévères et irrécusables leçons ? Chaque page de l'histoire montre à un Prince, à un Ministre sa face en plein, sa figure toute entière. Le costume y est. Les noms, les titres, sont écrits dessus et aucun des accessoires ne manque. Voilà le palais, voilà le flatteur, voilà la femme ou la Maîtresse et voilà le jeune téméraire envoyé au commandement des armées. Voilà l'homme inepte ou improbe nommé aux places les plus importantes puis voilà les défaites, les humiliations, la ruine. Les Grands ne sont-ils pas comme cet homme poursuivi par des miroirs et ne pouvant échapper à son image ? Comment font-ils donc pour ne voir jamais ce que tout leur montre ? Est-ce que par hasard ils ne sauraient pas lire et paierait-on les précepteurs et les gouverneurs qu'on leur donne que pour les amuser perpétuellement avec les hochets de l'enfance et les grelots de la folie ? (Note de l'Éditeur)

luste, Tacite et Plutarque dans de bonnes ou passables traductions. Elles essayèrent de lire Robertson en original et pour cela elles appelèrent à leur secours un anglais établi à Zell.

Cet homme avait connu la Reine de Danemark et racontait aux deux Dames des particularités touchantes de la vie et de la mort de cette Princesse plus malheureuse encore que coupable. Quelle ample source de réflexions ! que de choses on se rappela ! Constance faisait remarquer à Émilie que les femmes une fois qu'elles avaient secoué le joug des bienséances en portaient le mépris plus loin que les hommes et semblaient se plaisir à montrer par leur conduite qu'elles ne respectaient rien, que rien ne pouvait les gêner ni les retenir. Émilie pensait que c'était pour se venger de la contrainte de leurs premières années ; Constance sans en déterminer la cause se bornait à observer le fait. Toutes deux revenant à ce qui avait donné lieu à ces conversations, prétendaient que les Princesses Françaises ne s'étaient jamais mal conduites dans les Cours où elles avaient régné. La Soeur des Guises Reine d'Écosse, la fille d'Henri quatre Reine d'Angleterre et plusieurs autres qu'elles nommèrent avaient été aussi irréprochables que l'est aujourd'hui la Princesse de Piémont. Puis on se rappela Isabeau de Bavière les deux Médicis et l'on voit bien que les Princesses que nos deux Dames appelèrent des *étrangères* quoiqu'elles en parlassent au milieu de l'Allemagne, n'eurent pas beau jeu. Enfin Émilie qui voulait toujours trouver les causes des effets se persuada qu'il était difficile que d'autres que des seigneurs français pussent plaire à des princesses françaises et que cela pouvait avoir conservé à celles ci leurs mœurs et leur réputation dans des Cours étrangères tandis que des princesses étrangères avaient pu trouver à la cour de France des hommes tellement aimables que toute sagesse de femme devait se briser contre un écueil si dangereux. Que tout ce que vous venez de dire est chimérique, s'écria Constance ! Théobald ne vous a-t-il pas plu ? Oui, dit Émilie, mais c'est le seul allemand qui eut pu me plaire. Qu'en savez-vous ? dit Constance. C'est le seul qui vous ait aimée.

Ces dames passaient ainsi les journées dans des occupations douces et des entretiens agréables. Partout où est Constance l'ennui ne peut s'y montrer, de sorte qu'on ne s'ennuyait point mais on ne laissait pas d'attendre avec beaucoup d'impatience des nouvelles de Théobald et de sa mère.

Ce ne fut qu'au bout de huit jours qu'on en reçut. Il n'y avait encore rien de nouveau à Altendorf mais après huit autres jours Théobald au désespoir de ne pouvoir venir voir sa femme comme il l'avait projeté, lui écrivit une très très longue lettre où il lui donnait de grands détails sur l'entrée des Anglais, Hessois et hanovriens dans le Cercle. Craignant à l'excès pour ses villageois le séjour des troupes il obtint à force d'argent et de prières qu'on envoyât dans les villes voisines les Compagnies qu'on se disposait à loger à Altendorf. Mais il offrit un logement chez lui à un officier anglais blessé, malade et fatigué de la marche pénible qu'on venait de faire et deux émigrés parents d'Émilie étaient venus lui demander l'hospitalité. C'était le frère de celui dont Émilie avait parlé pendant la route, homme avancé en âge déjà et très bilieux avec son fils âgé d'environ trente ans. Celui ci ne ressemblait ni à son père ni à son oncle. Il était silencieux et une teinte de mélancolie autre que celle que donne l'infortune, les revers et les dangers, intéressait vivement pour lui le cœur de Théobald. Voilà ce que Théobald écrivait à Émilie et il regrettait pour elle et le Vicomte de Chamdray, c'est ainsi qu'on l'appelait, qu'ils ne se vissent pas, mais il la félicitait d'avoir échappé à l'absurde chagrin, à l'âcre déraison du vieux Marquis. Il aurait couru avec le fils à Zell et n'aurait pas craint de laisser sa mère avec l'officier anglais pendant trois ou quatre jours qu'aurait duré ce voyage ; actuellement on n'y pouvait penser. Mais le Marquis grand questionneur, perquisiteur très actif ou d'autres parents d'Émilie, car il y en avait plusieurs dans le pays, ne viendraient-ils point à découvrir sa retraite et n'iraient-ils point l'y chercher ? Je voudrais que l'Abbé de la Tour fut à Zell, dit M. d'Altendorf, il diminuerait de beaucoup le désagrément d'une pareille visite. Théobald saisit tout de suite cette

idée et pria sa mère de m'écrire à l'instant. C'est ce qu'elle fit. Après m'avoir appris ce qu'on vient de lire, elle me disait.

« Théobald ne sait pas tout ; l'atrabilaire parent d'Émilie prétend qu'elle était promise à son fils. Il évalue son bien dans lequel il prétend qu'elle va rentrer, et le regrette ; peu s'en faut qu'il ne dise qu'on le lui vole. Nous touchons à une crise, me dit-il hier. Nos affaires sont sur le point de se rétablir quoiqu'elles paraissent désespérées. Souvenez-vous Madame que c'est moi qui vous l'ai dit. On a l'air de nous abandonner mais on travaille pour nous ; bientôt nous verrons nos ennemis écrasés, nous serons rétablis dans nos droits et dans nos biens, Émilie sera riche et si elle eut respecté la volonté de son père et de sa mère, mon fils serait à son aise sans qu'il m'en coûtât un Sol.

« Que répondre M. l'Abbé à un pareil discours ? Prenant mon silence pour de la confusion le Marquis triomphait et s'aigrissait de plus en plus. Enfin il en est venu à contester la validité du mariage d'Émilie et prétendait le faire casser par le Parlement de Paris. Je lui ai montré les permissions et dispenses de nos autorités ecclésiastiques et je lui ai dit que le vicaire de l'évêque métropolitain avait donné lui-même la bénédiction nuptiale, mais cela ne l'a pas persuadé. S'il va à Zell, Monsieur l'Abbé, il faut qu'il vous y trouve. Je vous le demande en grâce pour l'amour de Théobald et d'Émilie, de moi, de tous ceux que vous avez vus ici s'attacher à vous avec estime, tendresse et confiance. »

Je n'hésitai pas, vous le savez Madame et loin de me retenir vous pressâtes mon départ.

Arrivé à Zell j'y trouvai une lettre de Théobald que Émilie venait de recevoir ; la voici.

« Un accès de goût vous sauvera la visite du Marquis. Il avait découvert ou vous étiez et me reprochant le mystère que je lui en avais fait me rappelant assez durement que les grands chemins étaient libres, il me dit il y a trois jours qu'il comptait

partir pour Zell le lendemain. J'allais lui témoigner mon chagrin de ne pouvoir lui donner des chevaux et une voiture ; j'ouvrais la bouche et n'avais pas encore dit un mot quand il s'est écrié :

« – Arrêtez Monsieur le Baron. Si vous continuez à m'interdire la vue de ma parente, je concevrai je l'avoue les soupçons les plus étranges ; je croirai qu'abusant de sa situation, au lieu d'en faire votre femme comme on s'est donné le mot pour me le faire accroire, vous en avez fait votre Maîtresse, votre concubine. Grand Dieu mon père, quel discours ! a dit le Vicomte. Se peut-il que la mauvaise fortune ait changé à ce point votre humeur, qu'elle vous ait rendu si injuste, j'aurais presque dit, si ingrat. Ne sommes-nous pas traités ici en parents par le mari et la belle-mère de notre parente ? de quel droit, sans son mariage, aurions-nous eu recours à leurs bontés ? Nous les avons obtenues, nous sommes non seulement soufferts mais caressés. Faut-il si mal reconnaître des procédés si obligeants ? Monsieur le Marquis, vous trouverez Émilie auprès de mon père, ai-je dit avec douceur, et vous serez reçu de tous deux avec les égards que mérite l'infortune lors même qu'elle rend un peu injuste. J'allais, lorsque vous m'avez défendu de parler, vous témoigner mon regret de ne pouvoir pas faciliter un voyage que je n'ai jamais songé à empêcher. Là dessus, un peu honteux peut-être, il a retenu sa colère qui bouillonnait encore dans son cœur mais le soir il était malade et le lendemain la goutte s'est déclarée au pied gauche et aux deux genoux. La douleur n'est pas aussi vive que l'impatience. Je plains son fils et si tout ceci dure je l'enverrai vous voir. Ce sera une compensation à ses malheurs connus et à la cause inconnue d'une tristesse que je crois être chez lui de plus ancienne date que la perte de son bien et de sa patrie.

Dans sa réponse Émilie loua et remercia Théobald de sa conduite envers son peu aimable parent. Je ne connais pas son fils, disait-elle mais lui je me souviens de l'avoir vu. J'ai même couru le risque de l'avoir pour beau-père. À la fin de sa lettre elle se plaignait de ce qu'on ne lui parlait point assez de Josée-

phine. Ne s'ennuyait-elle pas ? n'était-elle point trop isolée ? n'était-elle point imprudente ?

Parfaitement remise de ses couches, blanche, fraîche, toujours propre et bien mise, plus jolie enfin que jamais, Joséphine tenait un juste milieu entre tous les écueils. Ne bouger d'auprès de ses nourrissons, y attendre tristement en regrettant sa Maîtresse les rares apparitions de son mari, eut été trop contraire à son humeur, elle serait morte d'ennui et de chagrin. Au lieu de cela, confiant quelquefois les enfants à ses compagnes, d'autres fois au seul Morphée elle prenait le plus souvent qu'elle le pouvait la place de M^{me} Hots auprès de M^{me} d'Altendorf et souvent aussi elle la soulageait dans les soins qu'elle était appelée à rendre aux étrangers qui demeuraient au Château. Le Colonel anglais Sir James *** avait un valet de chambre et un petit laquais mais ni l'un ni l'autre ne savait un mot d'allemand et sans M^{me} Hots et Joséphine il eut été fort mal servi. Le Marquis de *** n'avait pas son domestique qui, tombé malade en Hollande, venait lentement avec les traîneurs de l'armée. Mais Joséphine quoique le Marquis l'ayant reconnue l'eut appelée plusieurs fois, n'entrait jamais dans sa chambre. Quant à son fils elle lui rendait à la dérobée des services qu'il ne demandait pas étant accoutumé à se servir lui même et à se contenter de la toilette la plus simple.

Joséphine était née à St. Amarin l'une des terres du Marquis. C'était chez lui qu'elle avait appris à connaître cet oncle d'Émilie, ce grand vicaire dont elle lui avait parlé le jour de St. Sigismond et placée par cet oncle chez les parents d'Émilie elle y avait revu de temps en temps le Marquis accompagné le plus souvent de quelque domestique né à St Amarin comme elle, de sorte que le père n'avait pas un vice qu'elle ne connut ni le fils une vertu dont elle n'eut entendu faire l'éloge. L'aspect du père lui rendait présents des temps fâcheux à se rappeler ; l'aspect du fils qu'elle n'avait vu que très jeune et lorsqu'elle n'était elle-même qu'un enfant, lui rappelait au contraire des jeux aussi gais qu'innocents, un bouquet donné, des bonbons reçus, plusieurs

petits traits de bonté dont la réputation du Vicomte avait fait depuis des titres d'honneur pour Joséphine au point qu'elle conservait encore actuellement un bout de ruban couleur de rose que le Vicomte lui avait donné il y avait dix-huit ans lorsqu'elle n'en avait que cinq tout au plus. Le respect en avait fait une relique lorsque vieux et terni il avait cessé d'être une parure. Il semblerait d'après cela que les Princes n'auraient qu'à ressembler au Vicomte pour que les récompenses fussent bien faciles ; tout ce qui viendrait d'eux serait une décoration flatteuse et un vieux ruban, une boîte de buis vaudraient le cordon bleu et la toison d'or, mais pour n'exagérer rien, je dirai que le mérite du Vicomte eut moins frappé Joséphine et les autres jeunes gens de son Village, que le ruban couleur de rose aurait eu moins de prix, sans des circonstances particulières. Le plus espiègle, le plus turbulent, le plus étourdi des jeunes gens de son âge et de son rang, en était devenu tout à coup le plus doux, le plus posé, le plus sage et ce qui dans ce changement avait frappé les esprits plus encore que le changement même c'était de l'entendre attribuer à une aventure qu'on disait fort singulière mais dont personne n'était bien instruit. Les uns disaient que parti de Bordeaux pour les grandes Indes (le Vicomte était officier de Marine) un spectre lui était apparu sur le vaisseau ; d'autres qu'il avait passé un temps assez long dans une Caverne profonde, mais ce qu'il y avait de bien certain c'est qu'après un grand voyage sur mer il était revenu chez lui si différent ce de qu'il était en partant, qu'à peine on l'avait reconnu. Sa figure auparavant très agréable était devenue imposante. Des mœurs austères, des manières douces, une extrême modestie, une modération telle qu'il fallait l'avoir vu dans les combats pour savoir combien peu il craignait le danger ; tout cela faisait un contraste frappant avec les qualités très différentes qu'on attendait de lui et un contraste plus grand encore avec les défauts de son père et d'un frère aîné qu'il avait. Celui-ci étant mort, le Vicomte, qui avait quitté sa profession de marin depuis quelque temps déjà, n'en prit pas un autre ton ni une autre manière de vivre. On eut le projet de le marier sans qu'il l'eut désiré ni qu'il s'en mêlât. Il

ne suivit point son père dans les voyages qu'il faisait à Paris mais vécut constamment à St. Amarin et y fut ce qu'était Théobald à Altendorf à cela près qu'il se tenait plus renfermé et qu'on le voyait moins. Allait-on lui parler ? d'ordinaire on le trouvait occupé d'un problème de géométrie ou d'algèbre. Il appliquait à des paysages hardiment dessinés la théorie de la perspective. Il faisait des expériences de mécanique ; il en faisait d'hydrostatique. On l'a vu construire de ses mains dans le parc de son père des fontaines et des aqueducs. Plus d'une fois il fut consulté par les paysans de la contrée pour le dessèchement d'un marais ou la construction d'un moulin. Jamais personne n'en fut éconduit ni mal reçu et quoiqu'il parlât peu et se familiarisât rarement on ne le trouvait point fier, mais on le croyait triste et l'on craignait qu'il ne fut malheureux. Pourquoi émigra-t-il ? qui est-ce qui l'eut molesté, qui est-ce qui ne l'eut pas défendu ? Hélas, que répondre aux habitants de St. Amarin quand ils ont fait ces questions désolés de sa fuite ? son père était à Versailles lors du 6 octobre, dans une autre occasion il était aux Tuileries et le Vicomte courrait à lui toutes fois qu'il le croyait en péril mais il revenait toujours. Enfin sa famille, ses amis le sollicitent, le pressent, l'importunent et un génie ennemi de la France qui la livrant à toutes les causes de perdition, écartait d'elle tous les moyens de salut, l'entraîne loin de ceux qui auraient exposé leur vie pour garantir la sienne.

Voilà Madame une longue digression à propos de Joséphine et de la vie qu'elle menait à Altendorf en l'absence de sa Maîtresse mais ce n'est pas sans dessein que je me suis écarté de mon sujet. Tôt ou tard il fallait vous faire connaître un homme intéressant dans l'histoire de Constance.

Revenons à Joséphine. Le Marquis comme vous vous en souviendrez avait pris la goute. Un jour il sonna deux fois coup sur coup avec grande impatience. Théobald envoya Henri ; M^{me} Hots venait de son côté, mais entendant parler fort haut dans la chambre ils s'arrêtèrent et n'entrèrent pas.

– J’aurais cru mériter plus d’empressements disait le Marquis, de la part de la fille d’un chétif manouvrier, d’une fille que j’ai tirée de la misère, que mes parents ont élevée, protégée, placée ; mais je vois que tout le monde s’oublie et que la canaille qui nous persécute en France, nous méconnaît ici.

– Je n’oublie et ne méconnaiss point, Monsieur le Marquis, répondit Joséphine et voilà pourquoi je vous évite. On va vous apporter tout à l’heure le coussin et la flanelle que vous demandez.

– Apporte-les toi-même, dit le Marquis en radoucissant sa voix, tu les arrangeras mieux qu’un autre. Puisque tu as si bonne mémoire tu te souviens de notre beau prélat, de M. le grand Vicaire ; eh bien, il disait de toi que jamais fille n’avait été plus adroite. Apporte-moi le Coussin et la flanelle ; tu es jolie, nous ferons la paix.

– Non Monsieur, je vous connais trop bien, répondit Joséphine. Je sais que vous êtes aussi familier que hautain et que le libertinage chez vous va de pair avec la mauvaise humeur.

– Tu fus toujours fort impertinente sans en être plus sage, je pense que c’est encore la même chose.

Et en disant cela le Marquis clopinait du côté de la porte que Joséphine ouvrait déjà.

– Fi, dit-elle ; que le vice vieux est dégoûtant !

– Vous l’aimez jeune, dit le Marquis furieux.

– Vieux ou jeune je le déteste, dit Joséphine, et peut-être ne le connaîtrais-je pas si je ne fusse jamais entrée dans votre Maison.

La porte par laquelle elle sortait n’étant point celle près de laquelle écoutait son mari elle ne le rencontra qu’un moment après et ne devina point du tout pourquoi il la regardait d’un air beaucoup plus affectueux qu’à l’ordinaire. De ce jour-là il lui

témoigna de la considération et peu à peu de la confiance mais avant cette scène et surtout depuis le départ d'Émilie, il s'était montré si froid et parfois si dur que le bruit en était venu jusqu'à Sir James fort bon homme qui fut très surpris quand ses gens lui dirent que cette jeune et jolie femme, qui leur rendait le séjour d'Altendorf si doux, était méprisée de son mari et assez malheureuse.

Il était presque guéri de sa blessure et sa santé s'était rétablie par une quinzaine de jours de repos, de sorte qu'il voulut aller rejoindre sa troupe et veiller pour sa part à ce que les Soldats anglais ne se fissent pas détester en Westphalie comme en Hollande. Ce n'étaient plus les mêmes chefs. On n'avait plus l'exemple du mépris et de la haine pour un peuple allié et ami qu'on voulait achever d'abaisser plutôt qu'on ne voulait le défendre. Sir James pouvait donc espérer de contenir la licence et de modérer la rapacité moins excitée d'ailleurs dans un pays beaucoup moins riche.

La veille de son départ il écrivit à Joséphine et joignant sa lettre à deux rouleaux de guinées il ordonna au petit Will d'aller porter la bourse qui contenait le tout dans le berceau d'un des deux enfants. Joséphine était sortie avec M^{me} d'Altendorf qui voulant profiter d'une belle matinée avait mené la nourrice et les deux nourrissons prendre l'air avec elle. Sir James les avait vu monter en voiture de sorte qu'il avait cru le moment très favorable pour l'exécution d'un projet qu'il méditait depuis un jour ou deux.

Henri passablement soupçonneux entend de la chambre de son Maître quelque bruit dans celle de sa femme. Il y court dès qu'il n'entend plus rien, entre par une porte dérobée, furète partout et trouve enfin la bourse. Aussi tôt il va appeler M^{me} Hots qui lui avait souvent reproché son espionnage et plus en sûreté que partout ailleurs dans l'appartement de la Baronne contre les intrusions des étrangers et des gens du logis, c'est là qu'il dénoue la bourse, déplie le billet, disant à M^{me} Hots, si nous trou-

vons ici ce que je soupçonne vous verrez que je n'ai pas si grand tort d'épier ma femme et que les belles choses qu'elle a dites avant hier au Marquis ne sont pas aussi méritoires que vous l'avez prétendu ; là dessus il se mit à lire et voici ce qu'il lut :

« Un homme, vous savez Madame, n'est pas ce qui peut être appelé amoureux d'une femme, même d'une Vénus qui est nourrice et ce qui plus est, de deux enfants. Je suis donc pas ce qui peut être appelé amoureux, mais je pense que vous êtes fort jolie, fort propre, fort complaisante et en tout d'un fort bon naturel. J'entends que votre mari vous aime pas et que vous êtes malheureuse. J'en suis fâché sur mon honneur, très fâché je vous assure. Je suis veuf et un homme passablement riche. Prenez cet argent et si vous n'êtes pas plus heureuse, après que deux ou trois mois seront passés, quittez votre mari, il prendra pas garde et vous ferez pas un mauvais action du tout. Avec cet argent vous pourrez faire le voyage par Stade ou Hambourg pour l'Angleterre et vous irez à Londres et demanderez après la Maison de Sir James *** Grosvenor square. Les gens de ma Maison vous recevront très bien car j'écrirai auparavant que s'il vient une jolie femme seule ou avec un ou deux petits enfants, ils doivent la recevoir très bien. Peut-être serai-je moi-même avant ce temps retourné en Angleterre. Je n'ai pas d'enfants de ma femme qui est morte et j'aime les enfants beaucoup mais pas beaucoup le mariage. Je suis capable avec tout cela de m'attacher véritablement à une jolie femme surtout quand elle est douce et malheureuse. Personne, j'ose dire, fut jamais malheureuse avec moi et vous serez et ferez positivement rien chez moi que ce que vous choisirez. Demain je partirai de cet hospitalable Château. Je demande pas que vous me donniez un réponse. Si vous voulez garder l'argent et pas faire le voyage, vous pouvez. James ***. »

Cela ne prouve rien contre votre femme, dit M^{me} Hots. J'en conviens, dit Henri. Vous allez dire que cela prouve plutôt contre moi et j'en conviens aussi. Attendons à demain à juger Joséphine. Je vais remettre la bourse et le billet comme je les ai

trouvés et nous verrons ce qui en arrivera. Mais plutôt allez, M^{me} Hots, et dépêchez-vous car je crois entendre le carrosse. Henri de tout le jour ne rentra pas dans la chambre de sa femme et celle-ci n'en sortit presque pas. Le lendemain elle se trouva sur le passage du Colonel anglais qui botté et une gaule à la main allait monter à cheval. Là, dans le vestibule et devant tout le monde elle lui donna la bourse disant qu'elle venait de la trouver sur sa table où sans doute il l'avait oubliée. Sir James l'ouvrit, en retira la lettre et dit à Henri :

– M. Henri vous avez une femme aussi honnête que jolie. Puis se tournant du côté de Théobald.

– Vous voulez pas Monsieur le Baron, dit-il, qu'on donne à vos domestiques ; j'ose donc vous prier de faire distribuer cet argent aux pauvres de votre village.

Théobald prit la bourse et la remit à M^{me} Hots. Celle-ci rayonnante de joie et les larmes aux yeux aurait voulu embrasser Joséphine, mais M^{me} d'Altendorf à qui elle avait tout raconté lui avait si bien fait la leçon qu'elle se contint. On peut croire que cette aventure contribua au moins autant que la précédente à donner de meilleurs procédés à Henri pour sa femme. Cependant quand il était en goguette il répétait à M^{me} Hots avec un accent bien anglais *Votre mari prendra pas garde et vous ferez pas un mauvais action du tout*. Vous êtes devenu un vrai français, disait la bonne Hots, en haussant les épaules.

– Allez voir Émilie, dit Théobald au Vicomte dès que Sir James fut parti. Je puis à présent employer tout mon temps à faire oublier au Marquis sa goutte et son chagrin. Allez, vous serez content de votre parente et elle sera glorieuse de vous. Il est juste qu'exilée en quelque sorte dans un pays étranger elle ait le plaisir de voir un homme qui honore sa famille et sa patrie.

– Je ne reconnais pas dans ce que vous venez de dire, répondit le Vicomte la constante justesse de votre esprit ni la propriété constante de vos expressions. Exilée ! quoi ma Parente

exilée auprès de vous ! Quoi, elle aurait besoin pour sa satisfaction de voir un homme comme moi ! Jamais je ne fus bien aimable mais depuis l'âge de dix neuf ans, et aujourd'hui j'en ai plus de trente, personne ne le fut moins.

– Chacun a ses yeux, répliqua Théobald et sur ce point les miens sont fort différents des vôtres, mais de grâce allez à Zell et partez aujourd'hui plutôt que demain.

Le Vicomte y consentit et alla prendre congé de son père qui le chargea de mille reproches et mauvais compliments pour Émilie. Comme il voyageait à pied ayant refusé de prendre un cheval, il n'arriva que le troisième jour. Théobald l'avait en quelque sorte annoncé en écrivant à sa femme qu'il ferait ce qu'il pourrait pour qu'ils eussent le plaisir de se voir.

– Émilie voilà votre parent, s'écria Constance dès qu'elle l'aperçut.

Il s'approcha de sa cousine et voulait lui baiser la main mais elle l'embrassa avec attendrissement. Lorsqu'il fut assis ses yeux se fixèrent sur Constance qui de son côté le regardait beaucoup.

– Dieu, serait-il possible ! s'écrièrent-ils tous deux à la fois.

– Est-ce M. de Merival ?

– Seriez-vous M^{me} le Muret ?

– Un second mariage, répondit Constance après s'être un peu recueillie, m'a fait porter un autre nom. Aujourd'hui j'en porte un troisième que je me suis donné ; Émilie m'appelle Constance et vous pouvez m'appeler aussi de ce nom ; cela n'aura pas le même inconvénient qu'autrefois.

– Quoi, je vous appellerais Constance, dit le Vicomte en parlissant ? Non, votre vue seule ne me rappelle que trop un moment de ma vie qui en a empoisonné tout le reste. Madame ne m'avez-vous pas détesté ?

– Je n’ai fait, dit Constance que vous plaindre et si vous aviez su tout ce que je savais et tout ce que j’ai appris depuis, vous n’auriez point cru avoir de tort envers moi.

J’étais dans le salon depuis quelques moments mais la seule Émilie m’avait aperçu.

– Leurs discours sont des énigmes, me dit-elle, et elle me présenta son parent.

– Soyez moins concentré, je vous en conjure, dit Constance au Vicomte : retranchez du moins du chagrin qui paraît vous occuper la part que j’y puis avoir. Aurais-je regretté le plus dur, le moins aimable des hommes ? je fus émue de sa mort et n’en fus point touchée.

Comme l’entretien continuait d’être fort obscur pour Émilie et pour moi, nous témoignâmes que nous étions fâchés de ne pas mieux comprendre ce que nous entendions.

– Si vous le voulez, nous dit Constance, je vous raconterai à tous trois mon histoire mais cela sera long car lorsqu’il surviendra quelqu’un je m’arrêterai tout net ; d’ailleurs il est à présumer que mes souvenirs si longtemps resserrés et contenus sortiront de leur prison tumultuairement et avec beaucoup de désordre. Je prévois des épisodes, des digressions, je crains pour mes auditeurs un grand ennui mais ils n’auront qu’à m’interrompre et à lever la séance toutes les fois que je les laisserai.

Dès le lendemain nous priâmes M^{me} de Vaucourt d’exécuter sa promesse. Elle y consentit. Je vais Madame, vous donner son récit de suite quoiqu’il ait été fait à plusieurs reprises et je ne marquerai, je pense, d’autre interruption que celle qui fut faite par le Vicomte dans l’endroit où sa propre histoire se trouve mêlé à celle qu’il écoutait. Notre attention était extrême et jamais narration n’excita un intérêt plus soutenu.

HISTOIRE DE CONSTANCE

Je suis née dans la fameuse Gironde d'un père bordelais et d'une mère créole. Mon père fut à Bordeaux du Parlement Maupeou dont la création a été trop blâmée par des gens fort inférieurs à celui qui l'avait faite.

– Nous tombons mais vous nous suivrez, dit mon père à ceux de l'autre parlement le jour de leur restauration. Nous n'étions pas mûrs, vous l'êtes trop et l'on sait à quoi cela mène.

Et lors de la Révolution mon père se rappelait cette mesure qu'il appelait désastreuse, il disait : « Si l'on ne nous eût pas détruits, l'impôt territorial aurait passé et la France aurait été sauvée. » On peut croire qu'au blâme se joignait le chagrin et qu'un homme vif et altier souffrait très impatiemment les mépris prodigués par les vieilles autorités de tout temps si arrogantes, à ceux qu'elles faisaient rentrer dans le néant. Mon père ne souffrit pas longtemps ; non seulement il quitta Bordeaux ; le désir de faire oublier son humiliation lui fit chercher un établissement hors de l'Europe.

Je n'étais qu'un enfant et je restai avec ma mère, femme angélique, dévote sans fanatisme et vertueuse avec douceur. Elle mit tous ses soins à tempérer chez moi les défauts de mon père et cela non par de longs raisonnements mais par des punitions et surtout des récompenses de mon âge. M'arrivait-il quelque accident douloureux ?

– Chante ma fille au lieu de pleurer, me disait ma mère ; je te donnerai un joli collier d'or.

C'est ainsi que le grand-père d'Henri quatre récompensa sa fille dans une occasion pareille : « Chante » : et je chantais. Recevais-je d'une de mes compagnes quelque mortification :

– Ne te plains et ne te venge pas, me disait ma mère et demain je donnerai un bal de petites filles où tu t’amuseras beaucoup.

Plût au Ciel qu’elle eut mieux réussi à détruire ma pétulance naturelle. Elle la diminua et c’était quelque chose.

Le reste de mon éducation n’eut rien de remarquable. Ma mère appliquée à modérer mes passions n’avait garde d’allumer la plus dangereuse de toutes, celle de briller et d’éclipser les autres ; de faire parler de soi et d’empêcher qu’on ne parle des autres. Les talents lui paraissaient fort peu de chose au prix du caractère et de l’humeur. Quant à l’esprit elle pensait que l’on naît avec tout celui que l’on peut avoir et qu’il ne s’agit que d’en écarter les erreurs et la folle présomption.

Lorsque nous apprîmes que mon père avait trouvé dans une de nos colonies aux Grandes Indes ce qu’il y avait cherché non seulement un très bon établissement mais l’espoir d’une fortune brillante, cette nouvelle fut reçue de ma mère avec assez d’indifférence. Elle ne désirait rien de plus que ce qu’elle avait. Voulez-vous voir l’image du calme de l’âme ? la voici. Constance tira de sa poche un portrait qu’on aurait pu croire être le sien un peu flatté s’il eut exprimé plus de vivacité. Je crus y voir une légère teinte de mélancolie. Après que nous l’eûmes considéré quelque temps, Constance la regarda elle-même et ses yeux se rougirent. Puis elle reprit son récit.

Sans être gaie elle était heureuse, du moins je le crois. Elle espérait de sa fille et regrettait peu un mari dont l’humeur n’avait aucun rapport avec la sienne ; moi j’étais aussi heureuse qu’un enfant le puisse être et rien dans mon caractère n’annonçait ni le désir ni le besoin d’une grande fortune. J’unissais à la pétulance de mon père beaucoup de l’indolence de ma mère. Je m’amusais avec peu de chose, je ne demandais nulle variété dans ma vie et n’étais guère active quoique dans l’occasion je fusse très impatiente. Sortais-je de mon repos je montrais une vivacité extrême mais j’en sortais rarement. Je

sais courir et faire diligence, vous l'avez vu chère Émilie, mais mon goût fut toujours de rester en place et ma vivacité ne s'est jamais évaporée à la recherche d'un grand nombre d'objets.

Nous étions heureuses. Un frère de ma mère arriva de la Martinique et notre sort fut entièrement changé. Ma Mère qui l'aimait tendrement partagea sa profonde tristesse et l'indolence qui lui était naturelle devint totale inaction. Je fus encore élevée et plus ou moins instruite par les choses qui m'entouraient, par les discours et les soupirs que j'entendais, je ne le fus plus par ma mère. J'avais alors à peu près quatorze ans. Voici l'histoire de mon oncle telle que je la devinai en m'efforçant d'en rassembler les lambeaux. Car assez souvent il parlait sans s'apercevoir que je l'écoutasse. Des récits qui m'ont été faits depuis m'ont persuadée que je ne m'étais trompée sur rien d'essentiel et que personne n'était informé aussi exactement que moi des détails de cette lugubre histoire. C'est une des digressions que je vous ai annoncées ; elle sera longue. Souffrez que je ne gêne point mes souvenirs.

Mon grand-père et ma grand-mère à leur mort laissèrent une fille en âge d'être mariée et un fils beaucoup plus jeune. Tous deux étaient en Europe pour leur éducation. La fille y épousa mon père, le fils au bout de quelques années retourna à la Martinique et y rapporta plus de grâces extérieures que d'instruction. Je pense que s'il n'eut joui quant à la fortune que de sa portion de l'héritage de ses parents il eut été un homme sage et aimable car il ressemblait à ma mère pour le caractère comme pour les traits et j'ai vu en lui les vestiges du plus beau naturel mais devenu l'objet de la tendresse d'une tante fort riche qui cherchait à deviner ses goûts pour les satisfaire plus vite, payait ses fantaisies les plus chères et réparait de ses sottises toutes celles qui étaient réparables, il eut avec un patrimoine médiocre tout le malheur d'un jeune Crésus. Cette femme quittait peu sa plantation. À côté de sa maison, la plus jolie qu'il y eut dans l'île, elle fit construire un pavillon pour son neveu. Il avait la liberté d'y amener tous ceux qu'il voulait et d'y faire tout

ce qui l'amusait. On peut juger combien lui et ses jeunes camarades étaient disposés à abuser d'une pareille liberté, aussi M^{me} Del fonte si peu réfléchie dans le reste de sa conduite et si déraisonnablement complaisante, avait eu soin de dérober à leurs regards la jeune Bianca son esclave favorite, la plus belle et la mieux faite de celles de sa nation qu'on eut vu jamais à la Martinique. Noire comme de l'ébène par plaisanterie on l'avait nommée *Bianca* et le nom lui était resté. Après son neveu M^{me} Del fonte n'aimait rien tant que sa belle négresse.

Il y avait chez elle un cabinet de marbre blanc dans lequel on descendait par quelques marches et qui se remplissait d'eau à la hauteur qu'on voulait au moyen de plusieurs robinets placés le long des murailles. L'eau s'en écoulait par plus de passages encore et plus rapidement qu'elle n'y était entrée et les meubles étant de marbre, de porcelaine et de cristal, restaient à sec sans avoir souffert de l'inondation. Bianca se baignait tous les jours dans ce cabinet avec sa Maîtresse et c'était son habitation constante quand mon oncle et ses jeunes amis étaient sur la plantation, c'est à dire qu'elle y venait dès le matin et n'en sortait que le soir lorsque les jeunes gens étaient rentrés dans le pavillon pour n'en sortir plus. J'oubliais de dire que le Cabinet ne recevait de jour que par une sorte de coupole et que la porte en était faite de façon que se confondant en dehors avec la parois on ne la remarquait pas. Il fallait une clef pour l'ouvrir. Un jour M^{me} Del fonte sortant du bain oublia sa clef à la serrure et après s'être habillée elle s'alla promener, son Neveu venu chez elle sans l'avoir rencontrée et ayant à lui parler la cherche dans toutes les chambres qu'il connaissait et remarque à la fin cette clef, cette porte qu'il n'a jamais soupçonnée. Il ouvre et voit Bianca ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et arrangeant des fleurs dans un vase. Elle se met à rire de la surprise du jeune homme et vite effeuillant les roses qu'elle tenait elle en jette les feuilles tout autour d'elle. Cette jolie façon de troubler l'eau et de se cacher ; cette action modeste, ingénieuse gaie, aimable acheva d'enchanter mon oncle qui de ce moment devint éperdument amoureux. Il emmène le plus tôt qu'il peut ses amis à St. Pierre

où la plupart d'entre eux demeuraient et revient au Pavillon seul et à leur insu. M^{me} Del fonte déplorait son imprudence. Il n'était plus temps de cacher Bianca ; elle la laissa donc voir à mon oncle et se flatta que vivant avec elle sans contrainte, il pourrait recouvrer sa raison car Bianca très adroite aux ouvrages de femme n'avait point d'autre talent et son esprit juste et naïf n'était point exercé. Il semblait qu'une passion qui n'avait pas l'aliment de l'amusement ni d'aucune sympathie de goûts et d'occupations, ne pouvait devenir bien sérieuse. Mais Bianca fut touchée de l'amour qu'elle inspirait et ce charme suffisait avec sa beauté. Le jeune homme quitta la Plantation, y revint et toujours plus amoureux il dit un jour à sa tante :

– Donnez-moi Bianca : Je suis forcé de retourner à St. Pierre. On m'a nommé à une place qui m'y rappelle et qui m'empêchera d'être ici aussi souvent que je le voudrais. Donnez-moi Bianca car je ne puis plus vivre sans elle. Elle me servira mais d'autres la serviront. Elle sera la Maîtresse chez moi ; elle sera chérie, elle sera heureuse.

– Oui Victor, pendant quelques semaines ou quelques mois, lui dit sa Tante.

– Non toujours, répondit le jeune homme, je n'ai aucune envie de me marier.

– Ne devient-on infidèle qu'en se mariant ? dit M^{me} Del-fonte. S'il ne suffit pas de la satiété, quelque européenne plus rusée que ma pauvre Bianca viendra vous séduire par ces talents qui vous paraissent si précieux à vous autres hommes quand ils parent un objet nouveau. Ils vous détachent de celle qui n'a de charme que sa beauté et de mérite que sa tendresse. Après cela vous vous en lassez aussi car rien ne vous plait longtemps.

Le jeune homme n'avait pas entendu un mot de ce qu'on lui avait dit. Il insista et sa faible parente céda c'est à dire qu'elle laissa à Bianca la liberté de suivre Victor et celui-ci fit tant d'instances que Bianca se rendit. Ce ne fut pas sans quelque

peine. Les tristes pressentiments de M^{me} Del fonte avaient passé dans l'âme de Bianca. D'ailleurs elle l'aimait, elle la pleura jusque dans les bras de son amant et plusieurs fois elle voulut retourner auprès d'elle. Enfin la naissance d'un enfant acheva de l'attacher à son amant et à son sort.

– À présent, Maître, lui disait-elle, je suis entièrement à vous mais serez-vous longtemps à Bianca et à sa fille ?

Deux ans et plus se passèrent sans qu'elle eut à se plaindre d'aucun refroidissement, et elle jouissait de son bonheur avec assez de sécurité sans se relâcher en rien de son assiduité à remplir ses devoirs. C'était elle qui gouvernait la maison de son Maître, faisait ses habits, blanchissait son linge, le servait dans sa chambre et à table ; les liqueurs, les pâtisseries, les confitures qu'il aimait le mieux, c'était elle seule qui les avait faites et chacun enviait à mon oncle une maîtresse aussi adroite et laborieuse que belle et fidele.

Cet état eut peut-être duré longtemps ; mon oncle avait même écrit à M^{me} Del fonte qu'il songeait à épouser Bianca et à légitimer par là sa fille qui bien que mulâtre promettait de la beauté. On l'appelait Biondina. Je l'ai vue ; le nom de Nerina lui aurait fort convenu mais elle ne laissait pas d'être une charmante enfant. Si Mr le Muret avait été plus complaisant qu'il n'était vous l'auriez vue, Mr le Vicomte, à bord du Pégase et aujourd'hui elle serait ici avec moi. La félicité de Bianca semblait donc assurée et M^{me} Del fonte commençait à être tranquille sur son sort quand une troupe de comédiens venus à St. Domingue, il se détacha deux actrices assez jolies et fort coquines qui vinrent à la Martinique déployer tous leurs talents. Je ne sais s'ils étaient bien distingués relativement à l'art qu'elles exerçaient en public mais elles excellaient dans celui de faire des dupes et jamais on ne poussa plus loin la coquetterie, la ruse, la corruption, l'audace, effrénée. Leur fort à toutes deux était l'opéra comique et elles avaient apporté d'Europe tout ce qu'il y avait de plus nouveau dans ce genre. Au défaut d'acteurs de profession

les jeunes gens les mieux nés s'abaissèrent à jouer avec elles et mon oncle fort bon musicien et passable acteur joua d'abord dans l'orchestre, puis sur un théâtre qu'il fit construire dans son jardin. Bianca alors prévint son malheur et pour n'être pas témoin d'une infidélité qu'elle sentait ne pouvoir supporter patiemment, elle supplia mon oncle de la renvoyer avec Biondina à son ancienne Maîtresse. Celui-ci n'y voulait pas consentir. Il craignait au fond du cœur les reproches de M^{me} Del fonte mais il disait seulement à Bianca qu'il ne pouvait se passer d'elle. Grand Dieu quelle situation ! Il fallait travailler nuit et jour à faire réussir les spectacles où brillait une odieuse rivale. Elle était chargée de faire éclairer le théâtre, de faire servir les rafraichissements d'avoir soin des habits et de beaucoup d'autres choses. Un jour en présentant à boire à son Maître qui venait de chanter un duo avec M^{elle} Rosine, Bianca tomba évanouie. Mon oncle fut fort touché. Pauvre Bianca ! c'est la fatigue, dit-il quand elle fut revenue. Bianca secoua la tête et ne parla point. Peu de jours après, forcé d'aller à une plantation qu'il négligeait beaucoup, il fit dire chez lui qu'il ne reviendrait que le lendemain au soir. Bianca hésita si elle ne profiterait pas de cette absence pour quitter la Maison et se réfugier chez sa maîtresse. Elle était abattue et faible ; la plantation de M^{me} Del fonte était éloignée ; elle pouvait être rencontrée, ramenée et traitée en esclave fugitive. Bianca, se disait-elle, n'a plus d'amant n'a plus d'époux sa fille n'a plus de père, elles n'ont plus qu'un tyran. Il eut fallu partir pendant la nuit ; elle passa la nuit à pleurer. Le second jour vint, il était avancé déjà quand les deux actrices vinrent chez mon oncle disant à Bianca qu'il lui faisait ordonner de les recevoir, de les servir et de faire pour elles tout ce qu'elles exigeraient. Bianca se fit répéter cet ordre plusieurs fois. Je suis fâchée dit Rosine, d'avoir oublié chez moi la lettre que j'ai reçue de ton maître. Sa sœur se moqua d'elle.

– Bianca, dit-elle, n'hésite certainement à nous croire.

– J’ai hésité, dit Bianca, mais je vous crois. Vous avez tellement corrompu un homme naturellement bon et honnête qu’il faut tout croire.

Rosine et Marotte éclatèrent de rire à ce discours. Puis elles se mirent à examiner tout ce qu’elles voyaient avec l’insolence de la curiosité mal élevée et grossière. Il y a dans cette maison, dit enfin Marotte, un bain qu’on dit être fort singulier et fort agréable. Nous voulons nous y baigner. C’était un cabinet tout semblable à celui de M^{me} Del fonte à cela près que le marbre en était noir. Bianca l’avait ainsi désiré. Les deux actrices entrent dans le Bain et s’y livrent à une gaieté extravagante, s’y font servir une collation, des confitures, du vin, des liqueurs. Bianca étouffait de douleur et de rage. Son maître rentre à la fin.

– N’est-il pas vrai, dit Rosine, que vous m’avez écrit de faire ici tout ce qu’il me plairait et d’ordonner à Bianca de nous servir ma Sœur et moi comme elle vous sert vous même ?

Mon oncle étonné de tant d’audace rougit et balbutia. Bianca crut qu’il rougissait de honte et ne douta plus du tout que l’ordre n’eût été donné. Les deux actrices continuèrent à jouer le rôle insolent qui leur réussissait au-delà de leur espoir et voyant qu’elles avaient à faire à un homme si faible elles lui demandèrent l’une un bijoux, l’autre un autre, déclarèrent qu’elles souperaient chez lui, y soupèrent et ne cessèrent d’insulter à Bianca ni d’exercer avec dérision l’empire qu’elles s’étaient arrogé.

Mon oncle était au désespoir ; vingt fois il fut sur le point de faire cesser cette odieuse scène ; vingt fois comme ensorcelé il resta muet et immobile.

Enfin Bianca obtint de pouvoir se retirer mais tourmentée par l’affreuse inquiétude de la jalousie, elle veilla, elle resta attentive et prêtant l’oreille malgré elle. Elle n’ignora rien de ce qui pouvait porter son ressentiment et sa douleur à leur comble.

Il était une heure après minuit quand les deux maudites comédiennes s'en allèrent. Mon oncle resta en proie à la honte et aux remords. Il pensa à aller trouver Bianca, mais que lui dire ? Comment avouer tant de faiblesse, comment excuser tant de cruauté ? Il résolut de lui parler le lendemain et se promit non seulement de rompre avec les comédiennes mais de les faire chasser de l'île.

Au moment où il se couchait Bianca s'approcha de sa porte et d'une voix ferme elle lui demanda s'il lui promettait de la renvoyer le lendemain à sa maîtresse.

– Non pas demain, répondit mon Oncle.

Et il voulut ajouter quelques mots de douceur et de consolation mais il avait entendu Bianca s'éloigner. Peu disposé à dormir il se mit à lire à la lueur d'une lampe qu'il avait allumée. À la fin la fatigue amena le sommeil et il voulut poser son livre auprès de la lampe mais il lui échappa de la main et tomba à côté de la table assez loin de son lit. Sa lampe brûlait ; un rideau de gaze fermé devant une fenêtre basse qui était ouverte le garantissait des insectes volants que la lumière aurait attiré.

Bianca cependant furieuse et désespérée parcourrait la maison et le jardin, ce jardin dans lequel on avait construit un théâtre. Bien assurée que tout dort, que son maître dort, elle entre dans sa chambre non par la porte, elle aurait fait du bruit, mais par la fenêtre ouverte ; elle entre un couteau à la main. La lampe éclairait le visage de son Maître. Tant qu'elle le voit dormir il ne lui paraît plus si coupable ; immobile, elle hésite soupirer et peut-être se serait-elle retirée sans un léger mouvement qu'elle lui voit faire. Dans ses traits un peu ranimés elle reconnaît l'amant de Rosine le tyran de Bianca un homme qui refuse de mettre un terme à ses peines et qui les aggrave tous les jours. Toute sa fureur tenait. Elle s'avance avec précipitation mais son pied touche le livre tombé qu'elle n'a pas aperçu. Au bruit qu'elle fait mon oncle se réveille et sans bien savoir ce qu'il voit sans savoir quelle main dirigeait le fer qu'il détourne il crie, il

appelle. Un chien aboie, toute la Maison accourt, Bianca est entourée.

– Laissez-la, ne la liez pas, ne lui faites pas de mal, criait mon Oncle. C'est un délire, elle est malade, elle est folle.

– Non, disait Bianca, j'ai toute ma raison ; qu'on m'emmène ; j'ai voulu faire une action juste mais je n'en dois pas moins être punie et ne demande qu'une prompte mort.

Tout ce que mon oncle put tenter pour la sauver il le tenta ; il fit dire aux juges qu'elle était grosse. Bianca le nia... Plaignez, plaignez, non pas Bianca mais son amant. Oh quel supplice que le sien, quel long supplice ! Nulle interruption, nul adoucissement à une peine sans égale ! Arrivé chez sa tante, où on le traita, à peine en fut-il reconnu, à peine pût-il la reconnaître. Bianca, ses souffrances, son crime, sa mort se voyaient peints sur le visage de ces deux infortunés ; un pénible silence était sur leurs lèvres. Ils n'osaient parler de peur de dire et d'entendre des choses qui leur eussent déchiré l'âme.

– Fallait-il me l'ôter, dit pourtant une fois M^{me} Del fonte.

– M'aviez-vous accoutumé, répondit son neveu à vaincre le moindre de mes penchants ?

Depuis ils contraignirent les reproches dont leurs cœurs étaient pleins et cela bien moins par pitié l'un de l'autre que par ménagement pour eux-mêmes.

M^{me} Del fonte devint languissante et mourut, soit négligence, soit un reste d'affection elle n'avait rien changé au testament par lequel elle laissait mon oncle seul héritier de sa fortune. Dès que ce testament fut connu, mon oncle le déchira et les parents touchés de son désintéressement se cotisèrent pour faire à la fille de Bianca une part de nièce, promettant de gérer ce bien et d'être les tuteurs de l'enfant si elle venait à perdre son père. On voyait bien que le malheureux homme ne pouvait vivre longtemps.

Il se hâta d'arranger ses affaires et se flattant peut-être de perdre une partie de ses remords et de ses regrets en fuyant cette Île devenue pour lui le Tartare, il s'embarqua pour l'Europe et arriva chez ma Mère avec Biondina dont la vue lui causait plus de douleur que de plaisir mais qu'il ne pouvait quitter cependant, ne fût-ce que pour quelques heures sans éprouver un combat et un tourment affreux.

Voilà l'homme avec lequel nous vécûmes ma mère et moi pendant près de deux ans. Il me coûta ma mère ; d'abord ses soins, puis elle-même. Il n'était pas mort encore quand accablée de douleur et de fatigue elle prit une fièvre à la fois inflammatoire et nerveuse et mourut quelques heures après lui. J'étais seule dans la maison avec Biondina et des domestiques. Je mis l'enfant chez une voisine qui l'aimait et ayant fait porter les deux cadavres près l'un de l'autre, je les veillai nuit et jour jusqu'à ce que je fusse bien assurée que ce n'était plus ma mère, que ce n'était plus le frère de ma mère, mais des corps morts qui commençaient à se corrompre. On admira tant de courage chez une fille de seize ans. Du courage ! que veut-on dire ? Je pris peu d'intérêt aux funérailles, j'oubliai presque de prendre le deuil et l'on blâma mon insensibilité. Ne sera-t-on jamais raisonnable ?

Oh ne fuyons pas ce que nous avons aimé tandis que peut-être il respire encore et pourrait s'indigner de notre lâche abandon. Émilie, si je meurs auprès de vous ne laissez pas à d'autres le soin de juger si je suis morte ; rendez-moi ce que je fis pour ma mère et pour mon oncle, mais point d'urne, point d'inscription, point de cyprès. Ils me seraient inutiles, je ne les verrais pas et si je les voyais je m'offenserais peut-être de tant de précautions contre un trop prompt oubli. Je n'ai point oublié mon aimable mère ni mon malheureux oncle.

Le lendemain M^{me} de Vaucourt nous dit :

Je dois à la lugubre histoire que je vous ai racontée un bonheur dirai-je ou un malheur c'est de n'avoir point ce qu'on

appelle aimé. Bianca ! Victor ! quels avertissements ! abandonner ce qui nous aime, être abandonnée de ce que nous aimons, quel crime, quel malheur ! et ils semblent être inévitables. Aimer toujours, plaire toujours semble n'être pas de la nature humaine et si quelquefois cela arrive, la mort ne vient-elle pas déchirer ce qui n'était qu'un ? mais ce n'était pas cette dernière considération qui m'effrayait ; Bianca, Victor étaient ma sauvegarde et si quelqu'un me semblait aimable, aussi tôt je lui cherchais des défauts, je récapitulais les miens. Je me disais, telle chose pourra donner de l'impatience, telle autre de l'ennui. Si c'est moi qui commence à me détacher je ressemblerai peut-être à mon oncle et je finirai comme lui ; si c'est l'autre... et je frémissais. Quand j'arrivai à Altendorf je vis, Émilie, que vous aimiez déjà et que vous étiez passionnément aimée. Ne croyez pas que j'eusse cherché à faire naître ces sentiments que j'approuvai ; ils étaient nés, je souhaitai qu'ils vous rendissent heureuse. Aujourd'hui non seulement je souhaite, j'espère. Un esprit sage, une âme douce noble, pure ne se laisseront point abuser ni séduire. Vous mènerez la vie qui convient au bonheur et au devoir. Votre Théobald aussi, Théobald qui s'est fait de votre bonheur sa tâche, sa gloire, sa félicité, n'écouterà, ne regardera rien qui puisse l'éloigner ni seulement le distraire de vous. Vous vivrez fidèles, vous vivrez heureux, j'ose le croire et si la mort vient à enlever l'un de vous la conscience de l'avoir rendu heureux adoucira la peine de l'autre. Mais pourquoi cette digression ? pourquoi vous émouvoir et m'émouvoir de nouveau ? il faut tout simplement reprendre et suivre le fil de mon histoire.

Huit jours après la mort de ma mère et de mon oncle j'entrai au couvent avec Biondina et m'occupai d'elle seule. Mon père écrivit à un de ses parents de prendre soin de mes intérêts de quelque nature qu'ils pussent être et de me marier à un homme raisonnable d'un âge mur ou à peu près avec lequel j'irais le joindre et dont il ferait la fortune. Pour abréger il envoyait toutes les procurations et autorisations nécessaires. On cherche, le public parle, M. le Muret se présente. Il passait pour

un homme doux et sage, il était assez bien élevé et d'une figure passablement agréable ; il avait trente six à trente huit ans, il se disait parent éloigné de ma famille. Comme on ne se souciait guère de moi on crut aux apparences et à ce qu'on pouvait apprendre par de vagues informations.

– Je ne pourrai être blâmé, cela est sortable.

Voilà ce que j'entendais dire à un homme chargé *de tous mes intérêts* pendant qu'il dévorait un chapon et des truffes. Je le priai de séparer de ce qui avait appartenu à ma mère tout ce qui avait appartenu au père de Biondina afin que cela fut à elle seule car j'avais déjà entendu parler des droits qu'on voulait que j'y eusse.

– Votre mari réglera tout cela, disait mon épicurien. Je serais bien fou de me donner de la peine pour ce qui ne me regarde pas.

Et il hâta mon mariage pour n'entendre plus parler d'aucune affaire.

Savez-vous ce que c'était que cet homme sage auquel on me donnait ? Il avait supplanté dans l'affection de toute sa famille un frère aîné qu'on appelait un crâne parce qu'il avait épousé une très jolie fille sans fortune qu'il aimait éperdument. Pour lui négligeant son propre père honnête homme qui avait été un crâne aussi et s'était ruiné, mais caressant des oncles, des tantes, de vieilles cousines ; épousant leurs goûts, leurs manies ; fleuriste avec l'un chasseur avec l'autre, bigot avec un troisième, toujours économe et rangé, il n'avait pas montré ce que ces gens-là appelaient un seul vice et avait été le saint, le sage de la famille et du canton jusqu'à ce que son frère aîné réduit à la plus extrême indigence fut venu avec une femme belle encore mais presque mourante et des enfants charmants quoiqu'en haillons, implorer la pitié de ses parents. Ces gens, plus ridicules et sots que méchants ou durs furent extrêmement touchés et se refroidirent un peu pour le sage inflexible qui, après avoir joué tout,

ne put jouer la sensibilité. Il sut que j'étais à marier et qu'outre le bien de ma mère dont j'héritais, je portais à mon mari de grandes espérances de fortune. Quelle amorce ! M. le Muret ne perdit pas un moment et sur la foi d'une réputation dont personne ne songea à examiner les fondements, on lui donna la pauvre Constance.

Dès le lendemain de notre Mariage rentrée chez moi je le priai de mettre ordre à ce que Biondina eut tous les effets de son père. Il éluda, renvoya et bientôt après il refusa nettement. On se mit en devoir de vendre les meubles de la maison parmi lesquels se trouvaient beaucoup de choses qui avaient été achetées par mon oncle et l'on ne mit aucune différence entre ces choses là et les autres. M. le Muret osa même mettre en vente les habits de mon oncle, ses bijoux et jusqu'au piano-forte de Biondina dont elle commençait à jouer joliment. Ce jour-là précisément arriva de la Martinique l'un de ses tuteurs mon parent comme le sien, c'est-à-dire qu'il était le mari d'une cousine germaine de ma mère.

Il trouva Biondina sur mes genoux et moi baignée de larmes. Sans autre liaison que l'accord de nos sentiments nous nous dûmes ce que nous pensions de ce qui se passait. Il montrait pourtant plus de modération que moi et ne voulant pas me contredire, parce que c'eût été m'aigrir davantage, il me conjurait cependant de respecter en M. le Muret non lui-même mais le maître de mon sort. Au reste il arrêta ce brigandage en montrant un testament qui le nommait l'héritier principal de mon oncle et son exécuteur testamentaire. Mon oncle avait pris cette voie pour faire passer son bien à sa fille.

Je n'avais point encore songé qu'on put me séparer de Biondina et je ne croyais son tuteur venu en Europe que pour arranger ses affaires. Mais après quelques jours d'illusion je sus qu'il venait la reprendre et se proposait de l'élever dans son pays natal. Oh quelle douleur j'éprouvai ! oubliant tous les procédés de mon mari je le conjurai de se joindre à moi pour obtenir

qu'on me laissât emmener Biondina chez mon père. Il y trouva mille difficultés.

– Pensez donc que je n'aurai qu'elle que je connaisse, et que j'aime, m'écriai-je en sanglotant.

– Vous m'aurez, ma bonne amie, dit le Muret avec un sang-froid et une mine hypocrite qui me le fit tout à coup détester.

Jetant sur lui un regard qui le confondit j'essuyai mes larmes je raffermis ma voix et je dis à mon parent :

– Monsieur, emmenez Biondina ; elle serait fort mal avec un mari et une femme tels que nous.

– Quoi donc ? que veut dire ma bonne amie ? dit le Muret déconcerté.

Je ne répondis rien et le quittai.

Dans l'appartement où j'entrai je trouvai une jeune femme, ma parente, qui avait entendu toute cette scène.

– Que vous êtes enfant ! me dit-elle. Prier, supplier, conjurer, cet homme là ! prétendre attendrir un mari de marbre. J'en ai un qui n'est pas de la force du vôtre pour l'égoïsme, l'avarice et la dureté, mais avec cela si je ne le menais tambour battant je me verrais moi joliment menée.

– Parlez-vous sérieusement ? lui dis-je.

– Sans doute, me répondit-elle.

– Venez souper demain chez moi vous verrez. À votre place, j'aurais gardé avec moi Biondina avec son piano forte et tout ce que j'aurais voulu. Croyez-moi. Moquez-vous du Muret. Que celui qui s'est fait l'esclave de toute une vieille famille ne fasse pas la sienne de vous. Traitez-le comme il doit être traité. Rappelez-lui sans cesse qu'il attend sa fortune de votre père et que vous pourrez le servir ou le perdre. Point de scrupules en-

fantins. Suivez, en tout, votre tête et si par hasard il crève de dépit vous aurez fait une fort bonne affaire.

Je n'avais guère plus de 16 ans et le vieil homme n'était pas tellement mort en moi, ma mère n'y avait pas tellement détruit mon père, que je ne pusse goûter une pareille morale. Intimement liée avec ma parente je me trouvais comme dans un monde nouveau que loin de me faire connaître ma mère ne m'avait pas laissé soupçonner. Je m'en laissai amuser et étourdir mais quand il fallut me séparer de Biondina mon cœur rejeta tout le reste et je crus qu'il se déchirerait. Ma cousine me laissa pleurer pendant quelques jours après lesquels elle me dit :

– Ne voyez-vous pas, que cet enfant vous embarrasserait beaucoup ? à votre âge on a mieux à faire qu'à caresser une petite Mauresse. Courrez avec moi les bals et les spectacles. Vous ne retrouverez pas de sitôt l'occasion de vous bien divertir à moins que vous n'obligiez le Muret à partir sans vous ce qui serait peut-être fort sage car dans sa mine sournoise je crois démêler un terrible homme.

Ce qui vous surprendra peut-être, c'est que mon parent M. Kildary m'avait donné un conseil assez semblable. Il me dit qu'il était au désespoir de ne pouvoir retarder son départ et me promit, que si je pouvais trouver avec ma parente quelque moyen d'échapper à mon voyage il reviendrait en Europe avec sa femme, ses enfants et Biondina et se regarderait comme mon tuteur ainsi que le sien. Ce n'est pas un mariage, dit-il, que cette monstrueuse association de l'inexpérience et de la candeur avec l'avarice et la fourberie. Mais que pouvais-je faire ? Ma cousine était trop jeune et trop étourdie pour m'aider à prendre un parti si extraordinaire, son père était trop insouciant pour pouvoir seulement y songer et M. le Muret qui brûlait de partir et qui, en apparence du moins, n'avait pas eu d'autres soins que ceux qu'exigeait notre départ, vint me dire au moment que j'y songeais le moins que le reste de nos meubles allait être porté à la Maison de campagne d'un de ses oncles où nous attendrions

que le Pégase sur lequel nous devons nous embarquer put faire voile. À peine me laissa-t-on le temps de dire adieu à ma parente. Après quelques jours d'un ennui et d'un chagrin que je ne pourrais décrire, le vent devenu favorable, je quittai ma terre natale avec autant de regret que si elle n'avait pas été pour moi un séjour de souffrance. Dans la chaloupe qui me mena à bord je regardais alternativement M. le Muret et la profonde mer ; Voici, me disais-je au pis aller une ressource, un asile. Vous souvenez-vous M. le Vicomte de mon arrivée sur le vaisseau ?

– Oui, dit-il, vous m'étonnâtes ; sombre d'abord et pensive, bien tôt vive et folâtre je ne sus que penser de vous. Je résolus, dit Constance, de suivre en tous points les conseils de ma parente, de m'étourdir, de me divertir, de tirer parti de tout pour ne pas devenir la victime de mon chagrin ni de mon ennemi ; car j'avais appris à regarder M. le Muret comme un homme qui me ferait mourir de douleur plutôt que de renoncer à la moindre partie de son empire ou au plus petit de ses intérêts.

Tout ce qui pouvait plaire à mon père, des goûts duquel il s'était soigneusement informé, nous le portions avec nous, mais sur ce qui pouvait me plaire ou me convenir, son économie avait été sordide ; dans le choix d'une femme de chambre, il avait surtout signalé sa tyrannie : au lieu d'une aimable fille que j'affectionnais depuis longtemps il me fallut emmener une salope et, qui pis est, un espion comme je l'ai vu depuis. À Bordeaux, soit manque d'occasion, soit que M. le Muret fut trop occupé de ses affaires, je ne m'étais point aperçue qu'il fut jaloux mais comme égoïste très soupçonneux et très intéressé il devait l'être et il l'était.

Après quelques jours de navigation tout le monde à bord du vaisseau s'amusait excepté lui. On le plaisantait sur sa taciturnité et moi plus vivement que les autres sans que jamais on obtint pour réponse autre chose qu'un sourire sournois. Mais peu à peu laissé entièrement de côté il jetait de temps en temps des regards sinistres tantôt sur moi, tantôt sur le Chev. du

Bouch... notre Capitaine homme d'esprit, très instruit et fort aimable, tantôt sur les autres officiers, mais aucun d'eux ne lui faisait autant d'ombrage que M. de Merival le plus jeune et sans doute à son avis, le plus aimable de tous. Nous nous amusions à mille jeux enfantins. Un jour M. de Merival me demanda comment je m'appelais ; je le lui dis.

– Oh le joli nom s'écria-t-il.

– Oh bien, dis-je, appelez-moi Constance ; je croirai entendre mon oncle, ma mère, Biondina, une cousine que j'aime beaucoup. Jamais je ne fus appelée que Constance de toutes les personnes que j'ai aimées. Quand j'entends M^{me} le Muret je crois que c'est la haine ou l'indifférence qui me parle.

– Vous appeler Constance ne serait pas décent ma bonne amie de la part d'un jeune homme, dit M. le Muret.

– Oh très décent lui dis-je, je m'y connais. M. Kildary beau et jeune encore m'appelait toujours Constance.

Le Vicomte était fort embarrassé. Quand il m'appelait Madame je ne répondais pas ; quand il m'appelait Constance M. le Muret frémissait.

– Bon ! lui dis-je un jour en présence de la perfide Ducret dites toujours Constance, il s'y fera.

Le lendemain je vis M. le Muret plus sérieux, plus pâle, plus jaune qu'à l'ordinaire. M. de Merival en revanche était plus gai qu'il n'avait jamais été. Le mot de *coutume* fut prononcé par hasard.

– On ne *s'accoutume*, on ne *se fait* pas, dit M. le Muret en me jetant de côté un regard furieux, à certaines gens ni à certaines choses.

M. de Merival ne fit aucune attention à ce propos. Pour moi, sans trop savoir pourquoi, je me sentis glacée et tremblante et comme on vit que je palissais :

– Qu'est-ce, me dit le Capitaine, qu'avez-vous ? est-ce le mal de Mer ? Buvons du punch, cela vous remettra.

On en but ; la gaieté devint générale M. le Muret lui-même qui sans doute avait remarqué l'impression que j'avais reçue, parut s'égayer un peu et moi je fus si bien la dupe de ce faux semblant que je m'en montrai plus affectueuse avec lui que je n'avais jamais fait. Cependant sa rage n'était pas diminuée ; il nous quitta un moment, et j'ai su depuis que c'était pour affiler son épée et charger ses pistolets. Il revint. Nous nous amusions M. de Merival et moi à remplir des espèces de bouts-rimés que nous avait donné M. du Bouch... *Ment, arque*, voilà les deux rimes qui devaient terminer quatre vers. Voyons ; je ne quitte jamais un certain vieux portefeuille où je pense que se trouveront les vers du Vicomte et les miens.

Quand sur le perfide élément
Avec Bacchus et l'Amour on s'embarque
On brave tout, la Mer, le vent, la Parque.
Mais on craint le débarquement.

– Oh ! Mon Dieu ! s'écria le Vicomte, que vous me rappelez bien le dernier moment de gaieté que j'aie eu de ma vie.

Voici les miens, dit Constance, il ne s'agit pas ici de vanité mais de vérité.

Quelquefois je mène ma barque
Tout de travers et follement,
Mais si tôt que je le remarque
Je la retourne incessamment.

Il me fallut beaucoup de temps pour faire ces méchants vers.

– Cela est bien mauvais, dis-je à M. le Muret cependant j'espère que vous comprendrez ma pensée et mon intention.

Je ne sais s'il avait le sang froid nécessaire pour les lire ni s'il entendit ce que je lui disais mais alors je n'en doutai pas : il

me sourit et jeta les yeux sur les vers du Vicomte qu'à peine j'avais lus. Un moment après nous sommes appelés pour la prière. Je mets tous ces chiffons dans mon portefeuille, puis sans regarder derrière moi, sans éprouver aucune inquiétude croyant tout apaisé, tout réparé et me rendant le témoignage d'une intention sincère de ne plus donner un déplaisir aussi sérieux à M. le Muret, je sors de la cabine et me rends à l'endroit où se faisait la prière. Je l'écoutais et m'y joignais avec recueillement quand j'entends des cris, un fracas horrible. M. de Merival... mais il vous racontera mieux lui même ce que je n'ai su que par des récits.

– Oh Ciel, qu'exigez-vous ! s'écria le Vicomte.

– Surmontez, je vous en prie dit Constance un sentiment que tout ce que je viens de dire doit avoir affaibli. Croyez-vous qu'il ne m'en ait rien coûté de me rappeler toutes les extravagances qui ont amené cette scène ? C'est moi dans le fond qui suis cause de ce qui vous tourmente si fort et je pourrais me reprocher à plus juste titre que vous la mort de M. Le Muret mais j'étais si jeune et j'avais si peu de mauvaise intention. M. le Muret d'ailleurs s'était montré à moi sous un aspect si fâcheux, tout ce que j'en avais vu alors, tout ce que j'en ai appris depuis me l'a fait regarder comme si peu regrettable soit pour moi, soit pour la société, que je n'aurais su raisonnablement sur quoi fonder mes remords. Si j'en avais ce serait d'avoir été cause de vos longs regrets. C'est depuis que je vous ai revu ici que je me suis condamnée après m'être regardée pendant si longtemps comme absoute. J'ai senti douloureusement qu'aucune étourderie n'est pardonnable, que nos moindres fautes peuvent avoir les suites les plus fâcheuses. Ma cousine et ses conseils moi, ma conduite, toutes ces folies, toutes ces imprudences me paraissent criminelles aujourd'hui et pour l'amour de vous je voudrais n'avoir point reçu d'autres avis que ceux de ma mère et avoir été toujours aussi sage aussi raisonnable qu'elle. Mais nous ne pouvons rappeler le passé. Adoucissez mes regrets ; surmontez ce que j'ose appeler votre faiblesse et racontez-nous une scène dont les

détails bien connus vous disculpèrent auprès de tout le monde et qui vous disculperaient à vos propres yeux si vous étiez aussi raisonnable que vous êtes sensible.

– Eh bien, dit le Vicomte, j'obéirai mais permettez que j'abrège le plus que je pourrai. Les mots prononcés ont une force que n'a pas la pensée quelque tourmentante qu'elle soit ; elles sont des fers aigus dans une plaie sanglante. Aussi Victor et sa tante se taisaient-ils. M. Le Muret m'arrêta au moment où j'allais sortir de la chambre du capitaine.

– Allez chercher votre épée ou vos pistolets, me dit-il et choisissez au plus tôt un second. Voici le mien dit-il à l'homme dont il s'était approché et qui voulait s'en défendre ; non, dit-il, prévenez par votre complaisance quelque chose de pis qu'un duel, je ne puis plus supporter que ce jeune homme vive. Un maudit frère m'est venu enlever une fortune et une considération que j'avais travaillé trente ans à acquérir ; abandonnant une maîtresse que j'aime et trahissant mille serments j'épouse un enfant que je ne connais pas, et un autre enfant me rend le jouet de celui avec lequel je vis par nécessité, avec lequel je m'expatrie, victime de mes regrets comme amant je le suis encore de ma jalousie comme époux. C'est trop souffrir ; allez chercher vos armes, j'apporterai les miennes et rendons-nous sur le champ dans le lieu le plus éloigné de celui où l'on s'est rassemblé.

– J'irai avec toi, me dit un de mes camarades.

Nous nous rendons avec des armes dans l'endroit indiqué où M. le Muret et son second nous attendaient.

Il voulait commencer le combat à l'instant :

– Commençons par l'épée, me dit-il, et comme nous pourrions être entendus et séparés, si cela devient trop long nous abrègerons avec nos pistolets.

– De grâce un moment, lui dis-je, je donnerais tout au monde pour ne me point battre avec vous. Je ne vous ai jamais haï, et dans cet instant vous m’avez inspiré une pitié extrême ; quoi, vous avez abandonné une Maîtresse et je vous tuerais ! votre mort l’affligerait encore plus que votre infidélité ; et votre femme qui dans le fond vous aime peut-être, une femme de seize ans ?...

– C’est prendre trop de soins, dit M. le Muret en tirant son épée ; mettez-vous en garde et finissons.

– Mais dis-je, je ne suis point amoureux de M^{me} le Muret, je n’en suis point aimé et si vous le voulez je vous donnerai ma parole d’honneur de ne lui parler de ma vie.

M. le Muret grinçait des dents.

– Mettez-vous en garde dit-il encore.

J’allais répliquer.

– C’est assez me dit mon ami, on croirait que tu as peur.

– Il tremble, c’est cela, s’écria le Muret avec une sorte de joie féroce, sa crainte est un pressentiment.

– Vous vous trompez, lui dis-je.

En même temps il s’approche avec fureur, il me porte un coup que je pare, et plus de sang froid que lui, j’en porte un qui l’étend à mes pieds. La blessure n’était pas profonde, je ne m’étais pas relevé mais j’avais porté si juste au cœur qu’il tombe et n’a plus qu’un moment de convulsions et de vie.

Nous appelons, nous demandons à grands cris les chirurgiens... Je crois voir encore les convulsions que je pris pour un reste de vie. Il était mort.

J’ai vu depuis la mort, j’en ai été entouré, j’en ai été menacé, je l’ai commandée et peut-être donnée mais jamais je

n'éprouvai une sensation pareille à celle de ce moment, l'impression en sera à jamais ineffaçable.

Tombé à côté de lui sans connaissance je me trouvai en revenant à moi à fond de cale et les fers aux pieds et aux mains, par ordre du Capitaine. Les deux seconds furent traités à peu près comme moi et M. du B... défendit qu'on eut d'autre communication avec nous que celle qui serait indispensable, de peur, comme il me l'a dit depuis, que le témoignage de nos camarades devant le tribunal de la colonie où nous débarquerions, n'en perdît quelque chose de sa force.

Ce tribunal m'acquitta mais je ne m'acquittai point ; je condamnai en moi, non pas précisément un combat et un meurtre forcés mais la gaieté folâtre et l'inconsidération qui m'y avaient conduit. Je les abjurai pour jamais et quand je ne les aurais pas abjurées, elles m'avaient quitté. À l'image de la mort de M. Le Muret s'était joint ce qu'il m'avait appris de sa vie et un crêpe noir avait couvert, dans mon imagination, la société, nos institutions et le monde. Ce crêpe est toujours là. Je vois tout noir. Rien surtout n'est si triste que les regards que je jette sur moi-même ; aussi me suis-je accoutumé à les détourner promptement. Je m'occupe beaucoup et réfléchis le moins que je puis ; de cette sorte j'ai appris à supporter mon existence.

– N'ai-je pas réussi à vous ôter une partie de vos regrets, dit Constance fort émue.

– Non dit le Vicomte, non pas jusqu'ici. Au contraire vous avez fait revivre ma douleur un peu amortie mais cela passera ; je serai comme auparavant ou mieux peut-être.

Je ne respirai, reprit Constance que lorsque M. de Merival fut absous. La vivacité qu'on m'avait vu mettre dans ce que je disais pour sa défense me faisait croire encore plus intéressée que je ne l'étais à sa conservation et plus je jurais qu'il n'y avait eu entre nous que des jeux d'enfants moins on était disposé à le croire. Je sais qu'on le dit à M. de Merival et qu'on lui fit un de-

voir de s'éloigner dès qu'il serait libre de peur que mon étourderie ne nous compromit tous deux. Moi je souhaitais passionnément de lui demander pardon de la captivité, de l'ennui, de tous les maux enfin que je lui avais attirés. La Ducret à qui je le dis m'offrit de me le faire voir secrètement. Secrètement ! m'écriai-je ; pourquoi secrètement ! mais éclairée par ce mot sur l'indécence qu'il y aurait à le revoir du tout, j'en abandonnai le projet. La proposition aussi m'éclaira sur celle qui l'avait faite et sur toute sa conduite à bord du Pégase à laquelle je n'avais pas encore bien réfléchi. Je la chassai ignominieusement et en cela j'eus tort. Il faut ménager les méchants de quelque classe qu'ils soient. Le plus petit peut être rendu par sa haine et par les circonstances assez fort pour nuire. Renvoyer doucement la Ducret eut suffi, c'est ce que je pensai une heure ou deux trop tard et en même temps que cette pensée il m'en vint une foule d'autres ; je tirai tout à coup de la mort de Mr le Muret comme d'une mine abondante des réflexions de tout genre qui me firent passer de l'enfance à une sorte de maturité sans m'ôter cependant tout à fait soit ma pétulance soit mon indolence naturelles. Ce qui m'est resté de pétulance a été appelé selon les occasions et les gens vivacité aimable, louable, précieuse ou dangereuse et condamnable précipitation ; la vérité est entre deux.

Dès que mon deuil fut un peu éclairci, dès qu'on put me faire connaître aux habitants de la Colonie et à ceux qui y abordaient de toutes parts je reçus beaucoup d'hommages. Mon histoire avait bien moins terni ma réputation qu'elle n'avait prêté de charmes à ma personne. Une Andromaque de dix-sept ans attirait tous les regards et même sans fortune j'aurais pu me marier avantageusement. Je fus aimée de gens qui ne voulaient ni ne pouvaient pas se marier. Je fus recherchée par plusieurs hommes dont la recherche pouvait me flatter mais je ne voulais ni d'un mari comme M. le Muret, ni d'un mariage amoureux, ni d'un amour sans mariage. Je conjurai mon père de me laisser respirer quelque temps débarrassée de toute chaîne et n'ayant de liens que ceux qui m'attachaient à lui. Comme il était aimable je l'aimai d'inclination. Il me traita avec complaisance et bonté

sur le point du mariage comme sur tous les autres et ce fut de plein gré que j'épousai quinze ou dix huit mois après mon arrivée un homme qui n'avait cessé de me rendre des soins sans se montrer jamais empressé. Je n'ai vu chez personne autant d'esprit ni si peu d'envie d'en montrer. Il n'avait le ton d'aucun pays ni d'aucune coterie, mais il en avait un qui convenait partout. Il savait toutes les langues vivantes mais ne parlait que la sienne à moins d'une véritable nécessité. Au besoin il se montrait au fait de tout, propre à tout mais jamais d'étalage ni d'empressement, il fallait au contraire le presser et si un autre pouvait faire ou dire ce qu'on demandait, il lui en laissait le temps ne relevant même jamais une erreur peu importante. Qu'on ne se figure pourtant pas un de ces hommes graves et réservés par indifférence à tout ce qui se passe autour d'eux ou bien par le projet formé de ne se laisser pas mesurer et apprécier pour se faire croire immenses, inappréciables. Non, ce n'était rien de tout cela ; c'était la finesse et la paisibilité d'un esprit qui savait attendre l'à-propos en toute chose et le saisissait avec plus de délicatesse que de vivacité. Cet homme avait beaucoup vécu avec mon père et avait ainsi que lui une mollesse de mœurs que je n'ai jamais vue ailleurs que chez eux à ce degré dirai-je le plus ou le moins fâcheux de tous, à ce degré ou le relâchement ne ressemblant point à la dépravation n'est presque pas remarqué, n'avilit point et ne peut choquer. Point de maximes perverses, point d'actions peu décentes et leurs subalternes lorsqu'ils passaient une certaine médiocrité de vice étaient sévèrement repris.

Pendant qu'ils ont pour ainsi dire régné dans cette colonie personne n'a crié contre eux et cependant je ne pense pas que rien s'y soit fait avec une stricte loyauté. Mon peu de pénétration sur cette matière ne leur déplaisait pas. Quand ils me voyaient mesurer, peser, payer avec la dernière rigueur ce qu'un marchand ne demandait pas mieux que de me donner pour que cela lui valut quelque recommandation ou intercession de ma part, mon père souriait. Elle fait très bien, disait mon mari, et il m'aidait à prendre soin que tout se passât comme je l'entendais.

J'ai vécu longtemps sans savoir que nous étions payés pour permettre des choses qui étaient permises à chacun et d'autres qui n'auraient jamais dû l'être à personne ; que l'innocence payait sa sécurité, le vice son impunité ; que notre protection suffisait au plus mal habile au plus négligent au plus inique et qu'elle était nécessaire au plus capable et au plus scrupuleux... au plus scrupuleux ! qu'est-ce que je dis ? ai-je vu dans ces climats où l'on ne va brûler et suffoquer que pour gagner de l'argent, ou l'on n'en peut gagner qu'à force de ruses et de rapines, ai-je vu des gens des scrupules desquels je voulusse répondre ? Et quand ce ne serait que ce prix que l'on paie et qu'il faut bien regagner pour acheter la liberté de faire des choses licites n'est-ce pas déjà là une malversation ? On ne corrompt pas, il est vrai, l'honneur déjà corrompu mais on suit par nécessité une coutume perverse et bientôt on renchérit par cupidité sur ce que d'autres pervers avaient imaginé. Dans les commencements comme je l'ai déjà dit, je ne m'apercevais de rien de tout cela. Mon père et mon mari aimaient mon innocence et dissimulaient pour me la conserver. Peut-être qu'une fois suffisamment riches ils auraient bien voulu tous deux revenir à une honnêteté dont ils n'avaient ni l'un ni l'autre perdu le tact mais je crois qu'ils n'auraient osé se le dire ne sachant pas comment cela serait reçu. L'un ne savait pas si l'autre ne se fâcherait pas contre lui ou ne le trouverait pas très ridicule. Je crois les avoir vus dans cet embarras. Peut-être n'auraient-ils pas pu se résoudre à condamner par une conduite nouvelle leur conduite ancienne. Cependant c'est dans leur timidité vis-à-vis l'un de l'autre qu'a consisté, si je ne me trompe, la principale difficulté. Et savons-nous si une pareille difficulté n'a pas empêché beaucoup de gens de revenir à la modération à la sagesse, à la vertu que peut-être ils regrettaient ? N'y aurait-il pas beaucoup d'émigrés qui ont pensé à dire, rentrons pendant qu'il en est encore temps. Si nous aimons notre Roi et notre culte non avec le fanatisme que nous professons mais comme ils peuvent être aimés il faut ne pas abandonner l'un et ne pas désertir l'autre. Rentrons, sauvons notre pays et nous-mêmes par des sacrifices

généreux et une résistance courageuse. Robespierre, Barère, Saint-Just étaient pourtant des hommes et non des tigres ou des hyènes ; n'auraient-ils donc jamais pensé à dire :

– C'est trop de sang, c'est trop d'horreurs arrêtons les bourreaux !

Si l'un d'eux l'eut dit, peut-être que chacun des autres eut embrassé avec transport sa propre opinion, le vœu de son propre cœur qu'il n'osait exprimer. On n'ose parmi des escrocs et des brigands exprimer ses répugnances par la crainte d'être traité comme un futur délateur mais je crois que dans beaucoup d'autres associations la mauvaise honte fait le même effort que cette crainte plus grave. Je crois que des gens d'une demi probité voudraient et n'osent pas dire :

– Je commence à sentir ma conscience et à respecter la sévère vertu.

Je crois que beaucoup de rois voudraient et n'osent se dire :

– Je commence à reconnaître les droits des peuples.

Beaucoup de nobles :

– Je commence à croire que notre supériorité sur les roturiers est une chimère.

Beaucoup de catholiques zélés :

– Je commence à croire que l'on peut adorer Dieu sans le secours du Pape et dans un champ comme dans une église.

Osez parler, vous tous gens raisonnables et si vous excitez des clameurs au lieu d'applaudissements, ces clameurs-mêmes vous feront reconnaître de vos pairs et repoussés par vos associés respectifs vous vous réunirez entre vous et deviendrez l'Aréopage du Monde.

Peut-être mon mari m'aimait-il plus qu'il ne voulait me le laisser croire. Il disait de temps en temps que rien n'était plus incommode pour une femme qu'un mari amoureux parce qu'on ne pouvait pas se persuader qu'il ne fut point jaloux. Jamais il ne m'a entretenu un demi quart d'heure de ses sentiments pour moi, mais dans toutes les occasions de me faire plaisir ou de m'épargner du chagrin il n'a rien négligé de ce qu'il était possible de faire ; je n'avais qu'à désirer pour avoir, qu'à craindre pour être débarrassée du sujet de ma crainte. Entendant mon père me plaisanter sur la passion vraie ou prétendue d'un homme qui avait de l'éclat par son esprit et par son nom :

– J'espère, dit mon Mari, que votre fille regardera sa passion avec indifférence. Il n'a pas beaucoup d'esprit puisqu'il fait cas de l'esprit et qu'il étale le sien. On n'étale pas un trésor inépuisable ; on s'y fie, on s'en sert et voilà tout. D'ailleurs cet homme ne restera pas longtemps ici. Je jouirais du bonheur de ma femme quelle qu'en fut cause mais sa douleur me rendrait le plus malheureux des hommes ; il faut pour l'amour d'elle et de moi qu'elle ne se prépare point de regrets.

Voilà le seul discours de mari ou d'amant qu'il m'ait jamais tenu et l'on voit que ce n'était pas le discours d'un mari jaloux ni d'un amant exigeant. Toute sa conduite, toute celle de mon père à mon égard fut celle de la bonté prévenante et obligeante. Dans mon contrat de mariage on m'avait donné tout ce qu'en pareil cas l'on peut donner et outre que par leur testament ces deux hommes me laissaient leur fortune entière, ils avaient fait en mon nom des acquisitions dont ils voulaient que j'eusse la propriété sur le champ. Ils en firent d'autres dans un autre temps pour moi sous d'autres noms, enfin quand M. Kildary reçut de leurs mains tous les titres qu'ils me donnaient à leur fortune il fut surpris de tant d'ingénieuse prévoyance. Était-ce une manie que leur soif du gain et leur infatigable activité ou bien ont-ils cru que je serais heureuse à proportion de ce que je serais riche ou enfin s'étaient-ils persuadés que bientôt les plus riches seront presque pauvres, que les colonies, la Hollande, l'Angleterre

ruinés, l'Allemagne dévastée, la France couverte de ronces, ses bâtiments en ruines, ses champs en friche, la terre ni la mer, l'industrie ni le commerce, l'agriculture ni les arts ne nourriraient plus les hommes et qu'il faudrait des monceaux d'or pour acheter un peu de pain. Mon père et mon mari m'aimaient : ils ont acquis pour moi des richesses qui leur ont coûté le repos et la vie. Moi je les ai payées par bien des larmes.

Ce ne fut qu'à notre retour en Europe au commencement de la révolution que j'appris à bien connaître ce système d'avidité ses moyens et ses excuses ; je n'étais plus un enfant on me connaissait on ne craignait point d'imprudence de ma part et on me supposait trop de lumières pour viser à une perfection séraphique ou pour l'exiger des autres au milieu d'une caverne de brigands. C'est ainsi sans exagération qu'on peut appeler de ce nom presque tous les législateurs presque tous les ministres ceux qu'on a dénoncés et leurs dénonciateurs. La multitude des fripons est innombrable et, quoiqu'on en ait beaucoup nommés, on ne les nommera jamais tous. Il faudrait faire pour ainsi dire le décombrement de notre pauvre nation toute entière. Oui pauvre nation tant de gens n'y avait que ce qu'ils volaient et cette multitude de fripons faisait l'excuse de chaque fripon. On ne volait jamais qu'un voleur, on n'attrapait jamais qu'un filou. L'acte faux, le mémoire exorbitant le marché frauduleux n'était fait qu'aux dépends de celui qui en faisait ou en aurait voulu faire autant toute la journée. Quelquefois encore il me revenait quelqueune de mes anciennes délicatesses.

– Pourquoi se permettre cela. Cela ? disais-je de telle ou telle chose que je trouvais inique. Pourquoi se le défendre.

Mon père en riait.

– Vaut-il mieux laisser faire une bonne affaire à un autre quand on y a pensé le premier ? Cent mille écus sont aussi bons à gagner pour moi que pour mon voisin.

Quelquefois j'avais des vues plus hautes encore que celle d'empêcher quelque fraude lucrative, admirant le courage de la Reine, aimant la bonhomie du Roi plaignant leurs enfants respectant les vertus de la Princesse Eli, je voulais m'introduire parmi eux dans cette cour pour les empêcher d'intriguer, de se compromettre de tenter avec faiblesse d'embrasser tantôt un roseau tantôt un autre avec de faibles moyens. Si une fermeté simple et franche ne pouvait plus servir de rien j'étais assez folle pour croire que je leur persuaderaais de tout quitter d'abdiquer d'abandonner tout plutôt que de s'avilir et de se perdre par ma lutte inégalé où chaque jour leurs ennemis gagnaient sur eux des forces et du terrain. Ils étaient alors captifs aux Tuileries et ils devaient avoir grand besoin, à ce que je croyais d'amusement de conversation de distractions. Je me flattais de leur porter tout cela, de les divertir comme je pouvais faire le baron d'Altendorf de gagner leur confiance comme j'ai gagné celle d'Émilie. J'avais de jolies corbeilles d'osier, des cabinets de laque, des fauteuils d'ivoire, des bijoux précieux, des coquilles rares, des oiseaux d'une extrême beauté, un petit singe comme il n'y en avait point en Europe. Je me flattais d'amuser avec tout cela et avec des contes et de trouver enfin le moyen de dire quelque chose de raisonnable. Une place de femme de chambre qu'on pouvait acheter suffisait pour mon projet ; la jeune princesse s'engouerait de moi, la Reine prendrait plaisir à m'entendre. N'avais-je pas peut-être autant d'esprit que M^{lle} Diane de Polignac et quêtant d'autres qui n'avaient pas vu l'océan ni les Grandes Indes ni passé la ligne comme moi.

C'était à M. Kildary seul que j'osais confier les projets et le zèle d'un orgueil si romanesque. M. Kildary j'oubliais de vous le dire était arrivé à Paris presque en même temps que moi et l'on peut juger de notre joie en nous rerevoyant et de nos éternelles conversation. Il n'avait que trop de loisir de m'entendre. Venu de la Martinique après avoir envoyé sa femme ses enfants et Biondina aux anglo-américains parmi lesquels il avait des amis et des compatriotes étant d'origine anglaise. Il avait espéré de sauver son pays, les noirs, les blancs, les plantations, le com-

merce, contre les décrets trop précipités qui tendaient à mieux tuer. Mais incapable d'aucune intrigue, incapable de rien donner de rien recevoir pour faire le bien comme pour faire le mal il renonça au bien qu'il avait voulu tenter et s'il ne quittait pas la France c'était parce qu'il ne savait s'il serait en sûreté chez lui, peut-être aussi qu'il prévoyait les embarras où je pouvais me trouver et que, sans me le dire, m'aimant d'une amitié fort tendre il restait en bonne partie pour l'amour de moi. Il fit vendre une partie de ses possessions à la Martinique et toutes celles de Biondina que mon mari acheta et me donna. On ne peut pas savoir disait-il si vous ne serez pas bien aise de finir vos jours dans le pays natal de votre mère et de votre oncle. Je deviens propriétaire de la plantation de M^{me} Del fonte. Le pavillon, le bain de marbre blanc sont ma propriété et le tout est affermé à vil prix à un nègre affranchi depuis longtemps en qui M. Kildary a toute confiance et qui passe pour être le propriétaire de son fonds. Il le garanti jusqu'ici du fer du feu d'une inculture totale. On y travaille non plus comme autrefois mais avec indolence et en se faisant payer.

Mais revenons à moi et à mes vertueuses et présomptueuses intentions pour le bien public et pour le salut de la famille royale. Qui est-ce qui avec un peu d'esprit et de vertu n'a pas une foi en sa vie désiré de gouverner l'état et le monde. Chez l'un cette folie est active et elle s'entretient par le mouvement qu'elle se donne, chez l'autre elle est passagère et se borne à la pensée. M. Kildary la contient chez moi et m'en guérit. Il me représentera que l'on ne croirait jamais que je sacrifiasse une partie de ma liberté pour le seul avantage d'autrui et qu'on ne manquera pas d'attribuer mon zèle au désir de faire réussir l'ambition de mon mari et de mon père.

– Quelle ambition ? dis-je ne font-ils pas sans moi et sans la cour assez d'affaires d'argent et en quoi ma place de femme de chambre chez la Reine pourrait-elle les servir ?

– À rien peut-être me répondit-il mais ni le public ni eux mêmes n'en seraient persuadés. On penserait que vous pouvez fixer sur l'un ou l'autre peut-être sur tous deux les regards et le choix pour des plans auxquels tant de gens prétendent quoi qu'on sache déjà combien il est difficile de s'y maintenir et fâcheux d'y avoir été. On le dirait aux gens à qui vous voudriez faire agréer un zèle désintéressé et on les mettrait par là en défiance contre vous, votre père et votre mari pour peu qu'ils vous vissent en faveur vous demanderaient plus que vous en voudriez ou ne pourriez faire pour eux...

– Mais réellement, dis-je à Mr. Kildary, pensent-ils à des places.

– Dans le Ministère sans doute répondit-il et j'en ai la preuve et pourquoi n'y penseraient-ils pas ? Tant de gens y pensent qui n'ont pas la moitié de leur capacité.

Je fus très étonnée. Ni l'un ni l'autre ne m'avait laissé entrevoir des vues pareilles. Peut-être se les cachaient-ils mutuellement et qu'en m'en parlant ils auraient craint d'être trahis vis-à-vis l'un de l'autre. M. Kildary soupçonnait cette cause de leur réserve ; il ne doutait pas que ces deux hommes qui s'étaient entendus tant d'années sur tous leurs intérêts ne fussent devenus à Paris des rivaux d'ambition. Pour moi je ne pouvais le croire et leur silence me semblait expliqué par la longue habitude où ils avaient été de ne m'entretenir que des choses purement agréables ou de celles qui pouvaient m'intéresser personnellement. Actuellement ils se contraignaient beaucoup moins comme je l'ai déjà dit mais s'ils voyaient bien que je serais moins effarouchée que je ne l'aurais été autrefois du relâchement de leurs principes en fait d'intérêt et que je n'étais pas d'humeur à me montrer un Don Quichotte toujours armé et la lame à la main pour une probité que personne ne connaissait plus, ils voyaient aussi que je n'étais ni disposée à intriguer ni capable de le faire avec succès. À quoi bon m'auraient-ils donc parlé de leurs desseins ? Mon père parlait rarement mon mari

jamais pour le seul plaisir de parler. Si ses projets ont été connus de ceux qui courraient la même carrière il est tout simple qu'ils l'aient redouté autant qu'on m'a dit qu'ils l'ont fait et je ne doute pas que la supériorité qu'on a dû reconnaître chez lui n'ait beaucoup contribué à la haine qu'on lui a portée. Il eut fait ce dont il se serait chargé si ce n'est avec plus de scrupule du moins avec plus de courage de vérité que personne et le zèle pour la chose n'eut point été détourné, gâté, si j'ose me servir de ce terme, par l'espoir de briller par le plaisir de se vanter. Si nous lisions aujourd'hui ses mémoires nous ne le verrions pas excuser son propre esprit qu'il n'estima jamais que comme instrument et point comme une richesse aussi précieuse et digne d'attention. Il ne se fut même point expliqué sur ses erreurs et ses fautes. Content s'il eut réussi de laisser parler ses succès s'il eut échoué il se serait tu. Je suppose des mémoires, mais c'est une folie : il n'en eut jamais écrit.

Ce livre numérique :

a été édité par :

***l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande***

[http : //www. ebooks-bnr. com/](http://www.ebooks-bnr.com/)

en octobre 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Gayané, Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après *Trois femmes Une nouvelle de l'abbé de la Tour*, seconde édition, Pierre Phillippe Wolf, Leipsic, 1798. La photo de première page est adaptée de Wikimedia : *Wasserschloss Ahrensburg* a été prise par Wolfgang Meinhart (Hamburg), le 6.11.03. L'auteur protège son travail d'une licence [GNU Free Documentation License](#), Version 1.2 or any later version published by the [Free Software Foundation](#) . Toute reproduction est donc caractérisée par une licence similaire.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition sous réserve des restrictions au paragraphe ci-dessus. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais

uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Ainsi nous avons modernisé l'orthographe et la ponctuation du 18^{ème} siècle pensant rendre la lecture plus accessible au lecteur moderne.

Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– **Remerciements :**

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (<http://www.ebooksgratuits.com/>) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendu possible la réalisation de ce livre numérique.